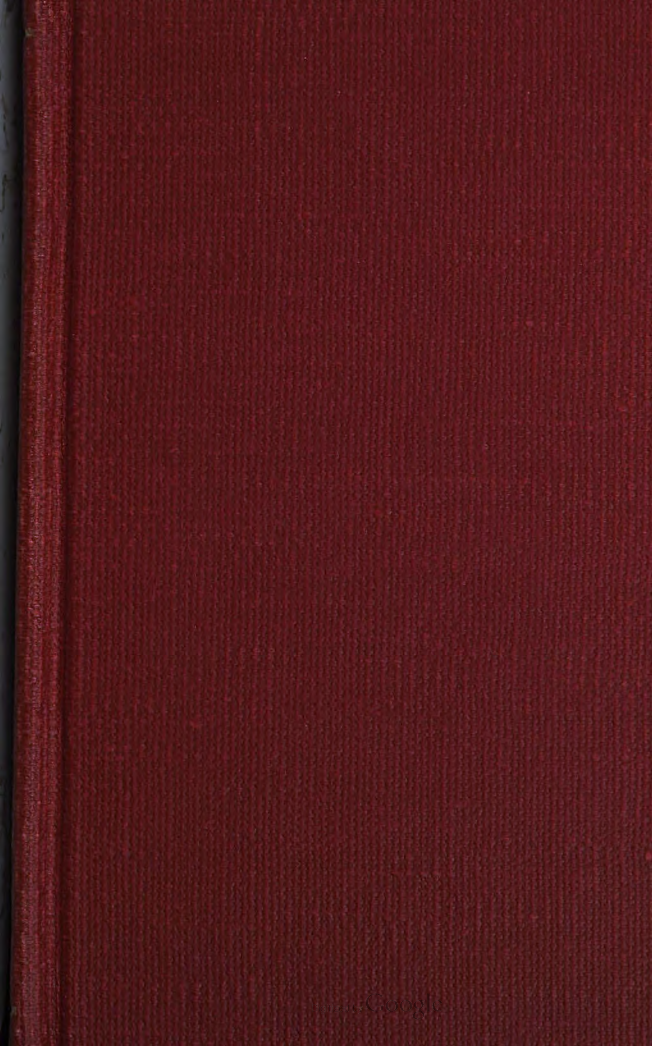



L'EMPIRE FRANÇAIS
DC
3
Z51
v. 15






INTER · FOLIA · FRUCTUS
ANDREW DICKSON WHITE



CORNELL UNIVERSITY LIBRARY
3 1924 082 184 288

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE

PAR LES CONTEMPORAINS

OUVRAGES DE M. B. ZELLER

A LA LIBRAIRIE HACHETTE

La Gaule romaine. 1 vol. petit in-16, avec 31 grav. » 50
La Gaule chrétienne. 1 vol. petit in-16, avec 38 grav. » 50
Les invasions barbares en Gaule. 1 vol. petit in-16, avec 11 gravures. » 50
Les Francs Mérovingiens : Clovis et ses fils. 1 vol. petit in-16, avec 14 gravures. » 50
Les fils de Clotaire. 1 vol. petit in-16, avec 9 gr. » 50
Rois fainéants et maires du palais. 1 vol. petit in-16, avec 14 gravures. » 50
Charlemagne. (En collaboration avec M. Darsy.) 1 vol. petit in-16, avec 10 gravures. » 50
La succession de Charlemagne. Louis le Pieux. 1 vol. petit in-16, avec 8 gravures. » 50
La succession de Charlemagne. Charles le Chauve. 1 vol. petit in-16, avec 12 gravures. » 50
Les derniers Carolingiens. (En collaboration avec M. Bayet.) 1 vol. petit in-16, avec 11 gravures. » 50
Les premiers Capétiens. (En collaboration avec M. Luchaire.) 1 vol. petit in-16, avec 15 grav. » 50
Les Capétiens du xii[e] siècle : Louis VI et Louis VII. (En collaboration avec M. Luchaire.) 1 vol. petit in-16, avec 15 gravures. » 50
Philippe-Auguste et Louis VIII. (En collaboration avec M. Luchaire.) 1 vol. petit in-16, avec 18 grav. » 50
Saint Louis. 1 vol. petit in-16, avec 24 gravures. » 50
Philippe le Hardi. Mœurs et institutions du xiii[e] siècle. 1 vol. petit in-16, avec 27 gravures.
Richelieu. 1 vol. in-16. 1 fr.
Henri IV. 1 vol. in-16. 1 fr.
Richelieu et les ministres de Louis XIII. (Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert 1881 et 1882.) 1 vol. in-8. 6 fr.

A LA LIBRAIRIE DIDIER ET C[ie].

Henri IV et Marie de Médicis. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-8. 6 fr.
Le connétable de Luynes, Montauban et la Valteline. (Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert 1881 et 1882.) 1 vol. in-8. 6 fr.

Coulommiers. — Typ. P. BRODARD et C[ie].

L'EMPIRE FRANÇAIS

D'ORIENT

LA IVe CROISADE

1199-1205

EXTRAITS DE VILLEHARDOUIN, DE ROBERT DE CLARI, ETC.

PUBLIÉS PAR

B. ZELLER

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris,
répétiteur à l'École polytechnique.

Ouvrage contenant 12 gravures

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE PAR LES CONTEMPORAINS

L'histoire de notre pays a été présentée sous bien des formes. Mais c'est dans les écrivains contemporains des événements dont ils sont les narrateurs, qu'elle se montre plus vivante et plus vraie. A une époque où le goût public s'est épris des recherches exactes et tend à remonter dans toutes les sciences aux sources mêmes de la vérité, une histoire de France dans laquelle les contemporains seuls ont la parole pour raconter ce qu'ils ont vu par eux-mêmes, ou appris soit de témoignages authentiques, soit de traditions très rapprochées du temps où ils écrivent, doit être bien accueillie.

L'Histoire de France racontée par les contemporains se compose déjà de seize volumes : 1° *La Gaule et les Gaulois;* 2° *La Gaule romaine;* 3° *La Gaule chrétienne;* 4° *Les invasions barbares en Gaule;* 5° *Les Francs Mérovingiens : Clovis et ses fils;* 6° *Les fils de Clotaire;* 7° *Les Rois fainéants et les maires du palais;* 8° *Charlemagne;* 9° *La succession de Charlemagne, Louis le Pieux;* 10° *La succession de Charlemagne, Charles le Chauve;* 11° *Les derniers Carolingiens;* 12° *Les premiers Capétiens;* 13° *Les Capétiens du XII*e *siècle, Louis VI et Louis VII;* 14° *Philippe-Auguste et Louis VIII;* 15° *Saint Louis;* 16° *Philippe le Hardi, Mœurs et institutions du XIII*e *siècle.* Sous une forme commode et économique, elle présente un tableau suivi, quoique emprunté à des auteurs différents, des événements, des mœurs, des institutions. De courtes notes explicatives, des analyses aussi succinctes que possible, font connaître les auteurs cités et rattachent les uns aux autres les morceaux qui leur sont empruntés. Cette petite collection vulgarisera la connaissance de nos historiens nationaux ; elle en donne la substance et les rend accessibles à tous.

Le choix des gravures qui accompagnent le texte est inspiré du même esprit. On s'est attaché à ne donner que des images authentiques, tirées aussi, autant que possible, des documents contemporains.

Chaque année verra paraître trois ou quatre nouveaux volumes.



L'EMPIRE FRANÇAIS D'ORIENT

LA QUATRIÈME CROISADE

INTRODUCTION

Depuis le moment où Urbain II souleva le monde chrétien contre l'Orient infidèle jusqu'au jour où tombèrent en Syrie les derniers restes de la domination chrétienne, on peut dire que l'Europe occidentale fut en état de croisade perpétuelle (1095-1294). Durant ces deux siècles, la chrétienté ne cessa d'être en mouvement contre l'ennemi commun, jusqu'à ce que, son ardeur diminuant avec le succès, elle se reposa enfin de ce long effort extérieur et se livra à ce travail de constitution intérieure dont devaient sortir les grandes monarchies de l'Occident.

Entre chaque croisade proprement dite, il n'y a donc pas d'absolue solution de continuité, mais une série de petites et glorieuses expéditions qui annoncent et accélèrent, en le provoquant, un nouvel effort de la chrétienté, une nouvelle grande croisade. Aussi le récit de ces expéditions est-il la préface nécessaire de chaque croisade, surtout de la quatrième; car nulle ne fut précédée d'aussi grandes tentatives pour arracher à l'Islam la ville sainte de Jérusalem.

La troisième croisade avait échoué par la division des chefs, et après de belles prouesses, il est vrai, Richard Cœur de Lion avait quitté la Terre sainte. Saladin, définitivement vainqueur, s'apprêtait à faire un pèlerinage à la Mecque, lorsqu'il mourut. Il laissait dix-sept fils, qui se partagèrent ses États : ce qui affaiblit beaucoup la domination musulmane en Asie Mineure. Mais les Etats chrétiens d'Orient qui en auraient pu profiter, étaient divisés par la rivalité des princes d'Antioche et du nouveau roi d'Arménie. La chrétienté d'Occident reprit alors la croix; car le pape, malgré l'insuccès de la croisade précédente, ne perdait pas l'espoir de reconquérir le tombeau du Christ.

Dès 1191, avant même le retour de Richard, Célestin III appelait les chrétiens aux armes; en 1194, Henri VI se réconcilie avec les princes allemands, et l'année suivante il prend la croix à Bari; cette année même, des cardinaux envoyés en Allemagne s'occupent, d'accord avec l'empereur, du recrutement de la croisade. Les pèlerins affluent vers l'Italie et se dirigent en Apulie; deux envois, l'un de trente vaisseaux, l'autre de quarante-quatre, partent, le premier en mars, le second en septembre 1197; celui-ci était surtout composé de Hollandais. Mais à peine sont-ils arrivés en Terre sainte que meurt le vaillant comte Henri de Champagne, roi de Jérusalem, qui devait conduire l'expédition. Toutefois, son successeur Amaury de Lusignan et l'armée des croisés allemands marchaient sur Jérusalem, quand la mort de Henri VI vint les arrêter et les rappeler en Allemagne. En même temps, l'hostilité des rois d'Angleterre et de France, cause de l'échec de la troisième croisade, continuait en Occident, et absorbait toutes les forces de la chrétienté. On pouvait donc croire le royaume de Jérusalem et même les chrétiens d'Orient à jamais perdus, lorsque le cardinal Lothaire

de Segni monta sur la chaire de saint Pierre, sous le nom d'Innocent III.

Le nouveau pape, descendant d'une noble famille romaine et Romain lui-même, n'avait que trente-sept ans, et il y avait déjà huit années que Clément III l'avait élevé au cardinalat. Beaucoup lui reprochaient sa jeunesse; mais chez lui l'énergie, le dévouement absolu à une grande chose, le salut de la chrétienté, suppléaient à l'âge. Il était de la trempe des Grégoire le Grand, des Grégoire VII, des Alexandre III, et son plan, comme le leur, était aussi simple que grand. Plaçant au-dessus des trônes la Papauté qui leur prête l'éclat de sa dignité « comme le soleil prête à la lune l'éclat de sa lumière », il voulait réunir toutes les forces de la chrétienté en un faisceau, tant pour défendre la foi au dehors que pour la maintenir au dedans. Cette idée domine tout son règne et inspire tous ses actes, aussi bien l'excommunication lancée contre Philippe-Auguste ou Jean sans Terre, que la guerre des Albigeois. Mais, s'il travaille à rétablir l'ordre au sein de la chrétienté, c'est pour la réunir contre l'Infidèle, et jamais pape, sauf Urbain II, ne déploya autant d'activité pour susciter une croisade. Ce fut l'unique pensée de son pontificat, qui s'ouvre et finit également par une croisade; et, dès les premiers jours de son règne, il s'occupa d'organiser une expédition qui devait par la suite prendre une tournure absolument contraire à ses desseins.

I

LA PRÉDICATION D'UNE NOUVELLE CROISADE. L'AMBASSADE FRANQUE A VENISE ET LE TRAITÉ DE PASSAGE. MORT DE THIBAUT DE CHAMPAGNE.

(1197-1200)

---

§ 1. — LA PRÉDICATION D'UNE NOUVELLE CROISADE.

(Villehardouin [1].)

Sachez que mil cent quatre-vingt-dix-sept ans après l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temps d'Innocent, pape de Rome, et de Philippe, roi de France, et de Richard, roi d'Angleterre, il y eut un saint homme en France qui avait nom Foulque de Neuilli (ce Neuilli est entre Lagni-sur-Marne et Paris); et il était prêtre et tenait la paroisse du village. Et ce Foulque que je vous dis commença à parler de Dieu par l'Ile-de-France et par les autres pays d'alentour; et sachez que Notre-Seigneur fit maint miracle pour lui.

1. Pour nos extraits de Villehardouin, nous avons eu recours à l'édition et aux notes de M. Natalis de Wailly.

Sachez que la renommée de ce saint homme alla tant, qu'elle vint au pape de Rome, Innocent; et le pape envoya en France et manda au prud'homme qu'il prêchât la croix par son autorité [1]. Et après, il y envoya un sien cardinal, maître Pierre de Capoue, qui était croisé et manda par lui l'indulgence telle que je vous dirai : tous ceux qui se croiseraient et feraient le service de Dieu un an dans l'armée, seraient quittes de tous les péchés qu'ils avaient faits, dont ils seraient confessés. Parce que cette indulgence fut si grande, les cœurs des gens s'en émurent beaucoup; et beaucoup se croisèrent parce que l'indulgence était si grande.

§ 2. — TOURNOI D'ECRI (28 novembre 1199). — BEAUDOIN DE FLANDRE PREND LA CROIX (23 février 1200). — ÉNUMÉRATION DES CROISÉS [2].

En l'autre an après que ce prud'homme Foulque parla ainsi de Dieu, eut un tournoi en Champagne, à un château qui avait nom Ecri; et par la grâce de Dieu, il advint que Thibaut, comte de Champagne et de Brie, prit la croix et le comte Louis de Blois et de Chartres, et ce fut à l'entrée des Avents (28 novembre 1199). Or sachez que ce comte Thibaut était jeune homme, et n'avait pas plus de vingt-deux ans; ni le comte Louis n'avait pas plus de vingt-sept ans. Ces deux comtes étaient neveux du roi de France et

1. Voir à la fin du volume l'éclaircissement I.
2. Pour les paragraphes qui ne portent pas en sous-titre d'indication de source, on s'en référera à la dernière mention d'auteur qui soit faite dans les paragraphes précédents.

ses cousins germains et neveux du roi d'Angleterre de l'autre part [1].

Avec ces deux comtes se croisèrent deux moult hauts barons de France, Simon de Montfort et Renaud de Montmirail. Moult fut grande la renommée par les terres, quand ces deux hauts hommes se croisèrent.

En la terre du comte Thibaut de Champagne se croisa: Garnier, l'évêque de Troyes, le comte Gautier de Brienne, Geoffroi de Joinville, qui était sénéchal de la terre [2], Robert son frère, Gautier de Vignory [3], Gautier de Monbéliart, Eustache de Conflans, Gui du Plaissié son frère, Henri d'Arzillières, Oger de Saint-Chéron, Villain de Neuilli, Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal de Champagne, Geoffroi son neveu, Guillaume de Nully, Gautier de Fuligny, Evrard de Montigny, Manassès de l'Isle, Macaire de Sainte-Menehould, Milon le Brébant, Guy de Chappes, Clerembaud son neveu, Renaud de Dampierre, Jean Foisnons, et maintes autres bonnes gens dont le livre ne fait mie mention.

Avec le comte Louis se croisa Gervais du Châtel, Hervée son fils, Jean de Virsin, Olivier de Rochefort, Henri de Montreuil, Payen d'Orléans, Pierre de Bracieux, Hugues son frère, Guillaume de Sains, Jean de

1. Ces deux princes, étant nés de deux sœurs de Philippe-Auguste, étaient ses neveux; ils étaient aussi ses cousins germains parce que leurs pères avaient pour sœur la mère du même roi. D'un autre côté, ils étaient neveux de Richard, roi d'Angleterre, frère de leurs mères par Eléonore d'Aquitaine.

2. C'est le père de l'historien.

3. Entre Ecri et Boleham. Le village de Balham, dont Villehardouin ne parle pas, est au nord d'Écry ou Asfeld-la-Ville, sur la rive droite de l'Aisne.

Friaize, Gautier de Gaudonville, Hugues de Cormeray, Geoffroi son frère, Hervée de Beauvoir, Robert de Frouville, Pierre son frère; Orri de l'Isle, Robert du Quartier, et maints autres dont le livre ne fait mie mention.

En l'Ile-de-France se croisa Nevelon, l'évêque de Soissons, Mathieu de Montmorency, Guy, le châtelain de Coucy, son neveu, Robert de Ronsoi, Ferri d'Yerres, Jean son frère, Gautier de Saint-Denis, Henri son frère, Guillaume d'Aunoi, Robert Mauvoisin, Dreux de Cressonsacq, Bernard de Moreuil, Enguerran de Boves, Robert son frère, et maints autres prud'hommes dont le livre ici se tait.

A l'entrée du carême suivant, le jour qu'on prend les cendres (23 février 1200), se croisa le comte Beaudouin de Flandre et de Hainaut à Bruges, et la comtesse Marie sa femme, qui était sœur du comte Thibaut de Champagne. Après se croisa Henri son frère, Thierri son neveu, qui fut fils du comte Philippe de Flandre, Guillaume l'avoué de Béthune, Conon, son frère, Jean de Nêle, châtelain de Bruges, Renier de Trit, Renier son fils, Mathieu de Wallincourt, Jacques d'Avesnes, Beaudouin de Beauvoir, Hugues de Beaumetz, Girard de Mancicourt, Eudes de Ham, Guillaume de Commegnies, Dreux de Beaurain, Roger de Marck, Eustache de Saubriuc, François de Colemi, Gautier de Bousies, Renier de Mons, Gautier des Tombes, Bernard de Somergen, et maints plusieurs prud'hommes dont le livre ne parle mie.

Après se croisa le comte Hugues de Saint-Paul. Avec lui se croisa Pierre d'Amiens, son neveu, Eustache de Canteleu, Nicolas de Mailly, Anseau de Cayeux, Gui de Houdain, Gautier de Nêle, Pierre son frère, et maintes autres gens que nous ne connaissons pas.

Aussitôt après, se croisa le comte Geoffroi du Perche, Étienne son frère, Rotrou de Montfort, Ives de la Jaille, Aimeri de Villeroi, Geoffroi de Beaumont, et maints autres dont je ne sais pas les noms.

§ 3. — ÉNUMÉRATION DE CROISÉS.

(Robert de Clari.)

Or y eut-il tant d'autres chevaliers de France et de Flandre et de Champagne et de Bourgogne et d'autres pays que nous ne vous savons mie tous nommer, de vaillants chevaliers et de preux; et ceux que nous avons ci-nommés, les plus riches hommes étaient, et ils portaient bannières; et si n'avons-nous mie tous ceux nommés qui portaient bannières. Et de ceux qui plus y firent de prouesses et d'armes, de riches et pauvres, nous savons nous nommer une partie : Pierre de Bracheul[1], ce fut celui, de pauvres et de riches qui plus y fit de prouesses, et Hue son frère, et Andrieu de Dureboise, et messire Pierre d'Amiens, le preux et le beau, et Mathieu de Montmorency, et Mathieu de Wallincourt et Beaudoin de Beauvoir, et Henri, le frère du comte de Flandre, et Jacques d'Avesnes, ce furent ceux des riches hommes qui plus y firent d'armes. Et des pauvres, Bernard d'Avie et Bernard de Soubrengien, Wistasse de Heemont et ses frères, Gilbert de Wime, Wale de Friux, Hue de Beauvais, Robert de Rouschoi, Alars Makereaus, Nichole de Malli, Gui de Manchicourt, Beaudouin de Hamelaincourt, Willames d'Embreville, Aleaumes de Clari en Amiénois, le clerc, qui moult y fut preux et moult

1. Ou de Bracieux, comme Villehardouin l'appelle plus haut.

y fit de hardement et de prouesses, Aleaume c Sains, Wilerames de Fontaine. Et ceux que nous avoı ici nommés, ce furent ceux qui plus y firent d'arm et de prouesses, et moult d'autres bonnes gens à ch val et à pied, tant de milliers que nous n'en savoı le nombre.

§ 4. — LES ASSEMBLÉES DE SOISSONS ET DE COMPIÈGNE AMBASSADE EN ITALIE.

(Villehardouin.)

Après prirent les barons un parlement à Soisson pour savoir quand ils voudraient partir, et quel part ils voudraient tourner. A cette fois ne se purer accorder, parce qu'il leur sembla qu'ils n'avaient mi encore assez de gens croisés. En tout cet an (1200) n passa oncques deux mois qu'ils n'assemblassent à paı lement à Compiègne. Ensuite y furent tous les comte et les barons qui croisés étaient. Maint conseil il eut pris et donné; mais la fin du conseil fut tell qu'ils enverraient des messagers, les meilleurs qu'il pourraient trouver, et donneraient plein pouvoir eux de faire toutes choses, aussi bien que les sei gneurs.

De ces messagers envoya Thibaut le comte d Champagne et de Brie, deux; et Beaudouin le comt de Flandre et de Hainaut, deux; et Louis, le comt de Blois, deux. Les messagers du comte Thibau furent Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal d Champagne, et Milon le Brébant; et les messagers d comte Beaudouin furent Conon de Béthune et Alar Maquereau; et les messagers du comte Louis furen Jean de Friaise et Gautier de Gaudonville.

Sur ces six ils mirent leur affaire entièrement, eı

telle manière qu'ils leur baillèrent bonnes chartes avec sceaux pendants, qu'ils tiendraient ferme toutes les convenances que ces six feraient par tous les ports de mer, en quelque lieu qu'ils allassent.

§ 5. — THIBAUT DE CHAMPAGNE, CHEF DE LA CROISADE.

(Robert de Clari.)

Après s'assemblèrent tous les comtes et les hauts barons qui croisés étaient. Ils mandèrent tous les hauts



Sceau de Thibaut, comte de Champagne (Archives nationales, nº 570).

hommes qui croisés étaient, et quand ils vinrent tous ensemble, ils prirent conseil entre eux de qui ils fe-

raient capitaine d'eux et seigneur; tant qu'ils prire le comte Thibaut de Champagne. Ils en firent le seigneur, puis ils se départirent; si s'en alla chac en son pays.

§ 6. — L'AMBASSADE A VENISE; LES NÉGOCIATIONS.
(Villehardouin.)

Ainsi murent les six messagers, comme vous av ouï, et prirent conseil entre eux; et fut tel leur co seil entre eux accordé qu'en Venise croyaient trouv plus grande quantité de vaisseaux qu'à nul aut port. Et chevauchèrent par leurs journées tant qu' vinrent là la première semaine de Carême.

Le duc de Venise qui avait nom Henri Dandolo, était moult sage et moult preux, les honora mou lui et les autres gens, et les vit moult volontiers. quand ils baillèrent les lettres de leurs seigneurs, s'émerveillèrent moult pour quelle affaire ils étaie venus en la terre. Les lettres étaient de créance; disaient les comtes qu'autant les crût-on comme leu corps, et tiendraient fait ce que ces six feraient.

Et le doge leur répond : « Seigneurs, j'ai vu v lettres; bien avons connu que vos seigneurs soie les plus hauts hommes qui soient sans couronne, ils nous mandent que nous croyions ce que vous no direz, et tiendront ferme ce que vous ferez. Or dit ce que vous plaira. »

Et les messagers répondirent : « Sire, nous vo lons que vous ayez votre conseil, et devant vot conseil nous vous dirons ce que nos seigneurs vo demandent, s'il vous plaît. »

Et le doge leur répondit qu'il leur requérait ré

à quatre jours; et adonc aurait son conseil ensemble et pourraient dire ce qu'ils requéraient.

Ils attendirent jusqu'au quatrième jour qu'il leur avait mis; ils entrèrent au palais, qui moult était riche et beau, et trouvèrent le doge et son conseil en une chambre, et dirent leur message en telle manière : « Sire, nous sommes à toi venus de par les hauts barons de France qui ont pris le signe de la croix, pour la honte de Jésus-Christ venger et pour Jérusalem reconquérir, si Dieu le veut souffrir. Et parce qu'ils savent que nulles gens n'ont si grand pouvoir d'eux aider comme vous et vos gens, vous prient pour Dieu que vous ayez pitié de la terre d'outre-mer et de la honte de Jésus-Christ, et que vous veuilliez mettre peine comment ils puissent avoir navires et estoire. — En quelle manière, fait le doge? — En toutes les manières, font les messagers, que vous leur saurez loer ni conseiller qu'ils puissent faire ou souffrir. — Certes, fait le doge; grande chose nous ont requise et bien semble qu'ils visent à haute affaire, et nous vous en répondrons d'aujourd'hui à huit jours. Et ne vous émerveillez mie si le terme est long; car il convient moult penser à si grande chose. »

§ 7. — LE TRAITÉ DE PASSAGE.

Au terme que le doge leur mit, ils revinrent au palais. Toutes les paroles qui là furent dites et retraites ne vous puis mie raconter; mais la fin du parlement fut telle : « Seigneurs, fait le doge, nous vous dirons ce que nous avons pris à conseil; si nous y pouvons mettre notre grand conseil et le commun de la terre à l'octroyer, et vous vous conseillerez si vous le pourrez faire ou soutenir.

« Nous ferons vaisseaux à passer quatre mille cinq cents chevaux et neuf mille écuyers; et aux n quatre mille et cinq cents chevaliers et vingt mi sergents à pied. Et à tous ces chevaux et ces ge sera telle la convenance qu'ils porteront viande neuf mois. Tant vous ferons au moins, en telle forr qu'on donnera pour le cheval quatre marcs, et po l'homme deux.

« Et toutes ces convenances que nous vous de sons, vous tiendrons par un an, dès le jour que no départirons du port de Venise à faire le service Dieu et de la chrétienté, en quelque lieu que ce so La somme de cet avoir qui ci est devant nommée, monte à quatre-vingt-cinq mille marcs [1]. »

Et tant nous ferons plus que nous mettrons ci quante galères armées pour l'amour de Dieu, p telle convenance que tant que notre compagnie d rera, de toutes conquêtes que nous ferons de terre d'avoir, par mer ou par terre, la moitié en aurons vous l'autre. Or, si vous conseillez, si vous le pourr faire ou souffrir. »

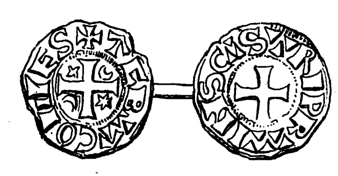
Les messagers s'en vont, et dirent qu'ils parl raient ensemble, et leur en répondraient le lend main. Ils se conseillèrent et parlèrent ensemble cet nuit, et ils s'accordèrent à le faire; et demain vinre devant le doge et dirent : « Sire, nous sommes prê d'assurer cette convenance. » Et le doge dit qu'il e parlerait à ses gens, et ce qu'il trouverait, il le le ferait savoir.

Lendemain, au troisième jour, manda le doge, q moult était sage et preux, son grand conseil, et conseil était de quarante hommes, des plus sages d

1. Ces 85 000 marcs représentaient, d'après M. Natal de Wailly, une somme d'environ 5 015 000 francs.

la terre. Et lui, par son sens et par son esprit, qu'il avait moult clair et moult bon, les mit en ce qu'ils le louèrent et voulurent. Ainsi les mit, puis cent, puis deux cents, puis mille, tant que tous l'agréèrent et louèrent. Puis en assembla ensemble bien dix mille en la chapelle de Saint-Marc, la plus belle qui soit, et il leur dit qu'ils ouïssent messe du Saint-Esprit, et priassent Dieu qu'il les conseillât de la requête aux messagers qu'ils leur avaient faite. Et ils le firent moult volontiers.

Quand la messe fut dite, le doge manda aux mes-



Monnaie de Thibaut III, comte de Champagne.

sagers de requérir à tout le peuple humblement qu'il voulût que cette convention fût faite. Les messagers vinrent à l'église; moult furent regardés de maintes gens qui ne les avaient jamais vus.

Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal de Champagne, montra la parole par l'accord et par la volonté aux autres messagers et leur dit : « Seigneurs, les barons de France les plus hauts et les plus puissants nous ont à vous envoyés; ils vous crient merci qu'il vous prenne pitié de Jérusalem qui est en servage de Turcs, que vous pour Dieu vouliez les accompagner à la honte de Jésus-Christ venger. Et pour ce ils vous ont choisis qu'ils savent que nulles gens n'ont si grand pouvoir, qui sur mer soient, comme vous et vos gens. Et nous commandèrent que nous vous

chayons aux pieds et que nous n'en levions jusqu'à tant que vous ayez octroyé que vous ayez pitié de la Terre-Sainte d'outre-mer. »

Maintenant les six messagers s'agenouillèrent à leurs pieds moult pleurant; et le doge et tous les autres s'escrevèrent à pleurer de pitié et s'écrièrent tous à une voix et tendirent leurs mains en haut et dirent : « Nous l'octroyons, nous l'octroyons! » Alors eut si grand bruit et si grande noise qu'il sembla que terre fondît.

Et quand cette grande noise s'apaisa, et cette grande pitié (que oncques plus grande ne vit nul homme), le bon doge de Venise, qui moult était sage et preux, monta au lutrin, et parla au peuple et leur dit : « Seigneurs, voyez l'honneur que Dieu vous a fait; car la meilleure gent du monde ont laissé toute l'autre gent, et ont requis votre compagnie de si haute chose ensemble faire comme de la délivrance de Notre-Seigneur. »

Les paroles que le doge dit bonnes et belles ne vous puis toutes raconter; mais ainsi finit la chose que de faire les chartes prirent à lendemain jour, et furent faites et devisées. Quand elles furent faites, fut la chose devisée à conseil qu'on irait à Babylone (le Caire) pour ce que par Babylone pourraient mieux les Turcs détruire que par autre terre. Et en public fut devisé qu'ils iraient outre-mer. Il était donc Carême (mars 1201), et de la Saint-Jean en un an, qui fut mil deux cents ans après l'incarnation de Jésus-Christ, devaient les barons et les pèlerins être en Venise, et les vaisseaux appareillés à leur arrivée.

Quand elles furent faites et scellées, elles furent apportées devant le doge au grand palais, où le grand conseil était et le petit. Et quand le doge leur livra ses chartes, il s'agenouilla moult pleurant, et jura

sur Saints à bonne foi à bien tenir les conventions qui étaient aux chartes, et tous ses conseils aussi, qui étaient de quarante-six. Et les messagers rejurèrent leurs chartes à tenir, et les serments à leurs seigneurs et les leurs, qu'ils les tiendraient à bonne foi. Sachez que là eut mainte larme pleurée de pitié. Et maintenant envoyèrent leurs messagers l'une partie et l'autre à Rome, au pape Innocent, pour confirmer cette convenance; et il le fit moult volontiers.

Et alors empruntèrent les messagers cinq mille marcs d'argent en la ville, et ils les baillèrent au doge pour commencer la flotte.

§ 8. — RETOUR DES AMBASSADEURS.

Ainsi prirent congé pour aller en leur pays, et chevauchèrent par leurs journées tant qu'ils vinrent à Plaisance en Lombardie. Ensuite ils partirent : Geoffroi le maréchal de Champagne et Alard Maquereau s'en allèrent droit en France; et les autres s'en allèrent à Gênes et à Pise pour savoir quelle aide ils feraient à la terre d'outre-mer.

Quand Geoffroi, le maréchal de Champagne, passa le Mont-Cenis, il rencontra le comte Gautier de Brienne, qui s'en allait en Pouille conquérir la terre de sa femme, qu'il avait épousée, puis qu'il eut la croix prise, et qui était fille du roi Tancrède. Avec lui s'en allait Gautier de Montbéliard et Eustache de Conflans, Robert de Joinville et grande partie de la bonne gent de Champagne, qui croisés étaient.

Et quand il leur conta les nouvelles comme ils avaient exploité, moult en firent grande joie, et moult prisèrent l'affaire et lui dirent : « Nous sommes déjà en marche, et quand vous voudrez, vous nous

trouverez tout près. » Mais les aventures adviennent ainsi comme Dieu plaît, et ils n'eurent nul pouvoir que plus assemblassent en l'armée. Ce fut moult grand dommage ; car moult étaient preux et vaillants. Et ainsi se partirent, et chacun tint sa voie.

Tant chevaucha Geoffroi le maréchal par ses journées qu'il vint à Troyes en Champagne, et trouva son seigneur le comte Thibaut malade et languissant; et il fut moult liès de sa venue. Et quand il lui eut conté la nouvelle comment ils avaient exploité, il fut si liès qu'il dit qu'il chevaucherait, ce qu'il n'avait pieçà fait; et leva sus et chevaucha. Hélas! quel grand dommage! car oncques puis ne chevaucha que cette fois.

§ 9. — MORT DE THIBAUT DE CHAMPAGNE.

Sa maladie crût et efforça tant qu'il fit sa devise et son legs, et départit son avoir qu'il devait porter, à ses hommes et à ses compagnons, dont il avait moult de bons (nul homme à ce jour n'en avait plus). Et il commanda, si comme chacun recevrait son avoir, qu'il jurerait sur Saints l'armée de Venise à tenir, ainsi comme il l'avait promis. Moult y eut de ceux qui mauvaisement le tinrent, et moult en furent blâmés. Une autre partie commanda le comte de son avoir à retenir pour porter en l'armée, et pour départir là où on verrait qu'il serait mieux employé.

Ainsi mourut le comte; et fut un des hommes du monde qui fit plus belle fin. Ensuite eut moult grand peuple assemblé de son lignage et de ses hommes. Du deuil ne convient mie à parler, qui là fut fait; que oncques plus grand ne fut fait pour homme; et il le dut bien être; car oncques homme de son âge ne fut

plus aimé de ses hommes ni de l'autre gent. Enterré fut à côté de son père au moûtier de monseigneur saint Etienne à Troies. La comtesse resta, sa femme, qui Blanche avait nom, moult belle, moult bonne, qui était fille du roi de Navarre, qui avait de lui une fillette et était grosse d'un fils.

II

LA MISE EN MARCHE DE L'EXPÉDITION. LES CROISÉS A VENISE. — LA PRISE DE ZARA.

(1201-1202)

§ 1. — CHOIX D'UN NOUVEAU CHEF.

(Villehardouin.)

Quand le comte fut enterré, Mathieu de Montmorency, Simon de Montfort, Geoffroi de Joinville, qui était sénéchal, et Geoffroi le maréchal allèrent au duc Eudes de Bourgogne, et ils lui dirent : « Sire, ton cousin est mort; tu vois le dommage qui à la terre d'outre-mer est advenu. Pour Dieu te voulons prier que tu prennes la croix et secoures la terre d'outre-mer au lieu de lui; et nous te ferons tout son avoir bailler, et te jurerons sur Saints, et te le ferons aussi jurer par les autres, que nous te servirons à bonne foi, ainsi comme nous faisions lui. »

Telle fut sa volonté qu'il refusa. Sachez qu'il pût bien mieux faire. Les messagers chargèrent Geoffroi de Joinville qu'autre offre fût faite au comte de Bar-le-duc, Thibaut, qui était cousin du comte qui mort était; et refusa lui aussi.

Moult fut grand déconfort aux pèlerins et à tous ceux qui devaient aller au service de Dieu, de la mort du comte Thibaut de Champagne; et prirent un par-



Sceau de Louis de Blois (Archives nationales, n° 956).

lement au chef du mois à Soissons, pour savoir ce qu'ils pourraient faire. Là furent le comte Beaudouin de Flandre et de Hainaut, et le comte Louis de Blois et de Chartres, le comte Geoffroi de Perche, le comte Hugues de Saint-Paul, et maints autres prud'hommes.

Geoffroi le maréchal leur adressa la parole, et l'offre qu'ils avaient faite au duc de Bourgogne et au comte de Bar-le-Duc, et comment ils l'avaient refusée : « Seigneurs, fit-il, écoutez; je vous louerai une chose si vous y accordez. Le marquis de Montferrat est moult prud'homme et un des plus prisés qui aujourd'hui ce

jour vive. Si vous lui mandiez qu'il vînt çà et prît le signe de la croix, et se mît au lieu du comte de Champagne, et lui donniez la seigneurie de l'armée, assez tôt la prendrait.

Assez y eut paroles dites avant et arrière; mais la fin de la parole fut telle que tous s'y accordèrent, les grands et les petits; et furent les lettres écrites et les messagers élus.

§ 2. — L'AMBASSADE AU MARQUIS DE MONTFERRAT (juin 1201).

(Robert de Clari.)

Ils y envoyèrent moult bons messagers pour lui. Les messagers s'appareillèrent, ils s'en allèrent au marquis. Quand ils vinrent là, ils parlèrent au marquis et ils lui dirent que les barons de France le saluaient, et qu'ils lui mandaient et priaient pour Dieu qu'il vînt parler à eux, à un jour qu'ils lui nommèrent. Quand le marquis ouït ce, il s'émerveilla moult de ce que les barons de France l'avaient mandé; il répondit aux messagers qu'il s'en conseillerait et lendemain leur ferait savoir ce qu'il en voudrait faire, et fit moult fête aux messagers. Quand ce vint lendemain, le marquis leur dit qu'il irait parler à eux à Soissons, à tel jour comme ils lui avaient nommé. Adonc les messagers prirent congé; ils s'en revinrent, et le marquis leur offrit de ses chevaux et de ses joyaux, mais ils n'en voulurent nul prendre; et quand ils furent revenus, ils firent savoir aux barons ce qu'ils avaient fait. Adonc attira le marquis son oirre, et passa les monts de Monzieu [1] et s'en vint en France à Soissons, et fit savoir aux barons par

1. Ou Mont-Joux, comme on le verra plus bas dans Villehardouin; c'est le *Grand Saint-Bernard*.

devant qu'il venait, et les barons furent là encontre lui, et firent moult grande fête de lui.

Quand le marquis fut venu à Soissons, il demanda aux barons pourquoi ils l'avaient mandé, et les barons furent conseillés et lui dirent : « Sire, nous vous avons mandé pour ce que le comte de Champagne, notre sire, qui était notre maître, est mort, et nous vous mandâmes pour le plus prud'homme que nous savions, et qui le meilleur conseil pouvait mettre en notre affaire, le veuille dame Dieu ; si vous prions tous, pour Dieu, que vous soyez notre sire et que vous, pour l'amour de dame Dieu, preniez la croix. » Et à ces paroles, s'agenouillèrent les barons devant lui, et ils lui dirent qu'il ne s'émût mie d'avoir pour cachier , qu'ils lui donneraient grande partie de l'avoir que le comte de Champagne avait laissé aux Croisés. Le marquis dit qu'il s'en conseillerait, et quand il se fut conseillé, il répondit que pour l'amour de Dieu et pour secourir la terre d'outre-mer, prendrait-il la croix. Et l'évêque de Soissons fut tantôt appareillé ; il lui donna la croix, et quand il l'eut prise, il lui donna de l'avoir que le comte de Champagne avait laissé aux Croisés, 25 mille livres. Après, quand le marquis fut croisé, il dit aux barons : « Seigneurs, fit le marquis, où voulez-vous passer? et en quelle terre de Sarrasins voulez-vous aller? » Les barons répondirent qu'en la terre de Syrie ne voulaient-ils mie aller ; car ils n'y pourraient rien forfaire ; mais ils avaient proposé à aller en Babylone ou en Alexandrie, parmi ceux là où ils leur pussent plus forfaire, et avaient proposé de lever estoire qui tous ensemble les y passât. Adonc dit le marquis que c'était bon conseil, et qu'il s'y accordait bien.

1. Poursuivre l'entreprise.

§ 3. — BONIFACE DE MONTFERRAT AU CHAPITRE DE CITEAUX.

(Villehardouin.)

Or fut envoyé querir; et il vint, au jour que ils lui eurent mis, par Champagne et parmi France, où il fut moult honoré et par le roi de France (Philippe-Auguste), de qui cousin il était.

Ainsi s'en alla le marquis au chapitre de Cîteaux, qui est à la sainte Croix en septembre (14 septembre 1201). Là trouva moult grand nombre des abbés et des barons et des autres gens de Bourgogne, et messire Foulque y alla pour parler des croix. Là se croisa Eudes le Champenois de Champlitte et Guillaume son frère, Richard de Dampierre, Eudes son frère, Gui de Pesmes, Edmond son frère, Gui de Conflans, et maintes bonnes gens de Bourgogne dont les noms ne sont mie en écrit. Après se croisa l'évêque d'Autun, Guigues le comte de Forez, Hugues de Bergi, le père et le fils, Hugues de Colemi. Là-bas en Provence se croisa Pierre Bromont, et autres gens assez dont nous ne savons pas les noms.

§ 4. — LA MISE EN MARCHE DE L'EXPÉDITION. — UNE PARTIE DES CROISÉS PREND UNE AUTRE ROUTE QUE CELLE DE VENISE.

(Villehardouin.)

Après la Pâques, vers la Pentecôte (2 juin 1202), les pèlerins commencèrent à partir de leur pays. Et sachez que mainte larme de pitié y fut versée de partie de leur pays, de leurs gens et de leurs amis. Ainsi chevauchèrent parmi Bourgogne et parmi les monts de Mont-Joux, et par Mont-Cenis et par Lombardie, et aussi commencèrent à assembler en Ve-

nise, et se logèrent en une île qu'on appelle Saint-Nicolas dans le port.

En ce temps mut une flotte de Flandre par mer, où était moult grand quantité de bonnes gens armées. De cette flotte fut capitaine Jean de Nêle, châtelain de Bruges, et Thierri, qui était fils du comte Philippe de Flandre et Nicolas de Mailly. Et ils promirent au comte Beaudoin et jurèrent sur Saints qu'ils iraient par les détroits de Maroc, et assembleraient à l'armée de Venise et à lui, en quelque lieu qu'ils ouïraient dire qu'il tournerait. Et pour ce leur envoyèrent le comte de Flandre et Henri son frère de leurs nefs chargées de draps et de viandes et d'autres choses. Moult fut belle cette flotte et riche, et moult y avaient grande confiance le comte de Flandre et les pélerins, parce que la plus grande partie de leurs bons sergents s'en allèrent en cette flotte, mais mauvaisement tinrent parole à leur seigneur et tous les autres, parce que ceux-là et maints autres redoutèrent le grand péril que ceux de Venise avaient entrepris.

Ainsi leur faillit l'évêque d'Autun, Guigues le comte de Forez et Pierre Bromont, et autres gens assez qui moult en furent blâmés, et petit exploit firent là où ils allèrent. Et des Français leur refaillit Bernard de Moreuil, Hugues de Chaumont, Henri d'Araines, Jean de Villers, Gautier de Saint-Denis, Hugues son frère, et maints autres qui esquivèrent le passage de Venise pour le grand péril qui y était, et s'en allèrent passer à Marseille ; dont ils reçurent grande honte, et moult en furent blâmés, et dont grande mésaventure leur en advint depuis.

Et vous laisserons de ceux, et dirons des pèlerins dont grande partie était déjà venue en Venise. Le comte Beaudouin de Flandre y était déjà venu et

maints des autres. Là leur vint nouvelle que moult des pèlerins s'en allaient par autres chemins à autres ports; et furent moult émus, parce quils ne pourraient la convenance tenir ni payer l'avoir qu'ils devaient aux Vénitiens.

Et prirent conseil entre eux qu'ils enverraient bons messagers encontre les pèlerins, et encontre le comte Louis de Blois et de Chartres, qui n'était mie encore venu, pour conforter et pour crier merci, qu'ils eussent pitié de la terre d'outre-mer, et qu'autre passage ne pouvait nul preux tenir que celui de Venise.

A ce message fut élu le comte Hugues de Saint-Paul et Geoffroi le maréchal de Champagne, et chevauchèrent jusqu'à Pavie en Lombardie. Là trouvèrent le comte Louis à grande quantité de bons chevaliers et de bonnes gens. Par leur confort et leurs prières ramenèrent gens assez en Venise, qui s'en allaient aux autres ports par autres chemins.

Nonobstant de Plaisance se partirent de moult bonnes gens qui s'en allèrent par autres chemins en Pouille. Là fut Vilain de Neuilli, qui était un des bons chevaliers du monde, Henri d'Arzillières, Renaud de Dampierre, Henri de Longchamp, Gilles de Trasegnies, qui était homme lige du comte Beaudouin de Flandre et de Hainaut; et lui avait donné du sien cinq cents livres pour aller avec lui au voyage. Avec eux s'en alla moult grande quantité de chevaliers et de sergents dont les noms ne sont mie en écrit.

Moult fut grand décroissement à ceux de l'armée qui en Venise allaient, et à eux en advint grande mésaventure, si comme vous pourrez ouïr avant.

§ 5. — CONCENTRATION A VENISE. — DIFFICULTÉS FINANCIÈRES. (Robert de Clari.)

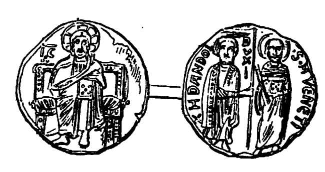
Quand tous les pèlerins furent assemblés à Venise, et qu'ils virent la riche navie qui faite était, les riches nefs, les grands dromons, et les vissiers à mener les chevaux et les galies, ils s'en émerveillèrent moult, et de la grande richesse qu'ils trouvèrent en la ville. Quand ils virent qu'ils ne se pouvaient mie tous héberger en la ville, ils se conseillèrent entre eux qu'ils s'iraient loger en l'île Saint-Nicolas [1], qui toute était enclose de mer, qui était à une lieue de Venise. Là s'en allèrent les pèlerins et dressèrent leurs tentes et se logèrent le mieux qu'ils purent. Quand le doge de Venise vit que tous les pèlerins furent venus, il manda tous ceux de sa terre de Venise, et quand ils furent tous venus, le doge commanda que la moitié d'eux s'atornassent et appareillassent à aller en la flotte avec les pèlerins. Quand les Vénitiens virent ce, ils s'esjouirent les uns; les autres dirent qu'ils n'y pouvaient aller, ni ne se pouvaient accorder ensemble, comment la moitié d'eux y pût aller, et tant qu'ils firent un sort, qu'ils faisaient à deux ensemble deux noyaux de cire; ils mettaient en l'un un brevet et venaient au prêtre et lui donnaient; et le prêtre les présentait, et celui qui avait le noiel au brief, il convenait qu'il allât en l'estoire; ainsi se partirent. Si comme les pèlerins se furent logés en l'île Saint-Nicolas, alla le doge de Venise et les Vénitiens parler à eux, et leur demandèrent leurs convenances de la navie qu'ils avaient fait attirer, et

1. Ou du Lido, île qui ferme l'entrée du port de Venise.

leur dit le doge qu'ils avaient mal fait de ce qu'ils avaient mandé par leurs messagers qu'ils appareillassent navie à quatre mille chevaliers; car n'y avait-il mie plus d'un millier (les autres étaient allés aux autres ports); ni de ces cent mille hommes à pied n'y avait mie plus de cinquante mille ou de soixante: « Dont nous voulons (fit le doge), que vous nous payiez les convenances qu'on nous eut en convenant. » Quand les croisés ouïrent ce, ils parlèrent ensemble; ils évaluèrent entre eux que chaque chevalier donnerait quatre marcs et chaque cheval quatre, et chaque sergent à cheval deux marcs, et ceux qui moins donneraient, ils donneraient un marc. Quand ils eurent ces deniers cueilli, ils les payèrent aux Vénitiens; ils remirent encore cinquante mille marcs à payer. Quand le doge et les Vénitiens virent que les pèlerins ne leur avaient pas payé, ils furent tous corchiés, tant que le doge parla à eux : « Seigneurs, fit-il, vous nous avez mal baillé : car si tôt comme vos messagers eurent fait convention à moi et à ma gent, commandai-je par toute ma terre que nul marchand n'allât marchander, mais aidât à appareiller cette navie, et ils y ont puis tous jours attendu, ni ne gagnèrent rien passé il y a un an et demi, ains y ont moult perdu, et, par ce, veulent mes hommes et moi aussi que vous payiez les deniers que vous nous devez, et si vous ainsi ne le faites, sachez que vous ne vous mouverez de cette île devant là que nous serons payés, ni ne trouverez qui vous porte ni que boire, ni que manger. » Le doge fut moult prud'homme, et ne laissa mie pour ce, qu'on ne leur portât assez à boire et à manger.

Quand le comte et les hommes croisés ouïrent ce que le doge avait dit, ils furent moult dolents et moult marris. Ils refirent une autre cueillette, et em-

pruntèrent tant de deniers comme ils purent à ceux qu'ils croyaient qui en eussent, et les payèrent aux Vénitiens, et quand ils les eurent payés, demeurèrent encore à payer trente-six mille marcs, et ils leur dirent qu'ils étaient maubaillis, et que l'armée était moult appauvrie de cette cueillette qu'ils avaient faite, et qu'ils ne pouvaient plus pourchasser de de-



Monnaie de Henri Dandolo, doge de Venise.

niers qu'ils leur payassent, ains en avaient assez pauvrement à leur armée maintenir. Quand le doge vit qu'ils ne pouvaient mie tous les deniers payer, ains en étaient moult à malaise, il parla à sa gent et il leur dit : « Seigneurs (fit-il), si nous laissons ces gens aller en leur pays, nous serons mais toujours tenus pour mauvais et pour tricheurs, mais allons jusqu'à eux et disons-leur que s'ils nous veulent rendre ces trente-six mille marcs qu'ils nous doivent des premières conquêtes qu'ils feront et qu'ils auront à leur partie, que nous les mettrons outre-mer. » Les Vénitiens s'accordèrent bien à ce que le doge avait dit, dont ils allèrent aux pèlerins là où s'étaient logés. Si comme ils furent là venus, leur dit le doge : « Seigneurs, fit-il, nous avons pris conseil entre moi et ma gent en telle manière que, si vous nous voulez créanter loyalement que vous nous paierez ces trente-six mille marcs que vous nous devez, à la première conquête

que vous ferez de votre partie, nous vous mettrons outre-mer. » Quand les croisés ouïrent ce que le doge leur avait dit et montré, ils en furent moult liès, et lui chaïrent aux pieds de joie, et lui créantèrent loyalement qu'ils feraient moult volontiers ce que le doge avait devisé. Ils firent si grande joie la nuit, qu'il n'y eût si pauvre qui ne fît grand luminaire, et portaient au bout des lances grandes torches de chandelles, entour leurs loges et par dedans, que ce semblait que toute l'armée fut éprise.

§ 6. — NOUVELLES CONVENTIONS AVEC LES VÉNITIENS.

(Villehardouin.)

Lors parla le doge à sa gent et leur dit : « Seigneurs, cette gent ne nous peut plus payer : et quanque ils nous ont payé, nous l'avons tout gagné par la convenance qu'ils ne peuvent nous mie tenir. Mais notre droit ne serait mie par tout compté ; nous en recevrions grand blâme et nous et notre terre. Or leur quérons un plait.

« Le roi de Hongrie nous enleva Jadres [1] en Esclavonie, qui est une des plus fortes cités du monde, et jamais par pouvoir que nous ayons, recouvrée ne sera si par cette gent non. Querons-leur qu'ils nous aident à conquérir, et nous leur répiterons les trente-quatre mille marcs d'argent qu'ils nous doivent, jusqu'à donc que Dieu les nous laissera conquérir ensemble nous et eux. » Ainsi fut ce plait requis. Moult fut contrarié de ceux qui voulaient que l'armée se départît ; mais fut fait l'accord et octroyé.

Lors furent assemblés à un dimanche à l'église

1. Zara.

Saint-Marc. Si était une moult grande fête; et y fut le peuple de la terre, et le plus des barons et des pèlerins.



Saint-Marc à Venise.

Devant ce que la grande messe commençât, le doge de Venise, qui avait nom Henri Dandolo, monta au lutrin et parla au peuple et leur dit : « Seigneurs, accompagnés êtes à la meilleure gent du monde et pour la plus haute affaire que onques gens entreprirent; et je suis vieux homme et faible, et aurais

mestier du repos, et malade suis de mno corps; mais je vois que nul de vous ne saurait si gouverner et si maîtrer comme moi, qui votre sire suis. Si vous vouliez octroyer que je prisse le signe de la croix pour vous garder et pour vous enseigner, et que mon fils restât en mon lieu et gardât la terre, j'irais vivre ou mourir avec vous et avec les pèlerins. »

Et quand ceux l'ouïrent, ils s'écrièrent tous à une voix : « Nous vous prions pour Dieu que vous l'octroyiez et que vous le fassiez, et que vous en veniez avec nous. »

Moult eut là grande pitié du peuple de la terre et des pèlerins, et mainte larme pleurée, parce que ce prud'homme aurait eu si grande raison de rester; car vieil homme était. Et il avait les yeux en la tête beaux, et il n'en voyait goutte; car perdue avait la vue par une plaie qu'il eut à la tête. Moult était de grand cœur. Ha! comme mal lui ressemblaient ceux qui à autres ports étaient allés pour esquiver le péril!

Ainsi descendit du lutrin, et alla devant l'autel et se mit à genoux moult pleurant. Et ils lui cousirent la croix en un grand chapeau de coton par devant, parce qu'il voulait que la gent la vissent. Et Vénitiens se commencent à croiser à moult grande foison et à grande quantité; en ce jour, encore y en avait il moult peu de croisés. Nos pèlerins eurent moult grand joie et moult grand pitié de cette croix, par le sens et par la prouessse qu'il avait en lui.

Ainsi fut croisé le doge comme vous avez ouï. Lors commença-t-on à livrer les nefs et les galies et les vissiers aux barons pour mouvoir, et du terme ut déjà tant allé que septembre (1202) approcha.

§ 7. — COMMENCEMENT DE LA NAVIGATION.
(Robert de Clari.)

Les barons et les hauts hommes croisés s'assentirent à ce que le doge avait dit; mais tous ceux de l'armée ne surent mie ce conseil, fors les plus hauts hommes. Adonc ils attirèrent tout communaument leur flotte, et leur navie tout entièrement, et se mirent en la mer; et chacun des hauts hommes avait sa nef à lui et à sa gent, et le doge de Venise avait avec lui galie tout à son coût [1]. La galie où dedans il était,

1. Romanin (*Storia documentata di Venezia. Naratovitch*, 1654, in-f°) donne d'après Ramnusius quelques indications utiles sur le départ de la flotte de Venise. Les trois principales galères se nommaient : Aquila, Peregrina et Paradiso; il y avait 50 galères au compte des Vénitiens, 127 transports pour les croisés, 120 pour les chevaux et bagages. L'état-major de la flotte était composé de la manière suivante :

Le doge H. Dandolo, commandant suprême; amiral, Vital Dandolo; capitaine des navires de charge et des huissiers, Gabriel Soranzo ; capitaines des 49 galères outre celle du doge : Giacomo Giustinian, Domenico Morosini, Vitale Michiel, Andrea Giacobeo, Pietro Dolfin, Andrea Barozzi, Gio. Contarini, Pietro Ziani, Domenico Bonaldo, Nic. Navaioso, Tommaso Falier, Pietro Loranzo, Bertucci Contarini, Alessandro Bragadin, Pietro Zopolo, Girolamo Zane, Bartolomeo Morosini, Gio. Basegio, Ottone Guirini, Pietro Salamone, Antonio Orio, Marin Dandolo, Domenico Selvo, Costantino Falier, Matteo Giustinian, Gio. Giuleo, Bernardo Sanudo, Ruggero Permarino, Gio. Michiel, Domenico Pantaleone, Lorenzo Tiepolo, Gio. Zen, Pantaleone Barbo, Andrea Dandolo, Vitale Itrigo, Nic. Mastropiero, Leonardo Fradello, Dom. Memmo, Renier Polani, Giacomo Badoer, Gio. Gradenigo, Pietro Celsi, Francesco

était toute vermeille, et avait un pavillon tendu par-dessus elle d'un vermeil samit; elle avait quatre buisines d'argent devant elle qui buisinaient, et timbres qui grande joie menaient, et tous les hauts hommes, et clercs et lais, et petits et grands, démenèrent si grande joie à l'émouvoir, que onques encore si faite joie, ni si fait estoire, ne fut vu ni ouï. Et les pèlerins firent monter aux castiaux des nefs tous les prêtres et les clercs, qui chantèrent : « *Veni, Creator Spiritus* »; et tous, et grands et petits, pleurèrent de la grande joie qu'ils eurent, et quand la flotte partit du port de Venise, et dromons, et ces riches nefs, et tant d'autres vaisseaux, c'était la plus belle chose à regarder qui fût depuis le commencement du monde; car il y avait bien cent paires de buisines que d'argent, que d'airain, qui toutes sonnèrent à l'émouvoir, et tant de timbres et tambours et autres instruments, que c'était une fine merveille. Quand ils furent en mer, et qu'ils eurent tendu leurs voiles et leurs bannières mises haut aux castiaux des nefs et leurs enseignes, il semble bien que la mer fourmillât toute et qu'elle fût tout embrasée des nefs qu'ils menaient et de la grande joie qu'ils démenaient. Adonc ils allèrent tant qu'ils vinrent en une cité; Poles avait à nom [1]. Dès qu'ils arrivèrent, ils se rafraîchirent, et y séjournèrent peu, tant qu'ils furent bien rafraîchis et qu'ils eurent acheté de nouvelles viandes à mettre en leurs nefs. Après ce, ils se remirent en la mer; s'ils eurent grande joie et grande fête démenée par devant,

Vioni, Ordelafo Falier, Franc. Zorzi, Gio. Baltano, Aurio Gatolo, Biagio Casolo, Pietro Cornaro.

1. Il s'agit ici de Trieste, à laquelle furent imposés un traité de commerce et de police maritime à l'avantage des Vénitiens, et un tribut.

encore démenèrent-ils adonc aussi grande ou meilleure, si que les gens de la ville s'en émerveillèrent trop de la grande joie, et de la grande flotte, et de la grande noblesse qu'ils démenaient et ils dirent bien (et c'était vrai) que oncques si belle flotte et si riche, ne fut vue ni assemblée en nulle terre, comme il y avait là.

§ 8. — SIÈGE ET PRISE DE ZARA.
(Villehardouin, R. de Clari.)

Les Vénitiens et les pèlerins cinglèrent tant qu'ils vinrent à Jadres (Zara) la nuit de la fête Saint-Martin. Ceux de la ville, quand ils virent ces nefs et cette grande flotte venir, eurent moult grand peur; ils firent les portes de la ville fermer, et ils s'armèrent au mieux qu'ils purent, comme pour eux défendre. Quand ils furent armés, le doge parla à tous les hauts hommes de l'armée, et leur dit : « Seigneurs, cette ville a moult méfait à moi et à ma gent, je m'en vengerai volontiers; je vous prie que vous m'en soyez en aide. » Et les barons et les hauts hommes lui répondirent qu'ils l'aideraient volontiers. (R. C.)

La veille de la Saint-Martin (10 novembre) vinrent devant Jadres en Esclavonie, et virent la cité fermée de hauts murs et de hautes tours; et vainement demandiez plus belle, ni plus forte, ni plus riche. Et quand les pèlerins la virent, ils s'émerveillèrent moult, et dirent les uns aux autres : « Comment pourrait être prise telle ville par force, si Dieu même ne le fait? »

Les premières nefs qui vinrent devant la ville ancrèrent, et attendirent les autres. Et au matin fit moult beau jour et moult clair, et vinrent les galères

toutes et les vissiers et les autres nefs qui étaient arrière; et prirent le port par force et rompirent la chaîne qui moult était forte et bien atournée; et descendirent à terre, si que le port fût entre eux et la ville. Lors eussiez vu maint chevalier et maint sergent sortir des nefs et maint bon destrier traire des vissiers, et mainte riche tente et maint pavillon. Ainsi se logea l'armée et fut Jadres assiégée le jour de la Saint-Martin (11 novembre 1202).

A cette fois ne furent mie venus tous les barons; car encore n'était mie venu le marquis de Montferrat, qui était resté arrière pour affaires qu'il avait. Etienne du Perche fut resté malade en Venise et Mathieu de Montmorency; et quand ils furent guéris, Mathieu de Montmorency s'en vint après l'armée à Jadres. Mais Etienne du Perche ne le fit mie si bien; car il guerpit l'armée et s'en alla en Pouille séjourner. Avec lui s'en alla Rotrou de Montfort et Ives de la Jaille et maints autres qui moult en furent blâmés, et passèrent au passage de mars en Syrie.

Le lendemain de la Saint-Martin (12 novembre 1202) sortirent de ceux de Jadres, et vinrent parler au doge de Venise qui était en son pavillon et lui dirent qu'ils lui rendraient la cité et toutes les leurs choses, sauf leurs corps, en sa merci. Et le doge dit qu'il ne prendrait mie ce conseil ni autre, sinon par le conseil aux comtes et aux barons et qu'il en irait à eux parler.

Pendant qu'il alla parler aux comtes et aux barons, ce parti dont vous avez ouï arrière, qui voulait disperser l'armée, parlèrent aux messagers et leur dirent : « Pourquoi voulez-vous rendre votre cité? Les pèlerins ne vous assailliront mie, et d'eux n'avez-vous garde. Si vous vous pouvez défendre des Vénitiens, donc vous êtes quitte. » Et ainsi prirent un d'eux-

mêmes qui avait nom Robert de Boves, qui alla aux murs de la ville et leur dit ce même. Ainsi rentrèrent les messagers la ville, et fut l'accord resté là.

Le doge de Venise, comme il vint aux comtes et aux barons, leur dit : « Seigneurs, ainsi me veulent ceux de là dedans rendre la cité, sauf leurs corps, à ma merci ; je n'entreprendrai cet accord ni autre, sinon par votre conseil. » Et les barons lui répondirent : « Sire, nous vous louons que vous le preniez, et si vous le prions. » Et il dit qu'il le ferait ; et ils s'en retournèrent tous ensemble au pavillon du doge pour l'accord prendre ; et trouvèrent que les messagers s'en furent allés par le conseil à ceux qui voulaient disperser l'armée.

Et donc se dressa un abbé de Vaux de l'ordre de Cîteaux, et leur dit : « Seigneurs, je vous défends, de par l'apostole de Rome, que vous n'assailliez cette cité ; car elle est de chrétiens et vous êtes pèlerins. » Et quand ce ouït le doge, il fut moult irrité et troublé, et dit aux comtes et aux barons : « Seigneurs, j'avais de cette ville accord à ma volonté, et vos gens le m'ont tollu, et vous m'aviez promis que vous m'aideriez à la conquérir, et je vous somme que vous le fassiez. »

Maintenant les comtes et les barons parlèrent ensemble, et ceux qui à leur parti se tenaient, et dirent : « Moult ont fait grand outrage ceux qui ont cet accord défait, et il ne fut oncques jour qu'ils ne missent peine à cette armée disperser. Or sommes-nous honnis, si nous ne l'aidons à prendre. » Et ils vinrent au doge et lui dirent : « Sire, nous aiderons à la prendre pour mal de ceux qui le veulent détourner. »

Ainsi fut le conseil pris ; et au matin s'allèrent loger devant les portes de la ville, et ils dressèrent

leurs pierriers, leurs mangonneaux et leurs autres engins dont ils avaient assez, et devers la mer dressèrent les échelles sur leurs nefs. Lors commencèrent à jeter leurs pierriers aux murs de la ville et aux tours. Ainsi dura cet assaut bien par cinq jours; et lors ils mirent leurs trancheurs à une tour, et ceux commencèrent à trancher le mur. Et quand ceux de dans virent ce, ils requirent accord tout à fait tel comme ils l'avaient refusé par le conseil à ceux qui l'armée voulaient disperser.

Ainsi fut la ville rendue en la merci du doge de Venise, sauf leurs corps. Et lors vint le doge aux comtes et aux barons et leur dit : « Seigneurs, nous avons la ville conquise, par la Dieu grâce et par la vôtre. Il est hiver entré, et nous ne pouvons mais mouvoir d'ici jusqu'à la Pâques; car nous ne trouverions mie marché en autre lieu, et cette ville-ci est moult riche et moult bien garnie de tous biens. Nous la partirons par moitié; nous en prendrons la moitié, et vous l'autre. »

Ainsi comme il fut devisé, il fut fait. Les Vénitiens eurent la partie devers le port, où les nefs étaient, et les Français eurent l'autre. Lors furent les hôtels départis à chacun endroit soi, tel comme il convint; alors se délogea l'armée et vint héberger en la ville.

Et comme ils furent tous hébergés, au tiers jour après, il advint une moult grande mésaventure en l'armée, endroit hors des vêpres; qu'une mêlée commença des Vénitiens et des Français, moult grande et moult fière, et coururent aux armes de toutes parts. Et fut si grande la mêlée que peu y eut des rues où il n'y eût grand combat d'épées et de lances et d'arbalètes et de dards; et moult y eut gens navrés et morts.

Mais les Vénitiens ne purent mie le combat endu-

rer; ils commencèrent moult à perdre. Et les prud'hommes, qui ne voulaient mie le mal, vinrent tout armés à la mêlée, et commencèrent à disperser. Et comme ils les avaient dispersés en un lieu, lors recommençaient en un autre. La chose dura, jusqu'à grande pièce de la nuit, et à grand travail et à grand martyre les départirent toutefois. Et sachez que ce fut la plus grande douleur qui oncques advint en armée; et pour peu l'armée se fût toute perdue. Mais Dieu ne voulut mie souffrir.

Moult y eut grand dommage des deux parts. Là fut mort un haut homme de Flandre qui avait nom Gilles de Landas, et il fut féru parmi l'œil, et de ce coup fut mort à la mêlée, et maint autre dont il ne fut mie si grande parole. Lors eurent le doge de Venise et les barons grand travail, toute cette semaine, de faire paix de cette mêlée; et tant ils travaillèrent que paix en fut, et Dieu merci! (V.) [1]

1. « Après il advint qu'une grande mêlée leva entre les Vénitiens et la menue gent des pèlerins, qui dura bien une nuit et un demi-jour, et fut si grande cette mêlée qu'à peine la purent les chevaliers demêler. Quand ils les eurent demêlés, il y mirent si belle paix que oncques depuis ne furent mal ensemble. » (R. C.)

III

DERNIÈRES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE D'ORIENT. ALEXIS II. ANDRONIC COMNÈNE. ISAAC L'ANGE ET ALEXIS III.

---

§ 1. — L'EMPEREUR MANUEL ET LES FRANCS.

(Robert de Clarî.)

Parlons ici de ce valet et de l'empereur Kyrsaac son père, comment ils vinrent avant. Il y eut un empereur à Constantinople, Manuaus [1] eut à nom. Il fut moult prud'homme cet empereur et le plus riche de tous les chrétiens qui oncques fussent, et le plus large, ni oncques nul ne lui demanda du sien qui de la loi de Rome fût, qui à lui pût parler, qu'il ne lui fit donner cent marcs; ainsi l'avons-nous ouï témoigner. Cet empereur aimait moult Français et moult les croyait. Un jour advint que la gent de sa terre et ses conseillers le blâmèrent moult (et par maintes fois l'avaient blâmé) de ce qu'il était si large, et qu'il aimait si durement les Français, et l'empereur leur répondit : « Ils ne sont que deux hommes qui

1. Manuel, fils cadet de Jean le Beau, régna de 1143 à 1180.

oivent donner : Dame Dieu et moi ; mais si vous le
)uez, je donnerai congé aux Français et à tous ceux
e la loi de Rome qui autour de moi et en mon pouvoir
ont. » Et les Grieux en furent moult liès et dirent :
Ha! Sire, or feriez-vous moult bien. » Et l'empe-
eur commanda que tous les Français s'en allassent,
t les Grieux en furent si liès que trop. L'empereur
nanda après que tous les Français et tous les autres
qui il avait donné congé vinssent parler à lui
)rivément, et ils le firent. Et quand ils furent venus,
'empereur leur dit : « Seigneurs, ma gent ne me
aisse en paix que je ne vous donne rien et que je
ne vous en chasse hors de ma terre; mais or en allez-
vous tous ensemble, et je vous suivrai entre moi et
toute ma gent; et soyez en un lieu (qu'il leur
nomma) et je vous manderai par mes messagers que
vous vous en alliez, et vous me manderez que vous
ne vous en irez mie pour moi ni pour ma gent; ainsi
ferai grand semblant de courir à moi sus, adonc je
verrai comment ma gent se prouvera. » Et ils le firent
tout ainsi; et quand ils s'en furent allés, l'empereur
nanda toute sa gent, et les suivit. Et quand il vint
)rès d'eux, il leur manda qu'ils s'en allassent esrau-
nent et qu'ils vidassent sa terre; et ceux qui avaient
)ué l'empereur qu'il les chassât hors de sa terre
ırent moult liès et dirent à l'empereur : « Sire, s'ils
e s'en veulent aller esraument, donnez-nous congé
ue nous les occiions tous! » L'empereur répondit
olontiers. Et quand les messagers à l'empereur vin-
ent aux Français, ils leur dirent leur message moult
gueilleusement, qu'ils s'en allassent tantôt. Les
ançais répondirent aux messagers; ils leur dirent
'ils ne s'en iraient mie pour l'empereur, ni pour sa
nt. Les messagers s'en vinrent arrière et contèrent
que les Français avaient répondu, dont commanda

l'empereur à ses gens qu'ils s'armassent et qu'ils l'aidassent à courir sur les Français, et ils s'armèrent tous et s'en allèrent vers les Français, et les Français vinrent encontre eux, et eurent moult bien leurs batailles ordonnées. Quand l'empereur vit qu'ils venaient vers lui et vers sa gent pour combattre, il dit à sa gent : « Seigneurs, or pensez du bien faire, or vous pouvez-vous bien venger d'eux. » Si comme il eut ce dit, les Grieux eurent moult grand peur des Latins qu'ils virent si approcher d'eux; (or appelle-t-on tous ceux de la loi de Rome Latins). Et les Latins firent grand semblant d'eux courir sus; quand les Grieux virent ce, ils tournèrent en fuite, et laissèrent l'empereur tout seul. Quand l'empereur vit ce, il dit aux Français : « Seigneurs, or revenez arrière, et je vous donnerai plus que je ne fis oncques mais. » Il en ramena les Français, et quand il fut revenu, il manda sa gent et leur dit : « Seigneurs, or peut-on bien voir en qui on se doit fier; vous vous enfuites quand vous me dûtes aider; si me laissâtes tout seul, et si les Latins voulussent, ils m'eussent tout découpé; mais or je commande que nul de vous ne soit si osé qu'il parle jamais de mes largesses, ni de ce que j'aime les Français; car je les aime et je me fie plus en eux qu'en vous, et je leur donnerai plus que je ne leur ai donné. » Et les Grieux ne furent oncques puis si hardis qu'ils en osassent parler [1].

1. Cette histoire, plus ou moins vraisemblable, ne semble être que l'écho de la réputation de bravoure de l'empereur Manuel, dont le règne, occupé par des guerres contre les Turcs et les peuplades du nord du Danube et de la Save, ne fut pas sans gloire.

§ 2. — ALEXIS, FILS DE MANUEL, ÉPOUSE UNE SŒUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Cet empereur Manuaus avait un moult beau fils de sa femme, et se pourpensa qu'il le voulait marier au plus hautement qu'il pourrait, et, par le conseil des Français qui entour lui étaient, il manda à Philippe, le roi de France, qu'il lui donnât sa sœur [1] avec son fils. L'empereur envoya ses messagers en France, qui moult étaient hauts hommes, et moult y allèrent richement; ni onques ne vit-on gens plus richement ni plus noblement aller que ceux-là firent, si que le roi de France et ses gens s'émerveillèrent de la grande noblesse que les messagers menaient. Quand les messagers vinrent au roi, ils lui dirent ce que l'empereur lui mandait, et le roi dit qu'il s'en conseillerait; et quand le roi se fut conseillé, les barons lui louèrent qu'il envoyât sa sœur à si haut homme et à si riche homme comme l'empereur était; dont répondit le roi aux messagers qu'il enverrait volontiers sa sœur à l'empereur. A donc le roi atourna moult richement sa sœur; et l'envoya avec les messagers à Constantinople, et assez de ses gens avec lui; et chevauchèrent tant et errèrent qu'ils ne cessèrent qu'ils vinrent à Constantinople. Quand ils furent venus, l'empereur en fit grande fête de la demoiselle, et grande joie de lui et de ses gens.

Pendant que l'empereur eut envoyé pour cette demoiselle, il renvoya d'autre part outre-mer un

1. Agnès de France, sœur de Philippe-Auguste, qui fut mariée : 1° à Alexis II Comnène; 2° à Andronic, tous deux empereurs de Constantinople; 3° à Théodore Branas.

sien parent qu'il aimait moult (Andronic [1] avait à nom) pour la reine Teudore [2] de Jérusalem qu'elle vint au couronnement de son fils, et à sa fête. La reine se mit en mer avec Andronic à venir à Constantinople. Quand ils furent bien allés avant en la mer, si ne fait mais à Andronic, il aima la reine qui sa cousine était; et quand il eut ce fait, il n'osa revenir arrière à Constantinople, ains prit la reine et l'emmena à force au Caire [3] aux Sarrasins, là il demeura. Quand l'empereur Manuaus sut les nouvelles qu'Andronic eut si faitement la reine de Jérusalem menée, il en fut moult dolent, et pour ce ne laissa-t-il mie qu'il ne fît grande fête et qu'il ne couronnât son fils et la demoiselle. Ne demeura mie grandement après que l'empereur mourut.

§ 3. — L'EMPEREUR ALEXIS II. — SA MORT. — USURPATION D'ANDRONIC COMNÈNE. — SES CRUAUTÉS.

Quand Andronic le traître ouït dire que l'empereur Manuaus fut mort, il envoya à son fils qui empereur était, et lui fit requérir pour Dieu qu'il lui pardonnât son mautalent, et il lui fit accroire que ce ne fut que mensonge ce qu'on lui avait mis sus; tant que l'empereur, qui enfès était [4], lui pardonna son mauta-

1. Andronic, petit-fils d'Alexis Comnène et frère de Jean le Beau, était oncle de Manuel. Sa jeunesse avait déjà été remplie d'agitations et d'aventures.
2. Arrière-petite-fille de l'empereur Alexis, et veuve du roi de Jérusalem Baudoin III.
3. C'est une erreur. Andronic parcourut avec Théodora la Cilicie, la Syrie, la Géorgie et établit sa résidence parmi les Turcs de l'Asie Mineure.
4. Il n'avait pas plus de quatorze ans.

lent; il le manda tant que cet Andronic revint arrière et fut entour l'enfant, tant que l'enfant le fit bailli de toute sa terre, et qu'il ne fut que trop orgueilleux de la baillie qu'il avait. Ne demeura mie grandement après qu'il prit par nuit l'empereur; il le mourdrit et sa mère aussi. Quand il eut ce fait, il prit deux grandissimes pierres, et leur fit lier aux cous, et puis il les fit jeter en la mer [1]. Après il se fit couronner tout à force à empereur. Quand il fut couronné, il fait prendre tous ceux qu'il sut qu'il leur pesait qu'il était empereur, il leur fait crever les yeux, et détruire et de male mort mourir, et prenait toutes les belles femmes qu'il trouvait, et prit l'impératrice à femme qui était sœur du roi de France, et fit tant de si grandes déloyautés que oncques nul traître, ni nul mourdrissier tant n'en fit comme il fit quand il eut fait toutes ces déloyautés. Après il demanda à un sien maître bailli qui lui aidait à faire toutes ces mésaventures, s'il y en avait encore de ceux qu'il en pesait qu'il était empereur; et ce lui répondit qu'il n'en savait mais nul, fors qu'on disait qu'il avait trois jeunes varlets en la ville, qui étaient d'un lignage qu'on appelait le lignage d'Angle [2], et étaient hauts hommes; ils n'étaient mie riches, mais étaient pauvres, ni n'étaient mie de grand pouvoir. Quand l'empereur Andronic vit que si faitement étaient ces trois valets de ce lignage, il commanda à celui son bailli, qui moult était mauvais homme et traître aussi comme il était, qu'il les allât prendre et qu'il

1. Récit peu exact: Andronic fit condamner Marie, mère de l'empereur, comme coupable d'inconduite, fit signer l'arrêt par le jeune empereur, qui fut étranglé après sa mère.

2. Ils descendaient par les femmes d'Alexis Ier.

les pendît, ou qu'il les fît de male mort mourir. Le bailli s'en alla pour prendre ces trois frères; mais il n'en prit qu'un, et les deux échappèrent. Celui qui fut pris, on lui fit crever les yeux. Les deux autres s'enfuirent; l'un s'en alla en une terre qu'on appelle Blakie [1]; celui avait nom Kyrsaac [2]; et l'autre s'en alla à Antioche et fut pris des Sarrasins, par une chevauchée que les chrétiens firent. Celui qui en Blakie était fui, y fut si pauvre qu'il ne se pouvait nourrir, tant qu'il s'en revint arrière à Constantinople par fine pauvreté, et se cacha en la maison à une veuve dame en la ville. Or n'avait-il nul catel au siècle, fors une mule et un valet; et gagnait ce valet avec sa mule en vins qu'elle portait, en autres choses, ce dont Kyrsaac son sire et lui vivaient, tant que les nouvelles vinrent à l'empereur Andronic le traître, que celui était si faitement revenu en la ville. A donc il commanda à son bailli qui moult était haï de toute gent pour les maux qu'il faisait chaque jour, qu'il allât prendre ce Kyrsaac et qu'il le pendît, tant que celui monta un jour sur son cheval et prit assez de gens avec lui, et s'en alla à la maison de la bonne femme où Kyrsaac était.

§ 4. — UN SOULÈVEMENT POPULAIRE. — COURONNEMENT D'ISAAC II L'ANGE. — MORT HORRIBLE D'ANDRONIC, 1185.

Quand il vint là, il fit appeler à l'huis, et la bonne femme vint avant. Elle s'émerveilla moult de ce qu'il voulait, tant qu'il lui commanda qu'elle fît venir avant celui qui était caché en sa maison. La bonne femme

1. Valachie.
2. Ou Isaac.

répondit et dit : « Ha ! sire, pour Dieu merci ! il n'y a nul homme ici caché. » Et il commanda autre fois qu'elle le fît venir avant, ou si elle ne le faisait venir, qu'il les ferait pendre l'un et l'autre. Quand la bonne femme ouït ce, elle eut grand peur de ce diable qui tant avait fait de mal ; elle entra en sa maison et vint au valet et lui dit : « Ha ! beau sire Kyrsaac, vous êtes mort, voici le bailli de l'empereur, et moult de gens avec lui, qui vous sont venus querir pour vous détruire et pour vous tuer. » Le valet fut moult marri, quand il ouït ces nouvelles, et tant qu'il vint avant qu'il ne se pût estordre à nul fuer qu'il n'allât hors à ce bailli. Si ne fait-il mais, prend-il son épée, la met-il sous son surcot, s'en sort-il hors de la maison et vient-il devant le bailli, et lui dit : « Sire, que plaît à vous ? » Et celui lui répondit moult fenelessement et lui dit : « Ribaud puant, on vous pendra jà. » Tant que Kyrsaac vit qu'il lui convenait aller avec eux malgré lui, moult volontiers désira s'en venger d'aucuns d'eux ; aussi se trait-il le plus près qu'il pût de ce bailli, et tira-t-il son épée, et fiert il ce bailli parmi la tête, tant qu'il le pourfendit tout jusqu'aux dents.

Quand le sergent et les gens qui étaient avec le bailli virent que le valet avait si pourfendu le bailli, ils s'enfuirent. Quand le valet vit qu'ils s'enfuyaient, il prend le cheval du bailli qu'il avait occis, il monte dessus, et tient son épée qui toute était saignante, et sans tarder il se met à la voie à aller vers le moustier de Sainte-Sophie. Si comme il s'en allait, il criait merci aux gens qui étaient aval les rues, qui tous étaient esmaris de la noise qu'ils avaient ouïe, et leur disait le valet : « Seigneurs, pour Dieu merci, ne me tuez mie ; car j'ai occis le diable, et le meurtrier qui toutes les hontes a faites à ceux de cette ville et aux

autres. » Quand il vint au moustier de Sainte-Sophie, il monta sur l'autel et il embrassa la croix, pour ce qu'il voulait sauver sa vie. Après, les cris et la noise furent moult grands en la ville; tant allèrent amont et aval les cris, qu'on sut par toute la ville comment Kyrsaac avait occis ce mauvais et ce meurtrier. Quand ceux de la ville le surent, ils en furent moult liès, et coururent-ils qui mieux mieux au moustier de Sainte-Sophie pour voir ce valet qui ce hardement avait fait. Si comme ils furent là tous assemblés, ils commencèrent à dire l'un à l'autre : « Celui est vaillant et hardi, quand si grand hardement entreprit à faire. » Tant que les Grieux dirent entre eux : « Faisons le bien, faisons de ce valet empereur. » Tant qu'ils s'y accordèrent tous entre eux. Si envoyèrent ils vers le patriarche qui à même de là était en son palais, qu'il vînt couronner un nouvel empereur qu'ils avaient élu. Quand le patriarche ouït ce, il dit qu'il n'en ferait rien et commença à dire : « Seigneurs, mal le faites, soyez en paix, vous ne faites mie bien, qui avez telle chose entreprise; si je le couronne, l'empereur Andronic me tuerait, et découperait tout en pièces ». Et les Grieux lui répondirent que, s'il ne le couronnait, qu'ils lui couperaient la tête, tant que le patriarche, que par force, que par peur qu'il eut, descendit de son palais et s'en vint au moustier là où ce Kyrsaac était, en moult pauvre robe et en moult pauvre vêtement, que le jour même avait où l'empereur Andronic envoya son bailli et ses gens pour le prendre et détruire, tant que le patriarche se revêtit, et le couronna liès esraument, vousît ou ne daignât[1]. Quand Kyrsaac fut couronné, s'en allèrent les nouvelles tant amont et aval, qu'Andronic le sut, et qu'il avait

1. Qu'il le voulût ou ne le voulût pas, bon gré mal gré.

son bailli occis, ni ne le put oncques croire avant qu'il y eût envoyé ses messagers, et quand ses messagers vinrent là, ils virent bien que ce fut vrai, et s'en revinrent tantôt arrière à l'empereur et lui dirent : « Sire, c'est tout vrai. » Quand l'empereur sut que




Monnaie d'Isaac II, l'Ange.

ce fut vrai, il se leva, il prit moult de ses gens avec lui, et s'en alla jusqu'au moustier de Sainte-Sophie par un couloir qui allait de son palais jusqu'au moustier. Quand il vint au moustier, il fit tant qu'il fut sur les voûtes du moustier, et vit celui qui était couronné. Quand il le vit, il fut moult dolent, et demanda à ses gens s'il y avait celui qui eût nul arc, tant qu'on en apporta un et une sayette, et Andronic prend cet arc; il entoise, et crut férir Kyrsaac, qui couronné était, parmi le corps; si comme il entoisa, se rompit la corde et il en fut moult esmari et moult éperdu. Il s'en revint arrière au palais, tant qu'il dit à ses gens qu'ils allassent fermer les portes du palais, et qu'ils s'armassent, et qu'ils défendissent le palais, et ils le firent. Et il sortit pendant ce temps-là du palais, et s'en vint à une fausse poterne, et s'en alla de la ville; il entra en une galère, et de ses gens avec lui. Ainsi se mit en la mer, pour ce qu'il ne voulait mie que les gens de la ville le prissent.

Après les gens de la ville allèrent au palais, et menèrent le nouvel empereur avec eux; ils prirent le palais à force, ils y menèrent l'empereur; après ils l'assirent en la chaire de Constantin, et puis qu'il fut assis en la chaire de Constantin, ils l'aourèrent tous comme saint empereur. L'empereur fut moult liès du grand honneur que Dieu lui avait en telle journée donné, il dit aux gens : « Seigneurs, or voyez la grande merveille du grand honneur que Dieu m'a donné, qu'en ce jour même qu'on me devait prendre et essillier, en ce jour même suis couronné à empereur, et pour le grand honneur que vous m'avez fait, vous donne tout le trésor qui est en ce palais, et au palais de Blakerne. Quand les gens ouïrent ce, ils furent tous liès du grand don que l'empereur leur eut donné. Ils allèrent et effondrèrent le trésor, et y trouvèrent tant d'or et d'argent comme une fine merveille, et le départirent entre eux.

La nuit même qu'Andronic s'enfuyait, leva une si grande tourmente en la mer, et une si grande tempête que de vent, que de tonnerre, que d'éclairs, que lui, ni ses gens, ne surent quelle part ils allaient, tant que l'orage et la tourmente les rechassa arrière à Constantinople, qu'ils n'en surent mot. Quand ils virent qu'ils furent à terre et qu'ils ne purent avant aller, Andronic dit à ses gens : « Seigneurs, regardez où nous sommes. » Ils regardèrent et virent bien qu'ils étaient revenus à Constantinople, tant qu'ils dirent à Andronic : « Sire, nous sommes morts; car nous sommes revenus arrière à Constantinople. » Quand Andronic ouït ce, il fut si esmari qu'il ne sut que faire. Il dit à ses gens : « Seigneurs, pour Dieu, menez-nous ailleurs d'ici. » Et ils répondirent qu'ils ne pouvaient avant aller, qu'il leur couperait les têtes; quand ils virent qu'ils ne purent avant aller à nul

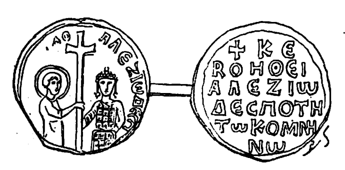
fuer, ils prirent Andronic l'empereur et l'emmenèrent en une taverne, et le cachèrent derrière les tonneaux. Le tavernier et sa femme regardèrent moult cette gent, et il leur fut bien avis que c'était de la gent de l'empereur Andronic; tant que la femme au tavernier alla par aventure entour ses tonneaux voir s'ils étaient bien fermés, et regarda amont et aval, et voit elle Andronic séir derrière les tonneaux, à tous ses draps impériaux et le reconnut moult bien, et s'en revint elle en arrière à son baron, et lui dit-elle : « Sire, Andronic l'empereur est caché ici. » Quand le tavernier l'ouït, il envoya un messager pour un haut homme qui demeurait près de là en un grand palais, qu'Andronic à son père avait détruit après avoir pris la femme de ce haut homme. Quand le messager vint là, il dit à ce haut homme qu'Andronic était à la maison du tavernier, et le nomma. Quand le haut homme ouït qu'Andronic était à la maison de ce tavernier, il en fut moult liès; il prit de ses gents avec lui, va à la maison au tavernier, prend Andronic et l'amène en son palais. Quand ce vint lendemain par matin, le haut homme prit Andronic, et l'emmena au palais devant l'empereur Kyrsaac. Quand Kyrsaac le vit, il lui demanda : « Andronic, pourquoi as-tu si faitement trahi ton seigneur l'empereur Manuel, et pourquoi mordrisis-tu sa femme et son fils, et pourquoi as-tu si volontiers fait mal à ceux qu'il en pesait que tu étais empereur, et pourquoi me voulais-tu faire pendre? » Et Andronic lui répondit : « Taisez-vous, fit-il, que je ne vous en daignerais répondre. » Quand l'empereur Kyrsaac ouït qu'il ne l'en daignerait répondre, il fit mander moult de ceux de la ville qu'ils vinssent devant lui. Quand ils furent devant lui venus, l'empereur leur dit : « Seigneurs, voici Andronic, qui tant

a fait de maux et à vous et aux autres; je ne pourrais mie, ce me semble, faire justice de lui à la volonté de vous tous, mais je le vous baille à en faire ce que vous voudrez. » Adonc s'en furent ceux de la ville moult liès, et le prirent tant que les uns disent qu'on l'arsît, les autres qu'on le bouillît en une chaudière, pour plus vivre longuement et peiner, les autres qu'on le traînât; tant qu'ils ne se purent accorder entre eux par quelle mort ni quel tourment ils le pussent détruire, tant qu'il y eut un sage homme qui dit : « Seigneurs, si vous me voulez croire, je vous enseignerai comment nous nous pourrions trop bien venger de lui : j'ai un chameau en ma maison qui est la plus horrible bête et la plus furieuse, et la plus laide du siècle; nous prendrons Andronic et le dépouillerons tout nu, et le lierons au dos du chameau, ainsi que son visage lui aille droit au cul, et le mènerons d'un bout de la ville jusqu'à l'autre; se pourront donc bien venger tous ceux et toutes celles à qui il a méfait. » Tous s'accordèrent à ce que celui eut dit; prirent-ils Andronic, et le lièrent-ils comme celui eut devisé; et comme ils le menaient contre val à ville, venaient ceux à qui il avait méfait, ils le débrochaient et dépeçaient et féraient, les uns de couteaux, les autres d'alênes, les autres d'épées, et disaient : « Vous pendîtes mon père, et vous prîtes ma femme à force. » Et lui firent tant de la pure honte, que quand ils vinrent à l'autre côté de la ville, n'avait-il mie de chair sur le corps de lui, et puis prirent les os et les jetèrent dans une longaingne. En telle manière se vengèrent-ils de ce traître. Depuis ce jour que Kyrsaac fut empereur, pourtraist on sur les portaux des moustiers comment Kyrsaac avait été empereur par miracle et comment Notre Sire lui mettait la couronne au chef d'une part,

et Notre-Dame d'autre, et comment l'ange coupa la corde de l'arc dont Andronic le voulait férir, pour ce, ce disaient, que son lignage avait surnom d'Ange.

§ 5. — ISAAC L'ANGE DÉTRÔNÉ PAR SON FRÈRE ALEXIS. LE JEUNE ALEXIS FILS D'ISAAC EN OCCIDENT.

Après, il lui prit moult grand talent de voir son frère qui en était en prison, tant qu'il prit messa-



Monnaie d'Alexis III Comnène, l'Ange.

gers, et les envoya querir son frère. Tant le querirent qu'on leur fit entendre qu'il était en prison; ils allèrent de cette part. Quand ils vinrent là, ils le demandèrent aux Sarrasins, et les Sarrasins avaient ouï dire que le valet était frère de l'empereur de Constantinople; ils l'en tinrent moult plus cher et dirent qu'ils ne le rendraient mie sans grand avoir. Tant que les messagers leur donnèrent tant d'or et d'argent qu'ils leur demandèrent. Quand ils eurent celui racheté, ils s'en revinrent arrière à Constantinople. Quand l'empereur Kyrsaac vit son frère, il en fut moult liès et moult en fit grande fête, et celui fut aussi moult liès de ce que son frère fût empereur et de ce qu'il avait conquis l'empire par sa force. Ce valet avait nom Alexis. Ne demeura guère après que son frère le fit bailli de toute sa terre, et comman-

deur. Adonc il s'enorgueillit tant de cette baillie qu'il eut, que les gens de tout l'empire le renommaient trop et redoutaient, pour ce qu'il était frère de l'empereur, et pour ce que l'empereur l'aimait tant. Après il advint un jour que l'empereur alla chasser en sa forêt. Sans tarder, Alexis son frère vient en la forêt où l'empereur était et le prend par trahison et lui creva les yeux. Après quand il eut ce fait, il le fit mettre en prison qu'on n'en sût mot. Quand il eut ce fait, il s'en revint arrière à Constantinople, et fit accroire que l'empereur son frère était mort, et se fit couronner empereur à force. Quand le maître au fils de l'empereur Kyrsaac vit que l'oncle à l'enfant eut trahi son père, et qu'il s'était fait empereur par trahison, il n'hésita pas, prit l'enfant, et le fit mener en Allemagne, à sa sœur qui était femme de l'empereur d'Allemagne; car il ne voulait mie que son oncle le fît détruire, et était plus droit hoir qu'Alexis son oncle n'était. Or avez ouï comment Kyrsaac vint avant, et comment il fut empereur, et comment son fils alla en Allemagne vers qui les Croisés et les Vénitiens envoyèrent par le conseil du marquis de Montferrat leur maître, si comme vous avez ouï en l'histoire devant, pour ce qu'ils eussent occasion d'aller en la terre de Constantinople. Or nous dirons de cet enfant et des Croisés, et comment les Croisés envoyèrent vers lui, et comment ils allèrent à Constantinople, et comment ils le conquirent.

IV

LE SÉJOUR EN DALMATIE ET A CORFOU. LES NÉGOCIATIONS AVEC LES ALLEMANDS ET ALEXIS LE JEUNE. LA CROISADE DÉTOURNÉE DE SON BUT.

§ 1. — DÉLIBÉRATION SUR LA DIRECTION A DONNER A LA CROISADE [1].

(Robert de Clari.)

Après la prise de Zara, les hauts hommes croisés et les Vénitiens parlèrent ensemble de l'excommuniement dont ils furent excommuniés, à cause de la ville qu'ils avaient prise, tant qu'ils se conseillèrent entre ceux qu'ils enverraient à Rome pour être absous. Ils y envoyèrent l'évêque de Soissons et monseigneur Robert de Boves pour cachier lettres de l'apostole que tous les pèlerins et tous les Vénitiens fussent absous. Quand ils eurent leurs lettres, l'évêque s'en revint au plus tôt qu'il put; et messire Robert de Boves ne revint mie avec lui, mais s'en alla droit de Rome outre-mer. Pendant que les croisés et les Vénitiens séjournèrent là l'hiver, ils se pourpensèrent qu'ils

1. Voir à la fin du volume l'éclaircissement II.

avaient moult dépensé, et parlèrent ensemble, et dirent qu'ils ne pouvaient mie aller en Babylone, ni en Alexandrie, ni en Syrie, car ils n'avaient mie viandes ni avoir dont ils y pussent aller, car ils avaient déjà près de tout dépensé, tant au séjourner qu'ils avaient fait, qu'au grand loyer qu'ils avaient donné aux navires, et dirent qu'ils n'y pouvaient mie aller, et, s'ils y allaient, n'y feraient-ils rien, qu'ils n'avaient ni viande ni avoir dont se pussent soutenir. Le doge de Venise vit bien que les pèlerins n'étaient mie à aise; il parla à eux et il leur dit : « Seigneurs, en Grèce a moult riche terre, et est moult pleine de tous biens; si nous pouvons avoir raisonnable occasion d'aller là, et de prendre viandes en la terre et autres choses, tant que nous fussions bien restaurés, ce me semblerait bon conseil, et si pourrions bien outre-mer aller. » Adonc se leva le marquis et dit : « Seigneurs, je fus antan au Noël, en Allemagne, à la cour de Monseigneur l'empereur; là je vis un valet qui était frère à la femme de l'empereur d'Allemagne ; ce valet fut fils à l'empereur Kyrsaac de Constantinople, à qui un sien frère avait tollu l'empire de Constantinople par trahison; qui ce valet pourrait avoir (fit le marquis), il pourrait bien aller en la terre de Constantinople et prendre viandes et autres choses; car le valet en est droit hoir. »

§ 2. — L'AMBASSADE ALLEMANDE. — LES PROPOSITIONS DU JEUNE ALEXIS. — LE PACTE DE ZARA.

(Villehardouin.)

Après cette quinzaine, vint le marquis Boniface de Montferrat, qui n'était mie encore venu, et Mathieu de Montmorency, et maint autre prud'homme. Et après

une autre quinzaine, revinrent les messagers d'Allemagne qui étaient au roi Philippe et au valet de Constantinople [1]. Et assemblèrent les barons et le doge de Venise en un palais où le doge était à l'hôtel. Et alors parlèrent les messagers et dirent : « Seigneurs, le roi Philippe nous envoie à vous, et le fils de l'Empereur de Constantinople, qui frère de sa femme est..



Monnaie de Philippe d'Allemagne.

« Seigneurs, fait le roi, je vous enverrai le frère de ma femme, je le mets en la Dieu main (qui le garde de mort) et en la vôtre. Pour ce que vous allez pour Dieu et pour droit et pour justice, vous devez à ceux qui sont déshérités à tort rendre leurs héritages, si vous pouvez. Il vous fera la plus haute convenance qui oncques fut faite à gent, et la plus riche aide à la terre d'outre-mer conquérir.

« Tout premièrement, si Dieu donne que vous le remettiez en son héritage, il mettra tout l'empire de Romanie en l'obédience de Rome, dont elle est partie depuis longtemps. Après, il sait que vous avez mis le

1. C'est le 1er janvier 1203 qu'arriva l'ambassade allemande.

vôtre, et que vous êtes pauvres; il vous donnera deux cent mille marcs d'argent, et viande à tous ceux de l'armée, à petits et à grands. Et lui, de son corps, ira avec vous en la terre de Babylone, ou enverra, si mieux vous croyez sera, à tout mille homme à sa dépense. Et ce service vous fera par un an, et à tous les jours de sa vie tiendra cinq cents chevaliers en la terre d'outre-mer au sien, qui garderont la terre.

« Seigneurs, de ce avons-nous plein pouvoir, font les messagers, d'assurer cette convenance, si vous la voulez assurer devers vous. Et sachez que si haute convenance ne fut oncques mais offerte à gent, ni n'a mie grand talent de conquérir, qui celle-là refusera. » Et ils dirent qu'ils en parleront, et fut pris un parlement à lendemain, et quand ils furent ensemble, il leur fut cette parole montrée.

§ 3. — DISCORDE DES CROISÉS. — SCISSION DANS L'ARMÉE.

Là parla l'abbé de Vaux de l'ordre de Cîteaux, et cette partie qui voulait l'armée disperser, et dirent qu'ils ne s'y accorderaient mie; que ce serait sur chrétiens, et ils n'étaient mie pour ce partis, ains voulaient aller en Syrie.

Et l'autre partie leur répondit : « Beaux seigneurs, en Syrie ne pouvez-vous rien faire; et vous le verrez bien à ceux-mêmes qui nous ont déguerpis, et sont allés aux autres ports. Et sachez que par la terre de Babylone ou par Grèce sera recouvrée la terre d'outre-mer, si jamais elle est recouvrée. Et si nous refusons cette convenance, nous sommes honnis à toujours. »

Ainsi était l'armée en discorde, comme vous entendez. Et ne vous émerveillez mie si la laie gent était

en discorde. Car les blancs moines de l'ordre de Cîteaux étaient aussi en discorde en l'armée. L'abbé de Loos, qui moult était saint homme et prud'homme, et autres abbés qui à lui se tenaient, prêchaient et criaient merci à la gent, qu'ils pour Dieu tinssent l'armée ensemble, et qu'ils fissent cette convenance; « car c'est la chose par quoi on peu mieux recouvrer la terre d'outre-mer ». Et l'abbé de Vaux, à ceux qui à lui se tenaient, reprêchait moult souvent et disait que tout ce était mal, mais allassent en la terre de Syrie, et fissent ce qu'ils pourraient.

Lors vint le marquis Boniface de Montferrat, et Beaudouin le comte de Flandre et de Hainaut, et le comte Louis, et le comte Hugues de Saint-Paul et ceux qui à eux se tenaient, et dirent qu'ils feraient cette ordonnance, qu'ils seraient honnis s'ils la refusaient. Ainsi s'en allèrent à l'hôtel du doge, et furent mandés les messagers; et assurèrent la convenance, si comme vous l'avez ouï arrière, par serments et par chartes pendantes.

Et tant nous retrait le livre qu'ils ne furent que douze qui jurèrent les serments de la partie des Français, ni plus n'en pouvaient avoir. De ceux-ci fut l'un le marquis de Montferrat, le comte Beaudouin de Flandre, le comte Louis de Blois et de Chartres, et le comte de Saint-Paul et huit autres qui à eux se tenaient. Ainsi fut la convenance faite et les chartes baillées, et mis le terme quand le valet de Constantinople viendrait, ce fut à la quinzaine de Pâques après.

Ainsi séjourna l'armée des Français à Jadres tout cet hiver (1202 à 1203), contre le roi de Hongrie (Émeric). Et sachez que les cœurs des gens ne furent mie en paix; que l'une des parties se travailla à ce que l'armée se départît, et l'autre à ce qu'elle se tînt ensemble.

Maints s'en emblèrent des menues gens aux nefs des marchands. En une nef s'en emblèrent bien cinq cents; ils se noyèrent tous et furent perdus. Une autre compagnie s'en embla par terre, et elle s'en croyait aller par Esclavonie, et les paysans de la terre les assaillirent et en occirent assez; et les autres s'en revinrent, fuyant arrière à l'armée. Ainsi s'en allait l'armée fortement en amenuisant chaque jour. En ce temps se travailla tant un haut homme de l'armée qui était d'Allemagne, qui avait nom Garnier de Borlande, qu'il s'en alla en une nef de marchands et guerpit l'armée, dont il reçut grand blâme.

Après ne tarda guère qu'un haut baron de France qui était à nom Renaud de Montmirail pria tant, par l'aide du comte Louis, qu'il fut envoyé en Syrie en message en une des nefs de l'estoire, et il jura sur Saints de son poing droit, et lui et tous les chevaliers qui avec lui allèrent, que dedans la quinzaine qu'ils seraient arrivés en Syrie, et auraient fait leur message, qu'ils reviendraient arrière en l'armée. Par cette convenance se départit de l'armée, et avec lui Hervée du Chastel son neveu, Guillaume le vidame de Chartres, Geoffroi de Beaumont, Jean de Frouville, Pierre, son frère, et maints autres. Et les serments qu'ils firent ne furent mie bien tenus; car ils ne revinrent pas en l'armée.

Lors revint une nouvelle en l'armée qui fut moult volontiers ouïe, que la flotte de Flandre, dont vous avez ouï arrière, était arrivée de Marseille. Et Jean de Nèle, châtelain de Bruges, qui était capitaine de cette armée, et Thierri, qui était fils du comte Philippe de Flandre, et Nicolas de Mailly mandèrent au comte de Flandre leur seigneur qu'ils hivernaient à Marseille et qu'il leur mandât sa volonté; qu'ils feraient ce qu'il leur manderait. Et il leur manda, par le con-

seil du duc de Venise et des autres barons, qu'ils partissent à l'issue de mars, et vinssent encontre lui au port de Mouçon [1] en Romanie. Hélas! ils l'attendirent si mauvaisement, que oncques accord ne leur tinrent, ains s'en allèrent en Syrie, où ils savaient qu'ils ne feraient nul exploit.

§ 4. — L'ABSOLUTION D'INNOCENT III POUR LA PRISE DE ZARA. (Villehardouin.)

Or pouvez savoir, seigneurs, que si Dieu n'aimât cette armée, qu'elle ne pût mie tenir ensemble, à ce que tant de gens lui queraient mal.

Lors parlèrent les barons ensemble, et dirent qu'ils enverraient à Rome au pape, parce qu'il leur savait mal gré de la prise de Jadres, et élurent messagers deux chevaliers et deux clercs, tels qu'ils savaient qui bons fussent à ce message. Des deux clercs, fut l'un Nevelon, l'évêque de Soissons, et maître Jean de Noyon, qui était chevalier du comte Beaudouin de Flandres; et des chevaliers, fut l'un Jean de Friaize et Robert de Boves. Et ceux jurèrent sur Saints loyalement qu'ils feraient le message en bonne foi et qu'ils repaireraient à l'armée.

Moult le tinrent bien les trois, et le quatrième malvaisement, et ce fut Robert de Boves. Car il fit le message au pis qu'il put, et s'en parjura et s'en alla en Syrie après les autres. Et les autres trois le firent moult bien, et dirent leur message ainsi comme mandèrent les barons, et dirent au pape : « Les barons merci vous crient de la prise de Jadres;

1. Méthone ou Modon, port au sud-ouest de Messène dans la Morée.

qu'ils le firent comme ceux qui mieux ne pouvaient faire, pour la défaute de ceux qui étaient allés aux autres ports, et qu'autrement ne pouvaient tenir l'armée ensemble. Et sur ce mandent à vous comme à leur bon père, que vous leur commandiez leur commandement qu'ils sont prêts à faire. »

Et le pape dit aux messagers qu'il savait bien que, par la défaute des autres, leur convient grand méchef à faire; il en eut grand pitié. Et manda aux barons et aux pèlerins salut, et qu'il les absout comme ses fils, et leur commandait et priait qu'ils tinssent l'armée ensemble; car il savait bien que sans cette armée ne pouvait le service de Dieu être fait. Et donna plein pouvoir à Nevelon l'évêque de Soissons et à maître Jean de Noyon, de lier et de délier les pèlerins jusqu'à donc que le cardinal viendrait en l'armée.

§ 5. — LE DÉPART DE ZARA. — DÉBARQUEMENT A CORFOU. ARRIVÉE DU JEUNE ALEXIS.

Ainsi fut déjà du temps passé tant que le Carême fut, et préparèrent leurs navires pour mouvoir à la Pâques. Quand les nefs furent chargées, lendemain de la Pâque (7 avril 1209), les pèlerins se logèrent hors de la ville sur le port, et les Vénitiens firent abattre la ville et les murs et les tours.

Et donc advint une aventure dont moult pesa à ceux de l'armée; que un des hauts barons de l'armée qui avait nom Simon de Montfort, eut fait son accord avec le roi de Hongrie qui ennemi était à ceux de l'armée, et il s'en alla à lui et quitta l'armée. Avec lui alla Gui de Montfort, son frère, Simon de Neauphle, et Robert Mauvoisin, et Dreux de Cressonsacq, et l'abbé de Vaux qui était moine de l'ordre

de Citeaux, et maints autres. Et ne tarda guère après que s'en alla un autre haut baron de l'armée, qui Enguerran de Boves était appelé, au roi de Hongrie et Hugues, son frère, et les gens de leur pays ce qu'ils en purent mener.

Ainsi partirent ceux de l'armée comme vous avez ouï; moult fut grand dommage à l'armée, et grande honte à ceux qui le firent. Lors commencèrent à mouvoir les navires et les vissiers; et fut devisé qu'ils prendraient port à Corfou, une île en Romanie, et les premiers attendraient les derniers tant qu'ils seraient ensemble, et ils firent ainsi.

Avant que le doge ni le marquis partissent du port de Jadres, ni les galères, vint Alexis le fils de l'empereur Isaac de Constantinople. Et l'y envoya le roi Philippe d'Allemagne; et fut reçu à moult grande joie et à moult grand honneur, et lui bailla le doge les galies et les vaisseaux tant comme lui convint. Et ainsi partirent du port de Jadres, et eurent bon vent, et allèrent tant qu'ils prirent port à Duras. Là rendirent ceux de la terre la ville à leur seigneur (quand ils le virent) moult volontiers, et lui firent fidélité.

Et de là s'en partirent et vinrent à Corfou, et trouvèrent l'armée qui était logée devant la ville, et avaient tendu tentes et pavillons et sorti les chevaux des vissiers pour rafraîchir. Et comme ils ouïrent que le fils de l'empereur de Constantinople était arrivé au port, vous eussiez vu maint bon chevalier et maint bon sergent aller encontre, et mener maint beau destrier. Ainsi le reçurent à moult grande joie et à grand honneur Et il fit sa tente tendre parmi l'armée, et le marquis de Montferrat la sienne auprès, en qui garde le roi Philippe l'avait commandé, qui sa sœur avait à femme.

§ 6. — NOUVEAUX TIRAILLEMENTS. — LA MARCHE SUR CONSTANTINOPLE DÉCIDÉE

(Robert de Clari. — Villehardouin.)

Adonc furent tous les barons de l'armée mandés et les Vénitiens, et quand ils furent tous assemblés, se leva le doge de Venise et parla à eux : « Seigneurs (fit le doge), or avons-nous raisonnable occasion d'aller à Constantinople, si vous le louez; car nous avons le droit hoir. » Or y eut-il aucuns qui ne s'accordèrent mie à aller à Constantinople, ains disaient : « Bah! que ferons-nous à Constantinople; nous avons notre pèlerinage à faire et aussi pourposement d'aller à Babylone ou à Alexandrie, et nos navires ne nous doivent suivre qu'un an, et déjà est la moitié de l'année passée. » Et les autres disaient encontre : « Que ferons-nous à Babylone, ni à Alexandrie, quand nous n'avons viande ni avoir par quoi nous y puissions aller; mieux nous vaut-il, avant que nous y allions, que nous conquérions viande et avoir par raisonnable occasion, que nous y allions pour mourir de faim; adonc si pourrons forfaire, et il nous offre à venir avec nous, et à tenir nos navires et notre flotte encore un an à son coût. » (R. C.)

Ainsi séjournèrent en cette île trois semaines, qui moult était riche et plantureuse. Et dedans ce séjour leur advint une mésaventure qui fut fâcheuse et dure; que une grande partie de ceux qui voulaient l'armée disperser, et qui avaient autrefois été encontre l'armée, parlèrent ensemble et dirent que cette chose leur semblait être moult longue et moult périlleuse, et qu'ils resteraient en l'île et laisseraient l'armée aller; et par le conduit à ceux de Corfou (et quand l'armée en serait allée) enverraient au comte Gauthier de

Brienne, qui donc tenait Brandis, qu'il leur envoyât vaisseaux pour aller à Brandis.

Je ne vous puis mie tous ceux nommer qui à cette œuvre faire furent, mais je vous en nommerai une partie des plus maîtres chevetains. De ceux fut l'un Eudes le Champenois de Champlitte, Jacques d'Avesnes, Pierre d'Amiens, Gui le châtelain de Coucy, Oger de Saint-Chéron, Gui de Chappes et Clerembaud, son neveu, Guillaume d'Aunoi, Pierre Coiseau, Gui de Pesmes, et Edmond, son frère, Gui de Conflans, Richard de Dampierre, Eudes, son frère, et maints autres qui leur avaient créanté par derrière qu'ils se tiendraient à leur partie, qui ne l'osaient montrer par devant par honte; si que le livre témoigne bien que plus de la moitié de l'armée se tenait à leur accord.

Et quand ce ouït le marquis de Montferrat, et le comte Beaudouin de Flandre, et le comte Louis et le comte Saint-Paul et les barons qui se tenaient à leur accord, ils furent moult esmaiés et dirent : « Seigneurs, nous sommes mal baillis. Si ces gens se partent de nous avec ceux qui s'en sont partis par maintes fois, notre armée sera faillie; et nous ne pourrons nulle conquête faire. Mais allons à eux et leurs chéons aux pieds et leur crions merci; qu'ils aient pour Dieu pitié d'eux et de nous, et qu'ils ne se honnissent, et qu'ils ne nous enlèvent pas la délivrance d'outre-mer. »

Ainsi fut le conseil accordé; et allèrent tous ensemble en une vallée où ceux-là tenaient leur parlement, et menèrent avec eux le fils de l'empereur de Constantinople, et tous les évêques et tous les abbés de l'armée. Et comme ils vinrent là, ils descendirent à pied. Et ceux, comme ils les virent, ils descendirent de leurs chevaux et allèrent encontre. Et les barons leur churent aux pieds, moult pleurant, et dirent

qu'ils ne bougeraient jusqu'à ce qu'ils eussent créanté qu'ils ne s'éloigneraient pas d'eux.

Et quand ceux-là virent ce, ils eurent moult grand pitié, et pleurèrent moult durement quand ils virent leurs seigneurs et leurs parents et leurs amis cheoir à leurs pieds. Ils dirent qu'ils en parleraient; et se retirèrent à part et parlèrent ensemble. Et la fin de leur conseil fut telle qu'ils seraient encore avec eux jusqu'à la Saint-Michel, par tel accord qu'ils leur jureraient sur saints loyalement que delà en avant, de quelle heure qu'ils les en sommeraient, dedans les quinze jours, qu'ils leur donneraient navires à bonne foi, sans mal engin, dont ils pourraient aller en Syrie.

Ainsi fut octroyé et juré ; et lors y eut grande joie par toute l'armée. Et se retirèrent aux nefs, et les chevaux furent mis aux vissiers.

Quand le doge de Venise eut dit aux barons que ores avaient-ils bonne occasion d'aller en la terre de Constantinople, et qu'il les louait bien, adonc s'accordèrent tous les barons. Après, fit-on demander aux évêques si ce serait péché d'aller là, et les évêques répondirent et dirent que ce n'était mie péché, ains était grande aumône, car puisqu'ils avaient le droit hoir qui déshérité était, bien lui pouvaient aider à son droit conquérir et de ses ennemis venger. Adonc ils firent le varlet jurer sur saints, qu'il leur tiendrait ces convenances qu'il leur avait dites par devant; adonc s'accordèrent tous les pèlerins et les Vénitiens qu'on y allât; adonc ils attirèrent leur estoire et se mirent en mer [1].

1. Voir à la fin du volume l'éclaircissement III.

§ 7. — DÉPART DE CORFOU.

(Villehardouin.)

Ainsi se partirent du port de Corfou la veille de Pentecôte qui fut mil et deux cents ans et trois après l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et là furent toutes les nefs ensemble, et tous les vissiers et toutes les galies de l'armée, et assez d'autres nefs de marchands qui avec eux s'étaient aroutées. Et le jour fut beau et clair et le vent doux et bon; et ils laissèrent aller les voiles au vent.

Et bien témoigne Geoffroi le maréchal de Champagne, qui cette œuvre dicta (qui jamais n'y mentit de mot à son escient, si comme celui qui à tous les conseils fut) que oncques si belle chose ne fut vue. Et bien semblait flotte qui terre dût conquérir; que tant qu'on pouvait voir à œil, ne pouvait-on voir sinon voiles de nefs et de vaisseaux, si que le cœur des hommes s'en réjouissait beaucoup.

V

LA MARCHE SUR CONSTANTINOPLE. PREMIÈRE PRISE DE LA VILLE. ISAAC L'ANGE ET ALEXIS IV EMPEREURS.

(24 mai, 11 novembre 1203.)

§ 1. — NAVIGATION DE CORFOU A ABYDOS.

Ainsi coururent par mer tant qu'ils vinrent à Cademelée [1]; à un détroit qui sur mer sied. Et lors rencontrèrent deux nefs de pèlerins et de chevaliers et de sergents qui revenaient de Syrie; et c'étaient de ceux qui étaient allés au port de Marseille passer. Et quand ils virent la flotte si belle et si riche, ils eurent telle honte qu'ils ne s'osèrent montrer. Et le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut envoya la barque de sa nef pour savoir quelles gens c'étaient, et ils dirent qui ils étaient.

Et un sergent se laissa couler en bas de la nef en la barque, et dit à ceux de la nef : « Je vous déclare quittes pour ce qui reste en la nef du mien, car je m'en irai avec ceux-ci; car il semble bien qu'ils doivent terre conquérir. » A grand bien fut atorné au

1. Le cap Malée.

sergent, et moult fut volontiers en l'armée vu. Et pour ce dit-on qu'on peut retourner de mille mauvaises voies.

Ainsi courut l'armée jusqu'à Nigre. Nigre est une moult bonne île et une moult bonne cité qu'on appelle Négrepont. Là prirent conseil les barons. Le marquis Boniface de Montferrat et le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut s'en alla à grande partie d'huissiers et de galies, avec le fils de l'empereur Isaac de Constantinople, en une île qu'on appelle Andre, et descendirent à terre. Là s'armèrent les chevaliers et coururent en la terre; et la gent du pays vint à merci au fils de l'empereur de Constantinople, et lui donna tant du leur que paix firent à lui.

Et rentrèrent en leurs vaisseaux et coururent par mer. Lors leur advint un grand dommage; qu'un haut homme de l'armée qui avait nom Gui, le châtelain de Coucy, mourut et fut jeté en la mer.

Les autres nefs qui n'avaient mie tourné de ce côté, furent entrés en Bouche d'Avie [1]; et c'est là où le Bras de Saint-Georges choit en la grande mer. Et coururent contremont le Bras jusqu'à une cité qu'on appelle Avie qui sied sur le Bras-Saint-Georges devers la Turquie, moult belle et bien assise. Et là prirent port et descendirent à terre; et ceux de la cité vinrent encontre eux et leur rendirent la ville, si comme ceux qui ne s'osaient défendre. Et ils s'y firent moult bien garder, si que ceux de la ville n'y perdirent vaillant un denier.

Ainsi séjournèrent là huit jours pour attendre les nefs et les galies et les vissiers qui étaient encore à venir. Et dedans ce séjour prirent des blés en la terre, car c'était moisson; et ils en avaient grand mestier,

1. Abydos.

car ils en avaient peu. Et dedans ces huit jours furent venus tous les vaisseaux et les barons. Et Dieu leur donna bon temps.

§ 2. — ARRIVÉE EN VUE DE CONSTANTINOPLE. — CONSEIL DE GUERRE A SAN STEFANO.

Lors se partirent du port d'Avie tous ensemble. Vous eussiez pu voir fleuri le Bras-Saint-Georges contremont de nefs et de galies et de vissiers; et moult grande merveille était la belle chose à regarder. Et ainsi coururent contremont le Bras-Saint-Georges tant qu'ils vinrent, la veille de la Saint-Jean-Baptiste en juin, à Saint-Étienne, à une abbaye qui est à trois lieues de Constantinople (23 juin 1203). Et lors virent tout à plein Constantinople, ceux des nefs et des galies et des vissiers, et prirent port et ancrèrent leurs vaisseaux.

Or pouvez savoir que moult regardèrent Constantinople ceux qui oncques mais ne l'avaient vue; qu'ils ne pouvaient croire que si riche ville pût être en tout le monde, comme ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout entour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul ne pouvait croire, s'il ne les vît à l'œil, et le long et le large de la ville qui de toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y eût si hardi que sa chair ne frémit, et ce ne fut mie merveille; que oncques si grande affaire ne fut entreprise de nulle gent, depuis que le monde fut créé.

Lors descendirent à terre les comtes et les barons et le doge de Venise; et fut le parlement au moustier de Saint-Étienne. Là fut maint conseil pris et donné. Toutes les paroles qui là furent dites ne vous

contera mie le livre; mais la fin du conseil si fut tel, que le doge de Venise se dressa en étant et leur dit :

« Seigneurs, je sais plus de l'état de ce pays que vous ne faites; car autrefois y ai été. Vous avez la plus grande affaire et la plus périlleuse entreprise que jamais gens entreprirent; pour ce il conviendrait qu'on travaillât sagement. Sachez, si nous allons à la terre ferme, la terre est grande et large, et nos gens sont pauvres et disetteux de la viande. Ils se répandront par la terre pour querir la viande, et il y a moult grande quantité de gens au pays; et nous ne pourrions tant garder que nous n'en perdissions. Et nous n'avons besoin de perdre; que moult avons peu de gens à ce que nous voulons faire.

« Il y a îles ici près, que vous pouvez voir d'ici qui sont habitées de gens, et labourées de blés et de viandes et d'autres biens. Allons là prendre port, et recueillons les blés et les viandes du pays; et quand nous aurons recueilli les viandes, allons devant la ville, et faisons ce que notre Sire aura pourvu. Car plus sûrement guerroie celui qui a la viande que celui qui n'en a point. » A ce conseil s'accordèrent les comtes et les barons, et s'en allèrent tous à leurs nefs chacuns et à leurs vaisseaux.

§ 3. — DÉBARQUEMENT DES CROISÉS SUR LA RIVE ASIATIQUE DU BOSPHORE. — ÉTAPES DE CHALCÉDOINE ET DE SCUTARI. — PREMIERS ENGAGEMENTS AVEC LES GRECS.

Ainsi reposèrent cette nuit. Et au matin, le jour de la fête de Monseigneur Saint Jean-Baptiste, en juin, furent dressées les bannières et les gonfalons aux châteaux des nefs, et les housses ôtées des écus, et garnis les bords des nefs. Chacun regardait ses

armes telles comme à lui convenait; car de fi[1] savaient que par temps bientôt en auraient besoin.

Les mariniers lèvent les ancres et laissent les voiles au vent aller; et Dieu leur donne bon vent tel comme à eux convint. Ils en passent très par devant Constantinople, si près des murs et des tours qu'à maintes de leurs nefs tire-t-on. Il y avait tant de gens sur les murs et sur les tours, qu'il semblait qu'il n'y en eût sinon là.

Ainsi leur détourna Dieu Notre Sire le conseil qui fut pris le soir de tourner aux îles, aussi comme si chacun n'en eût onques ouï parler. Et maintenant traient à la ferme terre plus droit qu'ils peuvent; et prirent port devant un palais de l'empereur Alexis, dont le lieu était appelé Chalcédoine; et fut endroit Constantinople, d'autre part du Bras, devers la Turquie. Ce palais fut un des plus beaux et des plus délitables que oncques yeux pussent regarder, de tous les délices qu'il convient à cœur d'homme, et qu'en maison de prince doit avoir.

Et les comtes et les barons descendirent à la terre, et s'hébergèrent au palais et en la ville autour; et plusieurs tendirent leurs pavillons. Lors furent les chevaux tirés hors des vissiers, et les chevaliers et les sergents descendirent à la terre à toutes leurs armes, si qu'il ne restât aux vaisseaux que les mariniers. La contrée fut belle et riche et plantureuse de tous les biens et les meules des blés (qui étaient moissonnées) parmi les champs. Tant que chacun en voulut prendre il en prit, comme ceux qui grand besoin en avaient.

Ainsi séjournèrent en ce palais lendemain, et au tiers jour leur donna Dieu bon vent; et les mariniers

1. Pour sûr.

lèvent leurs ancres et dressent leurs voiles au vent. Ainsi s'en vont contremont le Bras, bien une lieue au-dessus de Constantinople, à un palais qui était à l'empereur Alexis, qui était appelé l'Escutaire [1]. Ainsi s'ancrèrent les nefs et les vissiers et toutes les galies; et la chevalerie qui était hébergée au palais de Chalcédoine, alla encoste par terre.

Ainsi s'hébergea sur le Bras de Saint-Georges, à l'Escutaire en contremont l'ost des Français. Et quand ce vit l'empereur Alexis, il fit son armée sortir de Constantinople. Elle s'hébergea sur l'autre rive, d'autre part, endroit eux; il fit tendre ses pavillons pour ce que ceux ne pussent prendre terre par force sur lui. Ainsi séjourna l'armée des Français par neuf jours; et se procurèrent de la viande ceux qui besoin en avaient; et ce furent tous ceux de l'armée.

Pendant ce séjour, sortit une compagnie de moult bonnes gens pour garder l'armée, qu'on ne lui fît mal; et les fourrageurs parcoururent la contrée. En cette compagnie fut Eudes le Champenois de Champlitte et Guillaume son frère, et Oger de Saint-Chéron, et Manassès de l'Isle, et le comte Girard (un comte de Lombardie qui était de la suite du marquis de Montferrat) et eurent bien avec eux quatre-vingts chevaliers de moult bonnes gens.

Et ils aperçurent au pied de la montagne pavillons bien à trois lieues de l'armée; et c'était le méga-duc de l'empereur de Constantinople, qui bien avait cinq cents chevaliers Grecs. Quand nos gens les virent, ils ordonnèrent leurs gens en quatre batailles; et fut leur conseil tel qu'ils iraient combattre à eux. Et quand les Grecs les virent, ils ordonnèrent leurs batailles, et se rangèrent par devant leurs pavillons

1. Scutari d'Asie.

et les attendirent, et nos gens les allèrent férir moult vigoureusement.

A l'aide de Dieu Notre Seigneur, petit dura ce combat, et les Grecs leur tournèrent les dos; ils furent déconfits à la première assemblée, et les nôtres les poursuivirent bien une grande lieue. Là gagnèrent assez de chevaux et de roussins et de palefrois, et de mulets et de mules, et de tentes et de pavillons, et tel gain comme à telle besogne afférait. Ainsi s'en revinrent en l'armée, où ils furent moult volontiers vus, et départirent leur gain si comme ils durent.

§ 4. — NÉGOCIATIONS INFRUCTUEUSES AVEC L'EMPEREUR ALEXIS. — LE PRÉTENDANT ALEXIS LE JEUNE PROMENÉ DEVANT LES MURS DE CONSTANTINOPLE.

(Robert de Clari. — Villehardouin.)

Quand l'empereur de Constantinople le sut, il leur manda par bons messagers pourquoi ils étaient là venus, et il leur manda que s'ils voulaient de son or et de son argent, qu'il leur enverrait moult volontiers [1]. Quand les hauts barons ouïrent ce, ils répondirent aux messagers qu'ils n'en voulaient mie de son or, ni de son argent, mais voulaient que l'empereur se démît de l'empire; car il ne le tenait mie à droit, ni loyalement, et ils lui mandèrent qu'ils avaient le droit hoir avec eux, Alexis, le fils d'Isaac l'empereur. Adonc les messagers répondirent et dirent que l'empereur n'en ferait rien; à tant ils s'en allèrent. Après le doge de Venise parla aux barons et leur dit : « Seigneurs, je louerais bien qu'on prît dix galères, et qu'on mît le varlet en une et gens avec

1. Voyez à la fin du volume l'éclaircissement IV.



Arrivée des croisés devant Constantinople.
(Bibliothèque nationale, Ms. fr. n° 5595.)

lui, et qu'ils allassent par trêves au rivage de Constantinople, et qu'ils demandassent à ceux de la cité s'ils voulaient le varlet reconnaître à Seigneur. » Et les hauts hommes répondirent que ce ne serait si bien non. Ils attirèrent ces dix galères, et le varlet, et assez de gens armés avec lui; ils nagèrent jusqu'auprès des murs de la ville, ils nagèrent amont et aval, et montraient aux gens le varlet (Alexis avait à nom); ils leur demandaient s'ils le reconnaissaient à Seigneur, et ceux de la ville répondirent et dirent bien qu'ils ne ne le reconnaissaient mie à Seigneur, et qu'ils ne savaient qui il était; et ceux qui étaient aux galères avec lui disaient que c'était le fils d'Isaac l'empereur qui fut, et ceux dedans répondirent autres fois qu'ils n'en savaient mie.

Adonc ils s'en revinrent arrière à l'armée et firent savoir ce qu'on leur avait répondu. Adonc commanda-t-on par toute l'armée qu'ils s'armassent tous, et grands et petits, et quand ils furent tous armés, ils se confessèrent tous et communièrent; car ils doutaient moult à arriver par devers Constantinople. Après, ils ordonnèrent leurs batailles et leurs nefs, et leurs vissiers, et les galères; et entrèrent les chevaliers aux vissiers avec leurs chevaux et se mirent à la voile; ils firent sonner buisines d'argent et d'airain bien jusqu'à cent paires et tambours et timbres, tant que trop. (R. C.)

Les barons parlèrent ensemble le lendemain et dirent qu'ils montreraient Alexis, le fils de l'empereur de Constantinople, au peuple de la cité. Et donc firent arriver les galies toutes. Le doge de Venise et le marquis de Montferrat entrèrent en une et mirent avec eux Alexis, le fils de l'empereur Isaac; en autres galères entrèrent les barons et les chevaliers qui voulurent.

Ainsi s'en allèrent ras à ras des murs de Constantinople, et montrèrent au peuple grec le varlet et dirent : « Voyez ici votre seigneur naturel, et sachez que nous ne vînmes mie pour vous mal faire, mais vînmes pour vous garder et pour vous défendre, si vous faites ce que vous devez. Car celui à qui vous obéissez comme à seigneur vous tient à tort et à péché, contre Dieu et contre raison. Et bien savez comme il a déloyalement agi vers son seigneur et vers son frère ; qu'il lui a les yeux crevé et enlevé son empire à tort et à péché. Et voyez ici le droit hoir ; si vous vous tenez à lui, vous ferez ce que vous devrez ; et si vous ne le faites, nous vous ferons ce pis que nous pourrons. » Oncques nul de la terre ni de la cité ne fit semblant qu'il se tînt à lui, par la crainte et par la doutance de l'empereur Alexis. Ainsi s'en revinrent en l'armée arrière, et allèrent chacun à sa tente. (V.)

§ 5. — DÉBARQUEMENT DES CROISÉS SUR LA RIVE NORD DE LA CORNE D'OR. — PRISE DE LA TOUR GALATA ET DU PORT.

(Villehardouin.)

Le jour fut arrêté quand ils se recueilleraient aux nefs et aux vaisseaux, pour prendre terre par force ou pour vivre ou pour mourir ; et sachez que ce fut une des plus redoutables choses à faire qui oncques fut. Lors parlèrent les évêques et le clergé au peuple, et leur montrèrent qu'ils fussent confessés et fissent chacun sa devise ; qu'ils ne savaient quand Dieu ferait son commandement d'eux. Et ils le firent moult volontiers par toute l'armée, et moult pieusement.

Le terme vint si comme arrêté fut ; et les chevaliers furent aux vissiers tous avec leurs destriers ; et

furent tous armés, les heaumes lacés et les chevaux couverts et sellés. Et les autres gens qui n'avaient mie si grand mestier à bataille, furent aux grandes nefs tous; et les galères furent armées et atournées toutes.

Et le matin fut beau, un peu après le soleil levant, et l'empereur Alexis les attendait à grande bataille et à grand conroi de l'autre part. Et on sonne les buisines, et chaque galère fut à un vissier liée pour passer outre plus délivrement. Ils ne demandent mie chacun qui doit aller devant; mais qui plus tôt peut, plus tôt arrive. Et les chevaliers sortirent des vissiers et saillirent en la mer jusqu'à la ceinture tout armés, les heaumes lacés et les glaives aux mains; et les bons archers et les bons sergents et les bons arbalétriers, chacun à sa compagnie, là endroit où elle arriva.

Et les Grecs firent moult grand semblant de retenir; et quand ce vint aux lances baisser, les Grecs leur tournèrent le dos; ils s'en vont fuyant et leur laissent le rivage. Et sachez que oncques plus orgueilleusement nul port ne fut pris. Adonc commencent les mariniers à ouvrir les portes des vissiers et à jeter les ponts hors; et on commence à sortir les chevaux; et les chevaliers commencent à monter sur leurs chevaux; et les batailles se commencent à ranger, si comme ils devaient [1].

Le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut chevaucha, qui l'avant-garde faisait, et les autres batailles après, chacune si comme elles devaient chevaucher;

1. Ce débarquement s'opéra sur la partie du rivage de la Corne d'Or qui était à l'opposite de la ville proprement dite, de la ville fortifiée, c'est-à-dire au faubourg de Galata.

et allèrent jusque là où l'empereur Alexis avait été logé. Et il s'en était retourné vers Constantinople, et laissa tendus tentes et pavillons; et là gagnèrent nos gens assez.

De nos barons fut tel le conseil qu'ils s'hébergeraient sur le port devant la tour de Galata, où la chaîne fermait qui venait de Constantinople. Et sachez de voir que par cette chaîne convenait entrer qui au port de Constantinople voulait entrer. Et bien virent nos barons, s'ils ne pressaient cette tour et rompaient cette chaîne, qu'ils étaient morts et mal baillis. Ainsi s'hébergèrent la nuit devant la tour et en la juiverie que l'on appelle l'Estanor, où il y avait moult bonne ville et moult riche.

Bien se firent la nuit garder; et le lendemain, quand ce fut heure de tierce, firent une assaillie ceux de la tour de Galata, et ceux qui de Constantinople leur venaient aider en barques, et nos gens coururent aux armes. Là assembla premier Jacques d'Avesnes et sa troupe à pied; et sachez qu'il fut moult chargé et fut féru parmi le visage d'un glaive, et en aventure de mort. Et un sien chevalier fut monté à cheval, qui avait nom Nicolas de Jenlain; et secourut moult bien son seigneur, et le fit moult bien, si qu'il en eut grand prix.

Et le cri fut levé en l'armée; et nos gens vinrent de toutes parts et les mirent moult laidement, si qu'assez en y eut de morts et de pris; si que de tels y eut qui ne guenchirent mie à la tour; ains allèrent aux barques dont ils étaient venus; et là en y eut assez de noyés, et d'aucuns en échappèrent. Et ceux qui guenchirent à la tour, ceux de l'armée les tinrent si près qu'ils ne purent la porte fermer. Là fut grand le combat à la porte; et la leur tollirent par force, et les prirent là. Là y en eut assez de morts et de pris,

Ainsi fut le château de Galata pris, et le port gagné de Constantinople par force. Moult en furent confortés ceux de l'armée, et moult en louèrent Dieu, et ceux de la ville déconfortés. Et lendemain furent au port tirés les nefs et les vaisseaux et les galères et les vissiers.

§ 6. — L'OCCUPATION DU PORT. — LE PLAN D'ATTAQUE. — LES PRÉPARATIFS DU SIÈGE. — PREMIÈRES OPÉRATIONS AUTOUR DE CONSTANTINOPLE.

(Robert de Clari.)

Par le conseil des hauts hommes fut cette tour assise, et tant qu'elle fut prise par force, et d'un bout à l'autre de la chaîne avait galères de Grecs qui aidaient la chaîne à défendre, et quand la tour fut prise, et la chaîne fut route, entrèrent les vaisseaux dedans le port et furent mis à sauveté, et prirent des galères aux Grecs, qui étaient dedans le port et des nefs; et quand les nefs et tous les autres vaisseaux furent mis dedans le port à sauveté, s'assemblèrent tous les pèlerins et les Vénitiens, et prirent conseil entre eux comment ils assiégeraient la ville, et tant qu'ils s'accordèrent entre eux, que les Français l'assiégeraient par terre, et les Vénitiens par mer, et dit le doge de Venise qu'il ferait faire engins en ses nefs, et échelles, par quoi on assiégerait aux murs. Donc s'armèrent les chevaliers et tous les autres pèlerins; ils allèrent passer à un pont [1] qui était presque distant de deux lieues, ni n'avait passage à aller à Constan-

1. Ce pont, situé sur un petit fleuve qui se jette au fond de la Corne d'Or, était le seul passage praticable pour amener l'armée de terre devant la partie des murs de Constantinople qui n'était pas baignée par la mer.

tinople, à moins de quatre lieues de là, fors à ce pont, et quand ils vinrent au pont, les Grecs y vinrent qui leur contredirent le passage, tant comme ils purent, et tant que les pèlerins les en chassèrent par force de bataille et passèrent; et quand ils vinrent devant la cité, les hauts hommes se logèrent et tendirent leurs tentes devant le palais de Blaquernes, qui était à l'empereur; et ce palais était tout droit à un bout de la cité. Donc fit le doge de Venise moult merveilleux engins faire et moult beaux, car il fit prendre les antennes, qui portent les voiles des nefs, qui bien avaient trente toises de long ou plus; il les fit très bien lier et attacher à bonnes cordes aux mâts et fit faire bons ponts par-dessus, et bons puis en côté de cordes; le pont était si large que trois chevaliers armés y pouvaient aller de front; et fit le doge si bien garnir les ponts et couvrir aux côtés d'esclarinnes et de toile, que ceux qui y monteraient pour assaillir n'eussent warde, ni de carreaux d'arbalètes, ni de flèches; et lançait le pont tant avant outre la nef qu'il avait bien de hauteur du pont jusqu'à terre près de onze toises ou plus, et à chacun des vissiers, avait un mangonnel qui jetait des pierres aux murs et en la ville.

§ 7. — LE CAMP DES CROISÉS AUX BLAQUERNES.

(Villehardouin.)

Lors fut le conseil des barons tel qu'ils s'hébergeraient entre le palais de Blaquernes et le château de Boémond [1], qui était une abbaye close de murs. Et lors

1. Le camp des croisés fut établi au nord-ouest de Constantinople, fort près de la mer; il était entre le palais

furent tendus les tentes et les pavillons; et bien fut fière chose à regarder; que de Constantinople qui tenait trois lieues de front par devers la terre, ne pouvait toute l'armée assiéger que l'une des portes. Et les Vénitiens furent en la mer aux nefs et aux vaisseaux; et dressèrent les échelles et les mangonneaux et les pierriers, et disposèrent leur assaut moult bien. Et les barons préparèrent le leur par devers la terre et de pierriers et de mangonneaux.

Et sachez qu'ils n'étaient mie en paix; qu'il n'était heure de nuit ni de jour que l'une des batailles ne fût armée par devant la porte pour garder les engins et les assaillies. Et pour tout ce ne remanait mie qu'ils n'en fissent assez par cette porte et par autres, si qu'ils les tenaient si court, que six fois ou sept les convenait le jour armer par toute l'armée; et ils n'avaient pouvoir qu'ils pourchassassent viande quatre arbaletées loin de l'armée. Et ils n'en avaient sinon de farine et de bacons; et de ce avaient peu, moult et de chair fraîche nulle chose, s'ils ne l'avaient des chevaux qu'on leur tuait. Et sachez qu'il n'y avait viande communément à toute l'armée pour trois semaines. Et moult étaient périlleusement; car oncques par tant peu de gens ne furent assiégés tant de gens en nulle ville.

Lors se pourpensèrent d'un moult bon engin; qu'ils

de Blaquerne et l'édifice appelé par Villehardouin « le chastel Zoémont », qui n'est autre que l'abbaye de Saint-Damiens, appelée le *Cesmidion* par les sources grecques, monastère situé hors les murs, sur le rivage, et que ses fortes murailles et sa position sur une éminence rendaient fort analogue à un château. Guillaume de Tyr affirme, du reste, cette identité. Le nom donné par les Latins au Cesmidion venait de ce que le prince Borémond y avait reçu l'hospitalité des empereurs grecs au temps de la croisade.

fermèrent toute l'armée de bonnes lices et de bons merriens et de bonnes barrières; et ils en furent moult plus forts et plus sûrs. Les Grecs leur faisaient si souvent assaillies qu'ils ne les laissaient reposer; et ceux de l'armée les remettaient arrière moult durement; et toutefois qu'ils sortaient hors, y perdaient les Grecs.

Un jour faisaient les Bourguignons le guet, et les Grecs leur firent une assaillie; ils sortirent de leurs meilleures gens une partie dehors. Et ceux-là leur coururent sus; ils les repoussèrent dedans moult durement, et les menèrent si près de la porte que grands poids de pierres leur jetait-on sur eux. Là fut pris un des meilleurs Grecs de la ville, qui eut nom Constantin Lascaris; et Gautier de Neuilly le prit tout monté sur son cheval. Et là eut Guillaume de Champlitte le bras brisé d'une pierre; dont grand dommage fut; car il était moult preux et moult vaillant.

Tous les coups et tous les blessés et tous les morts ne vous puis mie raconter. Mais avant que le combat parfinît vint un chevalier de la suite de Henri, le frère du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, qui avait nom Eustache du Marchais, et il n'était armé que d'un gamboison et d'un chapeau de fer, son écu à son cou et le fit moult bien en les repoussant, si que grand prix lui en donna-t-on. Peu était de jours qu'on ne fît assaillie, mais ne vous puis toutes raconter. Tant les tenaient près que ne pouvaient dormir, ni reposer, ni manger sinon armés.

§ 8. — ATTAQUE GÉNÉRALE DE CONSTANTINOPLE.
(Robert de Clari.)

Quand les Vénitiens eurent leurs nefs appareillées, si comme je vous ai ci raconté, les pèlerins d'autre



part qui assaillaient par terre avaient leurs pierriers et leurs mangonneaux si atournés qu'ils jetaient bien jusqu'au palais de l'empereur et tiraient; et ceux de dedans retraïaient bien ensement jusqu'aux tentes et pavillons des pèlerins. Après parlèrent ensemble les pèlerins et les Vénitiens et prirent jour à lendemain d'assaillir la cité, et par terre et par mer tout ensemble. Quand ce vint lendemain par matin que les Vénitiens s'appareillaient et ordonnaient leurs vaisseaux, et se portaient au plus près des murs pour assaillir, et ensement les pèlerins d'autre part avaient ordonné leurs gens.

§ 9. — ÉCHEC DES FRANÇAIS.

(Villehardouin.)

Ainsi fut divisé l'assaut que trois batailles sur sept garderaient l'armée par dehors, et les quatre autres iraient à l'assaut. Le marquis Boniface de Montferrat garda le camp par devers les champs avec la bataille des Bourguignons et la bataille des Champenois et Mathieu de Montmorency. Et le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut alla assaillir et la sienne gent et Henri son frère et le comte Louis de Blois et de Chartres et le comte Hugues de Saint-Paul et ceux qui à eux se tenaient, allèrent à l'assaut.

Ils dressèrent à un avant-mur deux échelles auprès de la mer, et le mur fut moult garni d'Anglais et de Danois, et l'assaut fort et bon et dur. Et par vive force montèrent des chevaliers sur les échelles et deux sergents, et conquirent le mur sur eux et montèrent sur le mur bien quinze et se combattaient main à main aux haches et aux épées. Et ceux dedans se reforcièrent moult; ils les mettent hors fort laide-

ment, si bien qu'ils en retinrent deux et ceux qui furent retenus de nos gens furent menés devant l'empereur Alexis; il en fut moult joyeux. Ainsi demeura l'assaut devers les Français et en y eut assez de blessés et de cassés, et en furent moult irés les barons.

§ 10. — VICTOIRE DES VÉNITIENS. — PRISE PAR EUX DE VINGT-CINQ TOURS. — INCENDIE D'UNE PARTIE DE LA VILLE.

Et le doge de Venise ne se fut mie oublié; mais avait ses nefs et ses vissiers et ses vaisseaux ordonné d'un front, et ce front durait bien trois arbalestrées : et commencent à approcher la rive qui dessous les murs et dessous les tours était. Lors eussiez vu mangonneaux jeter de dessus les nefs et les vissiers, et carreaux d'arbalètre traire, et ces arcs traire moult délivrement et ceux de dedans se défendre du haut des murs et des tours moult durement et les échelles des nefs approcher si durement qu'en plusieurs lieux s'entreféraient d'épées et de lances; et le tumulte était si grand qu'il semblait que terre et mer fondissent. Et sachez que les galères n'osaient terre prendre.

Or pourrez ouïr étrange prouesse; que le doge de Venise, qui vieil homme était et goutte ne voyait, fut tout armé à la tête de sa galère, et eut le gonfalon de saint Marc par devant lui; et criait aux siens qu'ils le missent à terre, ou sinon il en ferait justice de leurs corps. Et ils le firent. Quand la galie prend terre, ils sautent hors et portent le gonfalon de saint Marc par devant lui à la terre.

Et quand les Vénitiens voient le gonfalon de saint Marc à la terre, et la galère de leur seigneur qui eut terre prise devant eux, chacun se tint à honni, et

vont à la terre tous. Et ceux des vissiers saillent hors et vont à la terre tous; et ceux des grandes nefs entrent ès barges et vont à la terre qui ains ains, et qui mieux mieux. Lors vous eussiez vu assaut grand et merveilleux; et ce témoigne Geoffroi de Villehardouin, le maréchal de Champagne, qui cette œuvre dicta, que plus de quarante lui dirent pour vérité qu'ils virent le gonfalon de saint Marc de Venise en une des tours et mie ne surent qui l'y porta.

Or, oyez étrange miracle: ceux dedans s'enfuient et guerpissent les murs, et ceux entrent dedans qui ains ains, qui mieux mieux, si qu'ils saisissent vingt-cinq des tours et garnissent de leurs gens. Et le doge prend un batel et mande messagers aux barons de l'armée et leur fait savoir qu'ils avaient vingt-cinq tours, et tinssent pour vrai qu'ils ne les pouvaient reperdre. Les barons sont si liès qu'ils ne pouvaient croire que ce fût voir; et les Vénitiens commencent à envoyer chevaux et palefrois à l'armée en bateaux de ceux qu'ils avaient gagnés dedans la ville.

Et quand l'empereur Alexis vit qu'ils furent ainsi entrés dedans la ville, il commença ses gens à envoyer à si grande foison vers eux que ceux-ci virent qu'ils ne les pourraient souffrir. Ils mirent le feu entre eux et les Grecs; et le vent venait devers nos gens et le feu commença si grand à naître, que les Grecs ne pouvaient voir nos gens. Ainsi se retirèrent à leurs tours qu'ils avaient saisies et conquises.

§ 11. — SORTIE ET RETRAITE HONTEUSE DE L'EMPEREUR ALEXIS.

(Villehardouin. — R. de Clari.)

Adonc sortit l'empereur Alexis de Constantinople à toute sa force hors de la cité, par autres portes

bien loin d'une lieue de l'armée; et commencent si grandes gens à sortir qu'il semblait que ce fût tout le monde. Lors fit ses batailles ordonner parmi la campagne et chevauchent vers l'ost; et quand nos Français les voient, ils sautent aux armes de toutes parts. Ce jour faisait Henri le frère du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut le guet aux engins devant la porte de Blaquernes, avec Mathieu de Wallaincourt et Baudouin de Beauvoir, et leurs gens qui à eux se tenaient. En face d'eux l'empereur Alexis avait atourné grandes gens qui sortiraient par trois portes dehors, comme il se jetterait en l'armée par d'autre part.

Et alors sortirent les six batailles qui furent ordonnées, et se rangent par devant leurs lices; et leurs sergents et leurs écuyers à pied par derrière les croupes de leurs chevaux, et les arbalétriers par devant eux; et firent une bataille de leurs chevaliers à pied, dont ils avaient bien deux cents qui n'avaient plus de cheval. Et ainsi se tinrent cois devant leurs lices et fut moult grand sens; car s'ils étaient allés à la campagne assembler à eux, ils avaient si grande foison de gens que tous nous fussions noyés parmi eux.

Il semblait que toute la campagne fût couverte de batailles et ils venaient au petit pas tous ordonnés. Bien semblait périlleuse chose; car les nôtres n'avaient que six batailles et les Grecs en avaient bien quarante, et il n'y avait celle qui ne fût plus grande qu'une des nôtres. Mais les nôtres étaient ordonnées en telle manière qu'on ne pouvait à eux venir, sinon par devant. Et tant chevaucha l'empereur Alexis qu'il fut si près qu'on tirait des uns aux autres. Et quand ce ouït le doge de Venise, il fit ses gens retraire et guerpir les tours qu'ils avaient conquises, et dit qu'il voulait vivre ou mourir avec les pèlerins. Ainsi s'en vint devers l'armée et descendit-il même tout premier à la

terre et ce qu'il y en put traire de la sienne gent hors.

Ainsi furent longuement les batailles des pèlerins et des Grecs vis-à-vis; car les Grecs n'osèrent venir férir en leur estal, et ceux-ci ne se voulurent éloigner des lices. Et quand l'empereur Alexis vit ce, il commença à retraire ses gens; et quand il eut rallié ses gens, il s'en retourna arrière. Et quand ce vit l'armée des pèlerins, elle commença à chevaucher le petit pas vers lui; et les batailles des Grecs commencent à aller en voie et se retirèrent arrière à un palais qui était appelé le Philopas.

Et sachez que oncques Dieu ne tira de plus grand péril nulles gens comme il fit ceux de l'armée ce jour; et sachez qu'il n'y eut si hardi qui n'eût grande joie. Ainsi demeura la bataille ce jour, que plus n'y eut fait, si comme Dieu le voulut. L'empereur Alexis s'en retourna à la ville, et ceux de l'armée allèrent à leurs tentes, et se désarmèrent; car ils étaient moult las et travaillés, et peu mangèrent et peu burent; car peu avaient de viande. (V.)

Et après prit-on tous les garçons qui les chevaux gardaient et tous les cuisiniers qui armes purent porter; et les fit-on tous armer et de courtes-pointes et de peniax et de pots de cuivre et de pilètes, et de pestiax, et ils étaient si laids et si hideux, que la menue gent à pied de l'empereur, qui étaient par dehors les murs, en eurent grand peur et grand hide, quand ils les virent. Et ces quatre batailles que je vous ai ci nommées par devant wardèrent l'armée, pour peur que les batailles de l'empereur qui étaient entour l'ost ne perchassent et ne damassent l'ost, ni les tentes; et les garçons et les cuisiniers mit on par devers la cité, encontre les gens à pied de

l'empereur qui étaient rangés contreval les murs. Quand la piétaille de l'empereur vit nos menues gens si laidement armés, ils en eurent si grand peur et si grande hide que oncques ne s'osèrent mouvoir ni venir vers eux, ni oncques de cette part n'eut l'armée warde.

Et les dames et les demoiselles du palais étaient montées aux fenêtres et autres gens de la cité, et dames et demoiselles étaient montées aux murs de la cité, et regardaient chevaucher cette bataille et l'empereur d'autre part et disaient entre eux que ce semblait que ce fussent anges, tant ils étaient beaux pour ce qu'ils étaient si bellement armés et les chevaux si bellement couverts, l'empereur se mit arrière à Constantinople, et, quand il fut venu, il fut moult blâmé durement et des dames et des demoiselles et des uns et des autres de ce qu'il ne s'était combattu à si peu de gens comme les Français étaient, atout si grand peuple comme il avait mené.

Quand l'empereur fut ainsi faitement retourné, les pèlerins s'en revinrent à leurs tentes et se désarmèrent, et, quand ils furent désarmés, les Vénitiens qui étaient passés en nefs et en barges, vinrent demander de leurs nouvelles et dirent : « Par foi, nous avons ouï dire que vous vous combattiez aux Grecs; nous avions moult grand peur de vous, et nous vînmes à vous. » Et les Français leur répondirent et dirent : « Par foi et par la grâce de Dieu, nous avons bien fait; car nous allâmes encontre l'empereur, et l'empereur n'osa assembler à nous. » Et les Français redemandèrent des nouvelles aux Vénitiens et ils leur dirent : « Par foi, firent-ils, nous avons durement assailli, et entrâmes dans la cité par-dessus les murs, et mîmes le feu en la cité, si bien que moult y en eut d'arse de la cité. (R. C.)

§ 12. — FUITE HONTEUSE D'ALEXIS. — RÉTABLISSEMENT D'ISAAC. — POURPARLERS AVEC LES CROISÉS.

(Villehardouin.)

Or voyez les miracles de Notre-Seigneur, comme ils sont beaux tout partout où il lui plaît! Cette nuit même, l'empereur Alexis de Constantinople prit de son trésor ce qu'il en put porter et mena de ses gens avec lui qui aller s'en voulurent; il s'enfuit et laissa la cité. Et ceux de la ville restèrent moult ébahis et se traînèrent à la prison où l'empereur Isaac était, qui avait les yeux crevés. Ils le vêtent impérialement; ils l'emportent au haut palais de Blaquernes, et l'assoient en haute chaire, et lui obéissent comme à leur seigneur. Et donc prirent messagers par le conseil de l'empereur Isaac, et envoyèrent à l'armée et mandèrent au fils de l'empereur Isaac et aux barons que l'empereur Alexis s'était enfui et qu'ils avaient relevé à empereur l'empereur Isaac.

Quand l'enfant le sut, il manda le marquis Boniface de Montferrat, et le marquis manda les barons par l'armée. Et quand ils furent assemblés au pavillon du fils de l'empereur Isaac, alors il leur conta cette nouvelle; et quand ils l'ouïrent, de la joie qu'ils eurent ne convient mie à parler; car oncques plus grande joie ne fut faite au monde. Et moult fut Notre Sire loué pieusement par eux tous de ce que en si petit de terme les eût secourus, et de si bas comme ils étaient, les avait mis dessus. Et pour ce peut-on bien dire : « Qui Dieu veut aider, nul homme ne lui peut nuire. »

Lors commença à faire jour, et l'armée se commença à armer, et ils s'armèrent tous par l'armée, parce qu'ils ne croyaient mie bien les Grecs. Et messagers commencent à sortir deux ou trois ensemble,

et content ces nouvelles mêmes. Le conseil aux barons et aux comtes fut tel, et ceux au doge de Venise, qu'ils enverraient là messagers savoir comment les affaires y étaient; et si c'était vrai ce qu'on leur avait dit, qu'on requérait le père qu'il assurât telles convenances comme le fils avait faites, ou ils ne laisseraient mie entrer le fils en la ville. Élus furent les messagers; il en fut l'un d'eux Mathieu de Montmorency, et Geoffroi le maréchal de Champagne fut l'autre, et deux Vénitiens de par le doge de Venise.

Ainsi furent les messagers conduits jusqu'à la porte, et on leur ouvrit la porte, et ils descendirent à pied. Et les Grecs avaient mis des Danois à toutes les haches à la porte, jusqu'au palais de Blaquernes. Ainsi les amenèrent jusqu'au haut palais; la trouvèrent l'empereur Isaac si richement vêtu que pour rien demandât-on homme plus richement vêtu, et l'impératrice sa femme à côté de lui, qui était moult belle dame, sœur du roi de Hongrie. Des autres hauts hommes et des hautes dames y en avait tant qu'on n'y pouvait son pied tourner, si richement parées qu'elles ne pouvaient plus. Et tous ceux qui avaient été le jour devant contre lui, étaient ce jour tout à sa volonté.

§ 13. — ENTREVUE DES ORATEURS DES CROISÉS ET DE L'EMPEREUR ISAAC. — RATIFICATION DES CONVENTIONS CONCLUES AVEC ALEXIS LE JEUNE.

Les messagers vinrent devant l'empereur Isaac; l'empereur et tous les autres les honorèrent moult. Et dirent les messagers qu'ils voulaient parler à lui privément de par son fils et de par les barons de l'armée. Et il se dressa, et il entra en une chambre,

et n'emmena avec lui que l'impératrice et son chancelier, et son drogman et les quatre messagers. Par l'accord aux autres messagers, prit Geoffroi de Villehardouin, le maréchal de Champagne, la parole et dit à l'empereur Isaac :

« Sire, tu vois le service que nous avons fait à ton fils, et combien nous lui avons sa convenance tenu. Il ne peut ici entrer jusqu'à donc qu'il aura fait notre garantie des convenances qu'il nous a; et à toi mande comme ton fils, que tu nous assures la convenance en telle forme et en telle manière comme il nous a fait. « Quelle convenance? » fit l'empereur. — « Telle comme je vous dirai, » répondirent les messagers : « Tout en premier chef, mettre tout l'empire de Romanie à l'obédience de Rome, dont il est parti il y a longtemps; après donner deux cent mille marcs d'argent à ceux de l'armée, et viande à un an à petits et à grands; et mener dix mille hommes à pied et à cheval (tels à pied comme nous voudrons, et tels à cheval comme nous voudrons) en ses vaisseaux et à sa dépense en la terre de Babylone, et tenir par un an; et en la terre d'outre-mer tenir cinq cents chevaliers à sa dépense toute sa vie, qui garderont la terre. Telle est la convenance que votre fils nous a; et nous l'a assurée par serments et par chartes le roi Philippe d'Allemagne qui a votre fille. Ce convenant voulons-nous que vous assuriez aussi. » « Certes, » fait l'empereur, « la convenance est moult grande, et je ne vois comment elle pourra être remplie; et pourtant vous l'avez tant servi, et moi et lui, que si on vous donnait tout l'empire, vous l'auriez bien mérité. » En maintes manières y eut paroles dites et retraites; mais la fin fut telle, que le père assura les convenances, si comme le fils les avait assurées, par serments et par lettres patentes munies

de bulles d'or. La charte fut délivrée aux messagers. Ainsi prirent congé à l'empereur Isaac, et tournèrent l'armée arrière, et dirent aux barons qu'ils avaient la besogne faite.

§ 14. — ENTRÉE DES CROISÉS A CONSTANTINOPLE. — ÉVACUATION PARTIELLE. — COURONNEMENT DU JEUNE ALEXIS. — PREMIER RÈGLEMENT DE COMPTE.

(Villehardouin. — R. de Clari.)

Lors montèrent les barons à cheval et amenèrent l'enfant à moult grand joie en la cité à son père; et les Grecs lui ouvrirent la porte et le reçurent à moult grande joie et à moult grande fête. La joie du père et du fils fut moult grande, qu'ils ne s'étaient depuis longtemps entrevus, et que de si grande pauvreté et de si grande ruine fussent tournés à si grande hauteur, par Dieu avant et par les pèlerins après. Ainsi fut la joie moult grande dans Constantinople et en dehors l'ost des pèlerins, de l'honneur et de la victoire que Dieu leur avait donnés.

Et lendemain pria l'empereur aux comtes et barons et son fils même que pour Dieu ils s'allassent héberger d'autre part du port devers l'Estanor et Galata; que s'ils s'hébergeaient en la ville, il redouterait la mêlée d'eux et des Grecs, et bien en pourrait la cité être détruite. Et ils dirent qu'ils l'avaient tant servi en mainte manière, qu'ils ne refuseraient pas chose qu'il leur priât. Ainsi s'en allèrent héberger d'autre part, et séjournèrent en paix et en repos, en grande quantité de bonnes viandes.

Or pouvez savoir que moult de ceux de l'armée allèrent voir Constantinople, et les riches palais et les hautes églises dont il y avait tant, et les grandes

richesses (que oncques en nulle ville tant n'y en eut). Des réliques ne convient mie à parler; que autant y en avait il à ce jour en la ville comme au restant du monde. Ainsi furent moult unis les Grecs et les Français de toutes choses, et de marchandises et d'autres biens.

Par le commun conseil des Francs et des Grecs fut devisé que le nouvel empereur [1] serait couronné à la fête de monseigneur saint Pierre, au commencement d'août (1er août 1203). Ainsi fut devisé et ainsi fut fait. Couronné fut si hautement et si honorablement comme l'on faisait pour les empereurs grecs à ce temps. Après commença à payer l'avoir qu'il devait à ceux de l'armée, et ils le départirent par l'armée, et rendit chacun son passage tel comme on l'avait payé pour lui en Venise. (V.)

Après quand les barons eurent mené Alexis au palais, ils demandèrent de la sœur du roi de France qu'on appelait l'impératrice de France, si elle vivait encore; et on dit oui et qu'elle était mariée, qu'un haut homme de la cité (le Vernas avait à nom) l'avait épousée; il demeurait en un palais près de là. Les barons allèrent la voir, et ils la saluèrent, et moult lui promirent à lui faire service, et elle leur fit moult mauvais semblant, et moult était courroucée de ce qu'ils étaient là allés, et de ce qu'ils avaient cet Alexis couronné, ni ne voulait parler à eux, ains faisait parler un latinier et disait le latinier qu'elle ne savait rien de français, mais le comte Louis, qui était son cousin, s'accointa à elle.

Après quand les barons eurent couronné Alexis si

1. Il s'agit ici d'Alexis le jeune, qui devait être associé à la dignité impériale et régner conjointement avec son père.

faitement, comme je vous ai dit, si attira-t-on que messire Pierre de Braicheul, et lui, sa gent, demeureraient au palais avec l'empereur; et puis après attirèrent les barons comment ils s'hébergeraient, et n'osèrent mie du tout demeurer en la cité pour les Grecs qui traîtres étaient, ains s'en allèrent héberger outre le port par devers la tour de Galata, et s'hébergèrent là tous ensemble en une maison qui y était, et traînèrent leurs navires, et arrivèrent devant eux, et allaient en la cité quand ils voulaient; et quand ils voulaient aller par eau, ils passaient en barges, et quand ils voulaient aller à cheval, ils passaient au pont. Adonques, quand ils furent hébergés, prirent conseil ensemble et les Français et les Vénitiens qu'ils feraient abattre une toise des murs de la ville; car ils doutaient que ceux de la cité ne revinssent encontre eux.

Après s'assemblèrent un jour tous les barons au palais de l'empereur; et demandèrent leurs convenances à l'empereur, et il répondit qu'il les tiendrait bien, mais il voulait avant être couronné, et puis ils attirèrent et prirent un jour de le couronner, et à ce jour il fut couronné hautement comme empereur par la volonté de son père qui lui octroya bonnement, et, quand il fut couronné, les barons requirent leur payement; et il dit qu'il payerait moult volontiers ce qu'il pourrait, et paya adonc bien cent mille marcs. De ces cent mille marcs reçurent les Vénitiens la moitié, car ils devaient avoir la moitié des conquêtes; et des cinquante mille marcs qui restaient, leur paya-t-on trente six mille marcs, que les Français leur devaient encore de leurs navires, et des autres vingt mille marcs qui restaient aux pèlerins, rendit-on à tous ceux qui avaient prêté de leur avoir au payement du passage. (R. C.)

§ 15. — ALEXIS PRIE LES CROISÉS DE PROLONGER LEUR SÉJOUR.
(Villehardouin.)

Le nouvel empereur alla souvent voir les barons en l'armée, et moult les honora tant comme il put plus faire, et il le dut bien faire, car ils l'avaient moult bien servi. Un jour vint en l'armée aux barons privément, en l'hôtel du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut. Là fut mandé le doge de Venise, et les hauts barons privément; et il leur adressa la parole et dit : « Seigneurs, je suis empereur par Dieu et par vous ; et m'avez fait le plus haut service que oncques gens firent jamais à nul homme chrétien. Sachez qu'assez de gens me montrent beau semblant, qui ne m'aiment mie, et moult ont les Grecs grand dépit, quand je par vos forces suis entré en mon héritage.

« Votre terme est prêt que vous devez vous en aller, et la compagnie de vous et des Vénitiens ne dure que jusqu'à la fête Saint-Michel. Dedans si court terme ne puis votre convention assouvir. Sachez que, si vous me laissez, les Grecs me haïssent pour vous, et que je reperdrai la terre et ils m'occiront. Mais faites une chose que je vous dirai : demeurez jusqu'en mars, et je vous ferai conserver votre flotte de la fête Saint-Michel en un an, et payerai les frais aux Vénitiens et vous donnerai ce que besoin vous serait jusqu'à la Pâques. Et dans ce terme aurai ma terre si mise à point que je ne la pourrai reperdre, et votre convenance ainsi serait remplie; car j'aurai payé l'avoir, qui me viendrait de par toutes mes terres; et je serai si muni de navires d'aller avec vous ou d'envoyer, si comme je le vous ai promis; et lors auriez l'été de long en long pour guerroyer. »

Les barons dirent qu'ils en parleraient ensemble sans lui. Ils connurent bien que c'était vrai ce qu'il disait, et que c'était mieux pour l'empereur et pour eux. Et ils répondirent qu'ils ne le pouvaient faire sinon par le commun avis de l'armée; et qu'ils en parleraient à ceux de l'armée et lui en répondraient ce qu'ils pourraient trouver. Ainsi s'en partit l'empereur Alexis d'eux, et s'en alla à Constantinople arrière. Et ils restèrent en l'armée et prirent lendemain un parlement. Et furent mandés tous les barons et tous les capitaines de l'armée, et des chevaliers la meilleure partie; et lors fut à tous cette parole redite, si comme l'empereur leur avait dite.

Lors eut moult grande discorde en l'armée, si comme il avait eu maintes fois de ceux qui voulaient que l'armée se départît; qu'il leur semblait qu'elle durât trop. Et cette partie qui à Corfou avait mû la discorde, rappela aux autres leurs serments et dit : « Baillez-nous les vaisseaux, si comme vous le nous avez juré; car nous voulons aller en Syrie. »

Et les autres leur criaient merci et dirent : « Seigneurs, pour Dieu, ne perdons le grand honneur que Dieu nous a fait. Si nous allons en Syrie, l'entrée de l'hiver sera quand nous y viendrons, et nous ne pourrons guerroyer; ainsi sera la besogne de Notre-seigneur perdue. Mais si nous attendons jusqu'en mars, nous laisserons cet empereur en bon état, et nous nous en irons riches d'avoir et de viande; et puis nous nous en irons en Syrie, et courrons en la terre de Babylone. Et notre flotte nous durera jusqu'à la Saint-Michel, et de la Saint-Michel jusqu'à la Pâques, parce qu'ils ne pourront se partir de nous pour l'hiver. Et ainsi pourra être la Terre d'outre-mer acquise. »

Il ne chalait à ceux qui voulaient quitter l'armée

de meilleur ni de pis, mais que l'armée se départit. Et ceux qui voulaient tenir ensemble l'armée travaillèrent tant, avec l'aide de Dieu, que l'affaire fut mise à la fin en telle manière que les Vénitiens rejurèrent un an, de la fête Saint-Michel, à retenir la flotte, et l'empereur Alexis leur donna tant que ce fut fait; et les pèlerins leur rejurèrent la compagnie à tenir, si comme ils avaient fait autrefois à ce terme même. Ainsi fut la concorde et la paix mise en l'armée.

§ 16. — CAMPAGNE D'ALEXIS IV ET D'UNE PARTIE DES CROISÉS HORS DE CONSTANTINOPLE [1].

(Robert de Clari.)

Adonc alla bien la moitié de ceux de l'armée avec Alexis, et l'autre moitié resta à Constantinople pour recevoir le payement, et Isaac resta pour faire le payement aux barons, et Alexis s'en alla à toute son armée et conquit de la terre bien vingt cités et bien quarante châteaux ou plus, et Alexis, l'autre empereur, son oncle, s'enfuyait dès avant, et furent bien les Français avec Alexis largement trois mois. Et pendant qu'Alexis fit cette chevauchée, firent ceux de Constantinople leur mur refaire plus fort et plus haut qu'il n'était devant que les Français avaient fait abattre bien cinquante toises, quand ils eurent la ville prise, pour ce qu'ils doutaient que les Grecs ne revinssent encontre eux; et quand les barons qui étaient demeurés pour recevoir le payement virent qu'Isaac ne leur payait mie, ils mandèrent aux autres barons qui étaient allés avec Alexis, qu'ils s'en revinssent, qu'Isaac ne les

1. Voir à la fin du volume l'éclaircissement V.

payait mie et qu'ils s'en fussent tous venus dans la fête de Toussaint. Quand les barons ouïrent ce, ils dirent à l'empereur qu'ils s'en retourneraient.

§ 17. — DEUXIÈME INCENDIE A CONSTANTINOPLE.

(Villehardouin.)

Pendant que l'empereur Alexis fut en cette expédition, il advint une moult grande mésaventure à Constantinople; car une mêlée commença des Grecs et des Latins qui étaient à Constantinople habitants; dont il y en avait beaucoup. Et ne sais quelles gens pour mal mirent le feu en la ville, et ce feu fut si grand et si horrible que nul homme ne put l'éteindre ni abaisser. Et quand ce virent les barons de l'armée, qui étaient hébergés d'autre part du port, ils furent moult dolents et moult en eurent grande pitié, quand ils virent ces hautes églises et ces palais riches fondre et abaisser, et ces grandes rues marchandes ardoir à feu; et ils n'en pouvaient rien faire.

Ainsi le feu prit dessus le port à travers, jusque parmi le plus épais de la ville et jusqu'à la mer d'autre part, rez à rez du moustier de Sainte-Sophie. Et dura deux jours et deux nuits; que oncques ne put être éteint par homme; et tenait bien le front du feu, si comme il allait brûlant, une demi-lieue de terre. Du dommage, ni de l'avoir ni de la richesse qui là fut perdue, ne vous pourrai rien conter, et des hommes et des femmes et des enfants dont il y eut moult brûlés.

Tous les Latins qui étaient hébergés dans Constantinople, de quelque terre qu'ils fussent, n'y osèrent plus demeurer; mais prirent leurs femmes et leurs enfants et leur avoir qu'ils en purent retirer du feu

ou échapper; et entrèrent en barques et en vaisseaux et passèrent le port devers les pèlerins. Et ne furent mie peu, qu'ils furent bien quinze mille, qui petits, qui grands; et puis il fut grand mestier aux pèlerins qu'ils fussent outre passés. Ainsi furent désaccointés les Francs et les Grecs; car ils ne furent si communs comme ils avaient été devant; ils ne s'en surent à qui prendre si bien qu'il leur pesa d'une part et de l'autre.

En ce temps leur advint une chose dont les barons et ceux de l'armée furent moult irrités; car l'abbé de Loos, qui était saint homme et prud'homme, fut mort, et qui avait voulu le bien de l'armée; et il était moine de l'ordre de Cîteaux.

§ 18. — RENTRÉE D'ALEXIS IV

Ainsi demeura l'empereur Alexis moult longuement en l'armée où il fut allé, jusqu'à la Saint-Martin (11 novembre 1203), et lors revint à Constantinople arrière. Moult fut grande joie de leur venue; car les Grecs et les dames de Constantinople allèrent encontre leurs amis à grandes chevauchées; et les pèlerins allèrent à l'encontre des leûrs, dont ils eurent moult grande joie. Ainsi s'en rentra l'empereur à Constantinople au palais de Blaquernes; et le marquis de Montferrat et les autres barons s'en retournèrent en l'armée.

VI

L'ÈRE DES DIFFICULTÉS. RUPTURE DES CROISÉS ET D'ALEXIS LE JEUNE. L'USURPATEUR MURZUPHLE. LA SECONDE PRISE DE CONSTANTINOPLE. LE PILLAGE.

---

§ 1. — DIFFICULTÉS ENTRE LES EMPEREURS ET LES CROISÉS. (Robert de Clari.)

Après s'assemblèrent les comtes et les hauts hommes et le doge de Venise et l'empereur ensemble; les Français demandèrent leur payement à l'empereur, et l'empereur répondit qu'il avait si raiencé la cité et ses gens qu'il ne leur avait que payer, mais qu'ils lui donnassent un terme, et par dedans qu'il se pourvoirait et les payerait; ils lui donnèrent. Et quand le terme fut passé, il ne les paya mie, et les barons demandèrent derechef leur payement, et l'empereur redemanda encore un répit, et on lui donna; et par dedans, ses hommes et ses gens et ce Morchofle qu'il avait jeté de prison, vinrent à lui et lui dirent : « Ha! Sire, vous leur avez trop payé; ne leur payez plus, vous êtes tout raiens tant vous leur avez payé, mais faites-les s'en aller, et congédiez-les hors de votre terre. »

Et Alexis crut ce conseil ; il ne leur voulait rien payer, quand ce répit fut passé, et les Français virent que l'empereur ne les payait pas. Alors s'assemblèrent tous les comtes et les hauts hommes de l'armée, et s'en allèrent au palais de l'empereur, et demandèrent derechef leur payement, et l'empereur leur répondit qu'il ne les pouvait payer en nulle fin, et les barons lui répondirent que, s'il ne les payait, ils pourchasseraient tant du sien qu'ils seraient payés.

§ 2. — LA RUPTURE. — LE DÉFI.

(Villehardouin.)

Et prirent les barons de l'ost un parlement, et le doge de Venise ; et dirent qu'ils connaissaient qu'il ne leur tiendrait nulle convention, et qu'il ne leur disait oncques vrai ; et qu'ils enverraient bons messagers pour requérir leur convenance, et pour représenter leur service qu'ils lui avaient fait, et s'il le voulait faire, qu'ils l'acceptassent ; et s'ils ne le voulait faire, qu'ils le défiassent de par eux, et bien ils dirent qu'ils pourchasseraient le leur comme ils pourraient.

A ce message fut élu Conon de Béthune et Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne et Milon le Brébant de Provins ; et le doge de Venise y envoya trois hauts hommes de son conseil. Ainsi montèrent les messagers sur leurs chevaux, les épées ceintes ; et chevauchèrent ensemble jusqu'au palais de Blaquernes. Et sachez qu'ils allèrent en grand péril et en grande aventure, selon la trahison des Grecs.

Ainsi descendirent à la porte et entrèrent au palais et trouvèrent l'empereur Alexis et l'empereur Isaac son père assis en deux chaires côte à côte. Et près

d'eux séait l'impératrice qui était femme du père et marâtre du fils, et était sœur du roi de Hongrie, belle dame et bonne. Et furent à grande quantité de hautes gens, et moult sembla bien cour à riche prince.

Par le conseil des autres messagers porta la parole Conon de Béthune, qui moult était sage et bien parlait : « Sire, nous sommes à toi venus de par les barons de l'armée et de par le doge de Venise. Et saches-tu qu'ils te reprochent le grand service qu'ils t'ont fait, comme les gens le savent et comme il est apparent. Vous leur avez juré, vous et votre père la convenance à tenir que vous leur avez convenu; et vos chartes ils en ont. Vous ne leur avez mie si bien tenu comme vous dussiez.

« Sommé vous en ont maintes fois, et nous vous en sommons, voyant tous nos barons, de par eux, que vous leur teniez la convenance qui est entre vous et eux. Si vous le faites, moult leur sera bel, et si vous ne le faites, sachez que dorénavant ils ne vous tiennent ni pour seigneur ni pour ami; ains pourchasseront qu'ils auront le leur en toutes les manières qu'ils pourront. Et bien vous mandent-ils qu'ils ne feraient ni à vous ni à autrui mal, tant qu'ils l'eussent défié; car ils ne firent oncques trahison, ni en leur terre n'est il mie accoutumé qu'ils le fassent. Vous avez bien ouï ce que nous vous avons dit, et vous vous conseillerez ainsi comme il vous plaira. »

Moult tinrent les Grecs à grande merveille et à grand outrage cette défiance ; et dirent que oncques mais nul n'avait été si hardi qui osât l'empereur de Constantinople défier en sa chambre même. Moult fit aux messagers mauvais semblant l'empereur Alexis, et tous les Grecs qui maintes fois leur avaient fait moult bon.

§ 3. — DERNIÈRE DÉMARCHE DU DOGE DANDOLO.

(Robert de Clari.)

A ces paroles se partirent les barons du palais et s'en revinrent à leurs héberges, et quand ils furent revenus, ils prirent conseil ensemble qu'ils feraient, tant qu'ils renvoyèrent à l'empereur deux chevaliers, et lui mandèrent derechef qu'il leur envoyât leur payement, et il répondit aux messagers qu'il ne les payerait mie, qu'il leur avait trop payé, et qu'il ne redoutait nulle créature ; ains leur manda qu'ils s'en allassent et quittassent sa terre, et bien sussent-ils que s'ils ne la quittaient, il leur ferait ennui. Alors les messagers s'en revinrent, et firent savoir aux barons ce que l'empereur avait répondu. Les barons, quand ils ouïrent ce, se conseillèrent qu'ils feraient, tant que le doge de Venise dit qu'il voulait aller parler à lui. Il prit un messager et lui manda qu'il vînt lui parler sur le port, et l'empereur vint à cheval, et le doge fit armer quatre galères; il entra en l'une et les trois fit aller avec lui pour le garder, et quand il vint vers la rive du port, il vit l'empereur qui était venu à cheval; il parla à lui et lui dit : « Alexis, que crois-tu faire? Prends garde que nous t'avons jeté de grande chétiveté; nous t'avons fait seigneur et couronné empereur; ne nous tiendras-tu mie nos convenances, et n'en feras-tu plus? » — « Non, (fit l'empereur), je n'en ferai plus que j'en ai fait. » — « Non, dit le doge, garçon mauvais, nous t'avons jeté de la m.... et en la m.... te remettrons, et je te défie, et bien saches-tu que je te pourchasserai mal, en mon pouvoir, de ce pas en avant. »

§ 4. — TENTATIVE D'INCENDIE DIRIGÉE CONTRE LA FLOTTE DES CROISÉS.

(Villehardouin.)

Le bruit fut moult grand par là dedans; et les messagers s'en retournent et viennent à la porte et montent sur leurs chevaux. Quand ils furent dehors la porte, n'y eut celui qui ne fut moult joyeux; et ne fut mie grande merveille, car ils eurent de moult grand péril échappé; car nul se tint à peu qu'ils ne furent tous morts ou pris. Ainsi s'en revinrent à l'armée, et contèrent aux barons si comme ils avaient exploité. Ainsi commença la guerre, et forfit qui forfaire put, et par mer et par terre. En maint lieu s'assemblèrent les Francs et les Grecs. Oncques, Dieu merci! n'assemblèrent ensemble que plus n'y perdirent les Grecs que les Francs. Ainsi dura la guerre grande pièce, jusqu'au cœur de l'hiver.

Et lors se pourpensèrent les Grecs d'un moult grand engin; qu'ils prirent dix sept nefs grandes, et les emplirent de bois grands et menus, et d'étoupes et de poix et de tonneaux; et attendirent tant que le vent venta devers eux moult durement. En une nuit, à minuit, mirent le feu aux nefs et laissèrent les voiles aller au vent; et le feu alluma moult haut, si qu'il semblait que toute la terre brûlât. Et ainsi s'en vinrent vers les navires des pèlerins, et le cri s'élève en l'armée, et sautent aux armes de toutes parts. Les Vénitiens coururent à leurs vaisseaux, et tous les autres qui vaisseaux avaient; et ils commencent à les retirer du feu moult vigoureusement.

Et bien témoigne Geoffroi le maréchal de Champagne, qui cette œuvre dicta, que oncques sur mer ne s'aidèrent gens mieux que les Vénitiens firent; qu'ils

sautèrent aux galères et aux barques des nefs, et prenaient les nefs tout ardentes à crocs, et les tiraient par vive force devant leurs ennemis hors du port, et les mettaient au courant du Bras, et les laissaient aller brûler contreval le Bras. Des Grecs il y en avait tant sur la rive venus que ce n'était fin ni mesure, et étaient les cris si grands qu'il semblait que terre et mer fondissent. Et entraient aux barques et aux nacelles, et tiraient aux nôtres qui combattaient le feu, et il y en eut de blessés.

La chevalerie de l'armée, aussitôt qu'elle eut ouï le cri, ils s'armèrent tous; et sortirent les batailles aux champs, chacune endroit soi, si comme elle était hébergée, et ils doutèrent que les Grecs ne les vinssent assaillir par derrière les champs.

Ainsi souffrirent ce travail et cette angoisse jusqu'au clair jour; mais, par l'aide de Dieu, ne perdirent pas les nefs, hors une nef de Pisans, qui était pleine de marchandises; celle-là fut brûlée par le feu. Moult eurent été en grand péril cette nuit; car si leur flotte fût brûlée, ils eussent tout perdu; car ils ne s'en pussent aller par terre ni par mer. C'est le prix que leur voulut rendre l'empereur Alexis du service qu'ils lui avaient fait.

§ 5. — USURPATION DE MURZUPHLE.

Et lors virent les Grecs qui étaient sortis mêlés aux Francs qu'il n'y avait mais point de la paix; ils prirent conseil privément pour trahir leur seigneur. Il y avait un Grec qui était mieux de lui que tous les autres, et plus lui avait fait faire la mêlée aux Francs que nul. Ce Grec avait à nom Murzuphle [1].

1. Voir à la fin du volume l'éclaircissement VI.

Par le conseil et par le consentement aux autres, un soir, à la mi-nuit, que l'empereur Alexis dormait en sa chambre, ceux qui garder le devaient (Murzuphle surtout et les autres qui avec lui étaient) le prirent en son lit et le jetèrent en une chartre, en prison. Et Murzuphle chaussa les bottes vernies par l'aide et par le conseil des autres Grecs. Il se fit empereur; après le couronnèrent à Sainte-Sophie. Or oyez si oncques si horrible trahison fut faite par nulle gent.

Quand ce ouït l'empereur Isaac que son fils fut pris et celui fut couronné, il eut grand peur, et lui prit une maladie qui ne dura mie longtemps. Et cet empereur Murzuphle fit le fils qu'il avait en prison deux fois ou trois empoisonner; et ne plut à Dieu qu'il mourût. Après alla, et l'étrangla en meurtre; et quand il l'eut étranglé, il fit dire partout qu'il était mort de sa mort; et le fit ensevelir comme empereur honorablement, et mettre en terre, et fit semblant qu'il lui pesait.

Mais meurtre ne peut être caché. Clairement fut su prochainemeut des Grecs et des Français que le meurtre était ainsi fait comme vous avez ouï raconter. Lors prirent les barons de l'armée et le doge de Venise un parlement; et y furent les évêques et tout le clergé. A ce s'accorda tout le clergé (et ceux qui avaient le commandement du pape le montrèrent aux barons et aux pèlerins) que celui qui tel meurtre faisait, n'avait droit en terre tenir; et tous ceux qui étaient consentants étaient complices du meurtre; et outre tout ce, qu'ils s'étaient soustraits à l'obédience de Rome. « Pourquoi nous vous disons, fait le clergé, que la bataille est droite et juste; et si vous avez droite intention de conquérir la terre et mettre à l'obédience de Rome, vous aurez le pardon tel

comme le pape le vous a octroyé, tous ceux qui confessés y mourront. » Sachez que cette chose fut de grand confort aux barons et aux pèlerins.

§ 6. — MESSAGE DE JOHANNICE, ROI DE VALACHIE.

(Robert de Clari.)

Il advint après, en ce temps, que Murzuphle le traître fut empereur, et que l'armée des Français était si pauvre comme je vous ai par devant dit, et qu'ils ratournaient durement leurs nefs et leurs engins pour assaillir, que Jean le Blakis [1] manda aux hauts barons de l'armée que, s'ils le voulaient couronner roi et être sires de sa terre de Blakie, qu'il tiendrait sa terre et son royaume d'eux, et qu'il viendrait à leur aide pour aider à prendre Constantinople à tout cent mille hommes à armes. Or est Blakie une terre qui est du domaine de l'empereur, et était ce Jean un sergent de l'empereur qui gardait une huirière de l'empereur, si que, quand l'empereur mandait soixante chevaux ou cent, ce Jean les lui envoyait, et venait à cour chacun an devant ce qu'il fut par mal de la cour; et tant qu'il vint à un jour, et qu'un écuyer, un des huissiers de l'empereur, lui fit un laid fait, qu'il le frappa d'une corgie parmi le visage, dont il eut moult grand deuil. Et pour ce laid fait qu'on lui fit, s'en partit Jean le Blakis par mautalent de la cour, et s'en alla en Blakie. Blakie est une moult forte terre qui toute est enclose d'une montagne, si qu'on n'y peut entrer ni sortir, fors par un détroit. Quand Jean fut venu, il commença à attirer les hauts hommes de Blakie comme ceux qui étaient

1. Le Valaque.

riches hommes, et qui quelque pouvoir y avaient; il leur commence à promettre et donner et aux uns et aux autres, et fit tant que tous ceux du pays furent tous sujets à lui, et tant qu'il fut sire d'eux. Quand il fut sire d'eux, il alla aux Commains, et fit-il tant que par un et par l'autre, qu'il fut leur ami et qu'ils furent tous en son aide, et qu'il fut ainsi comme sire d'eux tous. Or Commanie est une terre qui marchit à Blakie; et je vous dirai quelles gens ces Commains sont : ce sont des gens sauvages qui ne sèment, ni n'ont borde ni maison, mais ont une tente de feutre, un habitacle, où ils se mussent et se vivent de lait et de fromage et de chair. Il y a en été tant de mouches et de moucherons qu'ils n'osent sortir hors de leurs tentes; en hiver ils sortent hors de leurs tentes et de leur pays, quand ils veulent faire leurs chevauchées. Nous vous dirons ce qu'ils font : chacun d'eux a bien dix chevaux ou douze; ils les ont si doux qu'ils les suivent partout là où ils les veulent mener; ils montent puis sur l'un et puis sur l'autre; et à chacun des chevaux, quand ils errent, un sachet pendu au museau là où sa viande est, et ne cessent d'errer et par nuit et par jour. Ils vont si durement qu'ils vont bien en une nuit et en un jour, six journées, ou sept, ou huit; ni jamais, tant comme ils vont, rien ne s'écarteront, ni ne prendront devant au repairier; mais quand ils repairent, alors ils accueillent proie, ils prennent hommes, ils prennent ceux qu'ils peuvent atteindre; ni jamais n'iront autrement armés, fors qu'ils ont une veste de peau de mouton, et portent arcs et flèches avec eux; ni ne croient autrement, fors en la première bête qu'ils rencontrent la matinée, et ce qu'ils rencontrent, ils y croient tout jour, quelle bête ce soit. Jean le Blakis avait les Commains en son aide, et venait chacun an proyer la terre de l'empereur jusqu'à

même de Constantinople, et n'avait l'empereur tant de pouvoir qu'il s'en pût défendre. Quand les barons de l'armée surent ce que Jean le Blakis leur mandait, ils dirent qu'ils s'en conseilleraient; et quand ils se furent conseillés, ils eurent mauvais conseil; ils répondirent que ni de lui ni de son aide n'avaient ils cure, mais bien sut-il qu'ils le grèveraient et que mal lui feraient, s'ils pouvaient; et il leur vendit puis moult cher. Ce fut moult grand deuil, et moult grand dommage, et quand il eut failli à eux, il envoya à Rome pour sa couronne. Et le pape y envoya un cardinal pour le couronner, et il fut couronné roi.

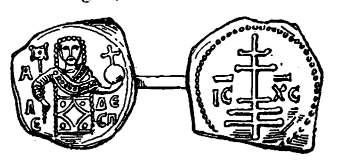
§ 7. — PRISE DE PHILÉE. — BATAILLE DE L'ICÔNE. (12 février 1204.)

Or nous dirons d'une autre aventure qui advint à monseigneur Henri, le frère du comte de Flandre. Sur ces entrefaites que les Français avaient assiégé Constantinople, il advint que messire Henri, et lui, et ceux de sa compagnie, n'étaient mie moult riches, ains avaient bien besoin de viandes et d'autres choses, tant qu'on endita une cité (la Philée avait à nom [1]), à dix lieues loin de l'armée; cette cité était moult riche et moult plentive. Ne fit mais messire Henri; il atourna son armée et se partit de l'armée à celée par nuit, lui trentième de chevaliers et assez de sergents à cheval avec lui, que guère de gens ne le surent. Quand il vint à la cité, il y séjourna un jour, et pendant qu'il y alla, fut épié et indiqué à Murzuphle. Quand Murzuphle le sut, il fit monter bien jusqu'à quatre mille hommes à armes, et fit

1. Au nord-est de Constantinople.

porter l'Ansconne avec lui (une image de Notre Dame que les Grecs appelaient ainsi, que les empereurs portent avec eux quand ils vont en bataille, et si grande confiance ont en cet Ansconne qu'ils croient bien que nul qui le porte en bataille ne peut être défait, et pour ce que Murzuphle ne la portait mie, à droit croyons-nous qu'il fut déconfit). Les Français avaient déjà leur gain envoyé à l'armée; Murzuphle les guetta au repairier, et quand il vint à une lieue près de nos gens, il mit ses gens en avant et fit ses embusquements, et nos gens n'en surent mot. Ils s'en revenaient durement, et ne surent mot de ce qu'il y avait. Quand les Grecs les virent, ils s'écrièrent et nos Français se regardèrent; quand ils les virent, ils eurent moult grand peur, et moult commencèrent à réclamer Notre-Dieu et Notre-Dame, et furent si esmaris qu'ils ne se surent conseiller, et tant qu'ils dirent entre eux : « Par foi! Si nous fuyons, nous sommes tous morts; mieux vaut mourir en défendant qu'en fuyant. » Adonc ils s'arrêtèrent tout coi, et prirent entour huit arbaletiers qu'ils avaient, et les mirent devant eux. Et l'empereur Murzuphle, le traître, et les Grecs leur viennent moult très grande allure, ils se jettent en eux moult rudement; mais oncques nul des Français, le merci Dieu, ne mirent à pied. Qnand les Français virent que les Grecs leur couraient ainsi sus de toutes parts, ils laissèrent les lances chaïr jus; ils traient couteaux et miséricordes qu'ils avaient, ils s'accueillent à défendre moult vigoureusement, et ils en occient moult. Quand les Grecs virent que les Français les déconfisaient ainsi, ils se commencent à esmayer, et tournent en fuite, et nos Français les accueillent; ils en occient moult et moult en retinrent et moult y gagnèrent, et chassèrent l'empereur Murzuphle lar-

gement demi-lieue qu'ils le croyaient tout vif prendre, et si le hâtèrent et lui et ceux de sa compagnie, qu'ils laissèrent chaïr l'Ansconne, et son chapeau impérial et l'enseigne, et l'Ansconne qui toute était



Monnaie d'Alexis V Ducas Murzuphle.

d'or et toute chargée de riches pierres précieuses, et était si belle et si riche, que oncques si belle ni si riche, ne fut vue [1]. Quand les Français le virent, ils

1. Selon la *Devastatio Constantinopolitana*, qui complète ici les renseignements fournis par Villehardouin et Robert de Clari, Murzuphle rentra la nuit à Constantinople, et cette nuit même il fit disparaître Alexis. Il avait peur des conséquences que sa défaite pouvait avoir pour son pouvoir. Il avait en effet perdu dans l'engagement de la Philée le palladium des armées byzantines, la statue sacrée de la Vierge, sculptée jadis par saint Luc, l'Icône à laquelle les empereurs Comnènes avaient pu attribuer leurs plus belles victoires. Cette statuette était portée sur une espèce de crosse; elle formait comme le centre de tout un groupe sacré, entouré d'autres statuettes vénérées qui représentaient les apôtres et renfermaient leurs reliques. Le patriarche Jean Comatère la tenait dans le combat pour exciter le courage des Grecs. Pierre de Bracheul perça jusqu'à lui et lui assena un grand coup d'épée sur le nasal de son casque. Le patriarche tomba à terre évanoui; Pierre de Bracheul sauta lestement à bas de son cheval, ramassa la sainte Icône et s'enfuit avec son précieux trophée.

laissèrent leur chasse, ils furent moult joyeux durement, prirent l'image et l'emportèrent à moult grande joie et moult grande fête. Et pendant qu'ils se combattaient, vinrent nouvelles à l'armée qu'ils étaient encontre des Grecs, et quand ceux de l'ost ouïrent les nouvelles, ils s'armèrent et poinsent encontre seigneur Henri, pour le secourir, et quand ils vinrent là, les Grecs s'étaient déjà enfuis, et nos Français en amenaient leur gain, et l'Ansconne en apportaient qui si était belle et riche comme je vous ai dit, et quand ils vinrent près de l'armée, allèrent les évêques et les clercs, qui en l'armée étaient, à procession encontre eux, et reçurent l'Ansconne à grande joie et à grande fête, et le bailla-t-on à l'évêque de Troyes. L'évêque l'emporta en l'armée, à une église où ils repairaient, et chantèrent les évêques, et firent moult grande fête, et depuis ce jour qu'elle fut conquise, octroyèrent tous les barons qu'elle serait donnée à Cîteaux, et puis y fut-elle portée. Et quand Murzuphle vint arrière à Constantinople, il fit accroire qu'il avait desbareté et déconfit seigneur Henri et ses gens, et demandaient aucuns des Grecs tout bellement : « Où est l'Ansconne et l'enseigne? » et les autres disaient qu'on avait tout mis en sauf. Tant allèrent ces nouvelles amont et aval, que les Français surent qu'ainsi faitement Murzuphle avait fait accroire qu'il avait déconfit les Français. Et les Français ne firent mais, ils font armer une galère, et firent prendre l'Ansconne et lever bien haut en la galie l'enseigne de l'empire, et firent nager cette galère à tout l'Ansconne et à toute l'enseigne, de côté en côté des murs, et que ceux qui aux murs étaient, et moult de gens de la cité, la virent et connurent bien que c'était l'enseigne et l'Ansconne de l'empereur. Quand les Grecs virent ce,

8

ils viennent à Murzuphle, ils l'accueillent moult à honnir et à blâmer de ce qu'il avait l'enseigne de l'empire et l'Ansconne perdu, et de ce qu'il leur avait fait accroire qu'il avait les Français déconfit ; et quand Murzuphle ouït ce, il se rescout le plus bellement qu'il put, et commença à dire : « Or, ne vous émayez mie; car je leur rendrai moult cher, et moult bien me vengerai d'eux. »

§ 8. — PRÉLIMINAIRES DE L'ASSAUT. — NOUVELLES CONVENTIONS ENTRE LES FRANCS ET LES VÉNITIENS.

(Villehardouin.)

Or vous laisserons de ceux; nous parlerons de ceux qui sont devant Constantinople, qui moult bien firent leurs engins atourner, et leurs pierriers et leurs mangonneaux dresser par les nefs et par les huissiers, et tous engins qui ont mestier à ville prendre; et les échelles des antennes dresser sur les hauts mâts des nefs, qui étaient si hautes que n'était sinon merveille.

Et quand ce virent les Grecs, ils recommencèrent la ville à rehorder endroit eux, qui moult était fermée de hauts murs et de hautes tours. Il n'y avait si haute tour où ils ne fissent deux étages ou trois pour plus hausser; ni oncques nulle ville ne fut si bien hordée. Ainsi travaillèrent d'une part et d'autre les Grecs et les Francs grande partie du carême.

Lors parlèrent ceux de l'armée et ensemble et prirent conseil comment ils se contiendraient. Assez y eut parlé et avant et arrière; mais la somme du conseil fut telle que si Dieu donnait qu'ils entrassent en la ville à force, que tous les gains qui y seraient faits seraient apportés ensemble et départis commu-

nément si comme il devrait; et s'ils étaient maîtres de la cité, six hommes seraient pris de Français et six de Vénitiens; et ceux jureraient sur saints qu'ils éliraient à empereur celui que ils cuidaient qui fût plus à profit de la terre. Et celui qui empereur serait par élection d'eux, il aurait le quart de toute la conquête et dedans la cité et dehors, et en outre aurait le palais de Boucholéon et celui de Blaquernes; et les trois parts seraient parties par moitié, la moitié aux Vénitiens et la moitié à ceux de l'armée. Et lors seraient pris douze des plus sages de l'armée des pèlerins et douze des Vénitiens, et ceux départiraient les fiefs et les honneurs par les hommes, et deviseraient quel service ils en feraient à l'empereur.

Ainsi fut cette convenance assurée et jurée d'une part et d'autre des Français et des Vénitiens, qu'à l'issue de mars en un an s'en pourrait aller qui voudrait, et ceux qui demeureraient en la terre seraient tenus de service à l'empereur tel comme ordonné serait. Ainsi fut faite la convenance et assurée, et excommuniés du clergé tous ceux qui ne la tiendraient.

§ 9. — PRÉPARATIFS D'ATTAQUE.

(Robert de Clari.)

Après advint que tous les Français et tous les Vénitiens s'assemblèrent pour prendre conseil entre eux, comment ils ouvreraient, et ce qu'ils feraient, et de qui ils pourraient faire empereur, s'ils avaient la cité prise.

Après, quand tout ce fut fait, il fut Noël passé, et fut près de l'entrée du carême, et les Vénitiens et les Français se rapareillèrent et ratournèrent leurs nefs; les Vénitiens firent refaire les ponts de leurs

Navire avec combattants. (Bibliothèque nationale, Ms. fr. nº 24364.)

nefs, et les Français firent faire un autre engin qu'on appelait cas, et carchloies, et truis pour miner aux murs; et prirent les Vénitiens mairrien de maisons et en couvrirent leurs nefs, si qu'ils jounaient le mairrien, et après prirent sarments de vignes, ils en couvrirent le mairrien, que les pierriers ne pussent confondre ni drooichier leurs nefs. Et les Grecs renforcèrent moult durement leur cité par dedans, et firent moult bien couvrir de bons cuirs par dehors les bretesches, qui étaient par-dessus les tours de pierres; il n'y avait bretesche où il n'y eût sept étages, ou six, ou cinq au moins. Après, entour dix jours devant Pâques fleuries, les pèlerins et les Vénitiens eurent leurs nefs et leurs engins atournés, et ils s'appareillèrent d'assaillir; ils arrangèrent leurs nefs, l'une en côté l'autre, et les Français firent charger leurs engins en barques et en galères, et se mirent à la voile à aller vers la cité, et durait bien la flotte une grande lieue de front; et étaient tous les pèlerins et les Vénitiens moult bien armés. Il y avait un moncel dans la cité, en cet endroit où on devait assaillir, qu'on pouvait bien voir des nefs par-dessus les murs, et il était haut; et en ce moncel était venu Murzuphle, le traître empereur et de ses gens avec lui; il y avait fait tendre ses vermeilles tentes, et faisait sonner ses buisines d'argent, et ses timbres, et faisait moult grand bobant, si que les pèlerins le pouvaient bien voir, et Murzuphle pouvait bien voir aux nefs aux pèlerins.

§ 10. — L'ASSAUT REPOUSSÉ (9 avril 1204). (Villehardouin.)

Moult furent bien les navires atournés et hordés, et recueillies toutes les viandes aux pèlerins. Jeudi

après mi-carême entrèrent tous aux nefs et traînèrent les chevaux aux vissiers. Et chacune bataille eut ses vaisseaux vers elle, et furent tous côte à côte arrangés, et furent parties les nefs d'entre les galies et les huissiers. Et fut grande merveille à regarder, et bien témoigne le livre que bien durait demi-lieue française l'assaut, si comme il était ordonné.

Et le vendredi matin (9 avril) se portèrent les nefs et les galères et les autres vaisseaux vers la ville, si comme ordonné était; et commença l'assaut moult fort et moult dur. En maints lieux descendirent à terre et allèrent jusqu'aux murs; et en maints lieux furent les échelles des nefs si approchées que ceux des tours et des murs et ceux des échelles s'entreféraient de glaives, de main à main. Ainsi dura cet assaut, moult dur et moult fort et moult fier, jusque vers heure de none en plus de cent lieux.

Mais, pour nos péchés, furent les pèlerins ressortis de l'assaut; et ceux qui étaient descendus à terre des galères et des vissiers furent remis dedans à force. Et bien sachez que plus perdirent ceux de l'armée ce jour que les Grecs et moult en furent les Grecs resbaudis. Tels y eut qui se traînèrent arrière de l'assaut, et les vaisseaux en quoi ils étaient; et tels y eut qui restèrent à l'ancre si près de la ville, qu'ils jetaient à pierriers et à mangonneaux les uns aux autres.

Lors prirent à la vesprée un parlement ceux de l'armée et le doge de Venise et assemblèrent en une église d'autre part (de cette part où ils avaient été logés). Là y eut maint conseil donné et pris; et furent moult esmayés ceux de l'armée pour ce que il leur fut ce jour arrivé. Assez y eut de ceux qui louèrent qu'on allât d'autre part de la ville, de cette part où elle n'était mie si hordée. Et les Vénitiens qui plus

savaient de la mer, dirent que s'ils y allaient, le courant de l'eau les emmènerait contreval le Bras; et qu'ils ne pourraient arrêter leurs vaisseaux. Et sachez qu'il y avait de ceux qui voulaient que le courant emmenât les vaisseaux contreval le Bras (n'importe où), mais qu'ils partissent de la terre et allassent en voie. Et il n'était mie merveille; car moult étaient en grand péril.

Assez y eut parlé et avant et arrière; mais la somme du conseil fut telle qu'ils ratourneraient leur affaire le lendemain, qui samedi était, et le dimanche tout le jour, et le lundi iraient à l'assaut; et lieraient les nefs où les échelles étaient, deux à deux. Ainsi assailliraient deux nefs à une tour, parce qu'ils avaient vu qu'à ce jour n'avait assailli qu'une nef à une tour, et était trop grevée chacune par soi; que ceux de la tour étaient plus que ceux de l'échelle. Et pour ce fut bonne pensée que plus grèveraient deux échelles à une tour qu'une. Ainsi comme il fut devisé, il fut fait; et ainsi attendirent le samedi et le dimanche.

§ 11. — LA SECONDE PRISE DE CONSTANTINOPLE. — CONSEIL DE GUERRE. — LES ÉVÊQUES EXHORTENT L'ARMÉE.

(Robert de Clari.)

Quand les pèlerins virent ce, ils furent moult courroucés et moult dolents; ils s'en revinrent arrière d'autre part du port à leurs herberges. Quand les barons furent revenus, et qu'ils furent descendus des nefs, ils s'assemblèrent et furent moult abaubis, et dirent que c'était par péché qu'ils ne pouvaient rien faire ni forfaire à la cité; tant que les évêques et les clercs de l'armée parlèrent ensemble, et jugèrent que la bataille était droiturière, et qu'il leur devait

bien assaillir; car anciennement avaient été ceux de la cité obédients à la loi de Rome, et ores en étaient inobédients, quand ils disaient que la loi de Rome ne valait rien, et disaient que tous ceux qui y croyaient étaient chiens, et dirent les évêques que par tant les devait-on bien assaillir, et que ce n'était mie péché, mais était grande aumône. Adonc cria-t-on par l'armée que tous vinssent au sermon, et Vénitiens, et les uns et les autres, le dimanche par matin, et ils le firent. Adonc sermonnèrent les évêques par l'armée, l'évêque de Soissons, l'évêque de Troyes, l'évêque de Hanetaist, maître Jean Faicette, et l'abbé de Los, et montrèrent aux pèlerins que la bataille était droiturière, car ils étaient traîtres et mordrisseurs, et qu'ils étaient déloyaux, quand ils avaient leur seigneur droiturier mordri, et qu'ils étaient pires que Juifs, et dirent les évêques qu'ils absolvaient de par Dieu et de par le pape tous ceux qui les assiégeraient; et commandèrent les évêques aux pèlerins qu'ils se confessassent et communiassent tous moult bien, et qu'ils ne doutassent mie à assaillir les Grecs; car ils étaient ennemis de Dieu; et commanda-t-on qu'on cherchât et qu'on ôtât toutes les femmes folles de l'armée, et qu'on les envoyât bien loin en sus de l'armée; et on fit ainsi qu'on les mit toutes en une nef, et les envoya-t-on bien loin de l'armée.

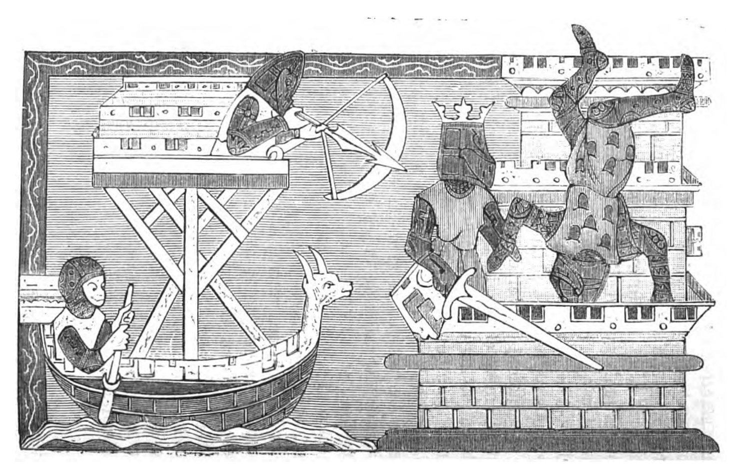
§ 12. — DEUXIÈME ASSAUT.

Après quand les évêques eurent prêché et montré aux pèlerins que la bataille était droiturière, ils se confessèrent moult bien tous et furent communiés. Quand ce vint le lendemain par matin, s'atournèrent bien tous les pèlerins et s'armèrent et les Vénitiens,

et refirent les ponts de leurs nefs, et leurs vissiers et leurs galères; ils les arrangèrent côte à côte et se mirent à la voile pour aller assaillir; et avaient les navires bien une grande lieue de front. Et quand ils furent arrivés et se furent approchés au plus près des murs qu'ils purent, ils jetèrent ancres. Et quand ils furent à ancres, ils commencèrent durement à assaillir, et à traire, et à jeter feu grégeois aux tours, mais ne pouvait prendre le feu, pour les cuirs dont elles étaient couvertes, et dedans se défendaient moult durement et faisaient bien jeter neuf pierriers, et jetaient à chaque coup sur les nefs. Mais les nefs étaient si bien couvertes de mairrien et de sarments de vigne, qu'ils ne leur faisaient moult grand mal, et étaient les pierres si grandes qu'un homme n'en pouvait mie lever une de la terre, et Murzuphle l'empereur était en son moncel, et faisait ses buisines d'argent sonner, et ses timbres et faisait moult grand bobant, et enhardissait ses gens et disait : « Allez là, allez là »; et les renvoyait là où il voyait que le besoin plus grand était; et n'avait mie en tous les navires plus haut de quatre nefs ou de cinq qui pussent avenir aux tours, tant elles étaient hautes, et tous les étages des tours de fust qui étaient faites sur les tours de pierre dont il y avait bien cinq ou six ou sept, et étaient toutes garnies de sergents qui défendaient les tours.

§ 13. — PRISE DE DEUX TOURS.

Et tant ils assaillirent que la nef de l'évêque de Soissons heurta à une de ces tours par miracle de Dieu, si comme la mer qui oncques n'est coie le porta; et sur le pont de cette nef il y avait un Vénitien



Siège de ville maritime. (Bibliothèque nationale, Ms. fr. nº 24364.)

et deux chevaliers armés. Si comme la nef se fut heurtée à cette tour, le Vénitien se prend, à pieds et à mains au mieux qu'il put, et fait tant qu'il fut dedans. Quand il fut dedans, et les sergents qui étaient à cet étage, Anglais, Danois et Grecs qu'il y avait, ils regardent, ils le voient et se jettent dessus à haches et à épées, et le découpèrent tout. Si comme la mer reporta avant la nef, elle se reheurta à cette tour; et comme elle fut ainsi reheurtée, ne iait mais l'un des deux chevaliers (Andrieux de Dureboise avait à nom); se prend-il aux pieds et aux mains à cette bretêche, et fait tant qu'il se mit dedans à genoux, et ceux lui tombèrent dessus à haches, à épées, et le férirent durement; mais comme il était armé, grâce à Dieu, ils ne le navrèrent mie, si comme Dieu le gardait, qui ne voulait mie consentir qu'ils durassent plus, ni que celui-ci mourût mie; ains voulait pour la trahison d'eux, et pour le meurtre que Murzuphle avait fait, et pour la déloyauté d'eux, que la cité fût prise et qu'ils fussent tous honnis et que le chevalier fût en pied. Et quand il fut en pied, il tira l'épée. Quand eux le virent en pied, ils furent si ébahis, et ils eurent si grand peur qu'ils s'enfuirent en l'autre étage dessous. Quand ceux de l'autre étage virent que ceux de dessous eux s'enfuyaient ainsi, ils revidèrent cet étage, ni oncques n'y osèrent demeurer, et l'autre chevalier y entra après, et il y entra assez de gens après. Et quand ils furent dedans, ils prirent bonnes cordes, ils lièrent moult bien cette nef à la tour, et quand ils l'y eurent liée, ils y entrèrent assez de gens. Et quand la mer reportait la nef arrière, elle branlait cette tour si durement qu'il semblait bien que la nef la dût traire jus; si que par force et par peur leur convint la nef délier, et quand ceux des autres étages par-dessous virent que la tour s'em-

plissait ainsi des Français, ils eurent si grand peur que oncques nul n'y osa demeurer, ains vidèrent toute la tour. Et Murzuphle voyait bien tout ce; il enhardissait ses gens, et les envoyait là où il voyait que le grand assaut était. Entre ces entrefaites que cette tour fut par tel miracle prise; se reheurta la nef de seigneur Pierron de Bracheul à une autre tour, et quand elle fut ainsi aheurtée, commencent ceux qui étaient sur le pont de la nef à assaillir durement cette tour, et tant que par miracle de Dieu, cette tour fut prise.

§ 14. — PIERRE D'AMIENS S'EMPARE D'UNE POTERNE.

Quand ces deux tours furent prises et qu'elles furent garnies de nos gens, et qu'ils furent aux tours ni ne s'osaient mouvoir pour la grande quantité de gens qu'ils voyaient sur le mur entour eux, et dedans les autres tours et sur les murs, que c'était une fine merveille, tant il y en avait; quand messire Pierre d'Amiens vit que ceux qui étaient aux tours ne se mouvaient et qu'il vit le convine des Grecs, si ne fait il mais; il descend à terre à pied, et ses gens avec lui, en un peu d'espace de terre qui était entre la terre et le mur. Quand ils furent descendus, ils regardèrent avant; ils virent une fausse poterne dont l'huis avait été ôtée et était murée de nouveau. Il vient là; il avait avec lui bien dix chevalliers et bien soixante sergents. Il y avait un clerc (Aleaume de Clari avait à nom) qui était preux en tous besoins, que c'était le premier à tous les assauts où il était; et à la tour de Galata prendre, fit ce clerc plus de prouesses, par son corps, un pour un, que tous ceux de l'armée, fors le seigneur Pierron de Bracheul, lequel fut celui qui tous les au-

tres passa et haut et bas, qu'il n'y eut oncques nul qui tant y fit d'armes, ni de prouesses de son corps comme fit Pierre de Bracheul. Quand ils furent venus à cette poterne, ils commencèrent à piquer moult durement, et carreaux volaient si dru, et tant y jetait-on de pierres de dessus les murs, qu'il semblait qu'ils y fussent enfouis ès pierres, tant y jetait-on; et ceux de dessous avaient écus et targes dont ils couvraient ceux qui piquaient à la poterne et jetait-on dessus eux pots pleins de poix bouillie et feu grégeois et grandissimes pierres que c'était miracle de Dieu qu'on ne les confondait tous; et tant y souffrit messire Pierre et ses gens, d'ahans et de griètés, que trop; et tant piquèrent à cette poterne de haches et de bonnes épées qu'ils y firent un grand pertuis, et, quand cette poterne fut percée, ils regardèrent parmi et ils virent tant de gens, haut et bas, qu'il semblait que demi le monde y fût, si qu'ils ne s'osaient enhardir d'y entrer.

§ 15. — ALEAUME DE CLARI PÉNÈTRE LE PREMIER DANS LA VILLE.

Quand Aleaume le clerc vit que nul n'y osait entrer, il alla avant et dit qu'il y entrerait; il y avait là un chevalier son frère (Robert de Clari avait à nom), qui défendit et qui dit qu'il n'entrerait mie, et le clerc dit qu'il le ferait. Il se met dedans à pieds et à mains, et, quand son frère vit ce, il le prend par le pied et commence à saquer à lui, et tant, que, malgré que son frère voulût ou ne daignât, le clerc y entra. Quand il fut dedans, lui coururent sus tant de ces Grecs que trop, et ceux de dessus les murs l'accueillent à jeter grandissimes pierres. Quand le clerc vit

ce, il saque le couteau, il leur court dessus, il les fait ainsi fuir devant lui comme bêtes, et disait à ceux de dehors, à seigneur Pierron et à ses gens : « Sire, entrez hardiment, je vois qu'ils s'en vont moult déconfits et qu'ils s'en vont fuyant. » Quand messire Pierron ouït ce, et ses gens qui par dehors étaient, entra dedans messire Pierron et ses gens, et il ne fut mie plus que le dixième de chevaliers, mais bien ayant soixante sergents avec lui, et tous étaient à pied dedans. Et quand ils furent dedans et ceux qui étaient sur les murs et en cet endroit les virent, ils eurent telle peur qu'ils n'osèrent demeurer en cet endroit, mais vidèrent grande partie du mur et s'enfuirent qui mieux mieux. Et l'empereur Murzuphle le traître était moult près d'eux, à moins de la jetée d'un caillou et faisait sonner ses buisines et ses timbres et faisait un moult grand bobant. Quand il vit monseigneur Pierron et ses gens qui étaient dedans à pied, il fit moult grand semblant de lui courir dessus, et de férir des éperons, et vint bien jusqu'à mi-voie. Quand messire Pierre le vit venir, il commença à réconforter ses gens et à dire : « Or, seigneurs, or du bien faire, nous aurons jà la bataille, voici l'empereur; où il vient, gardez qu'il n'y ait si hardi qui fuie arrière, mais or pensez du bien faire ! »

§ 16. — FUITE D'ALEXIS DUCAS MURZUPHLE.

Quand Murzuphle le traître vit qu'ils ne fuiraient mie, il s'arrêta, puis s'en retourna arrière à ses tentes. Quand messire Pierre vit que l'empereur fut retourné, il envoie une troupe de ses sergents à une porte qui près de là était, et commanda qu'on se dépêchât et qu'on l'ouvrît ; et ils allèrent. Ils commen-

cent à bûcher et à férir à cette porte et de haches et d'épées, tant qu'ils rompirent les verrous de fer qui moult étaient forts, et qu'ils ouvrirent la porte. Et quand la porte fut ouverte, et ceux de dehors virent ce, ils font aller leurs vissiers avant et les chevaux amener. Alors ils montèrent et commencèrent à entrer grande allure en la cité, parmi la porte, et, quand les Français furent dedans tous montés, et quand l'empereur Murzuphle le traître les vit, il eut si grand peur qu'il laissa ses tentes et ses joyaux là, et s'enfuit avant en la cité, qui moult était grande et longue et large (car on dit là qu'à aller entour les murs a bien neuf lieues, tant ont les murs d'enceinte, qui entour la ville vont, et a bien largement la cité par dedans deux lieues françaises de long et deux de large) et si que le sire Pierre de Bracheul eut les tentes de Murzuphle, et ses coffres et ses joyaux qu'il avait laissés là. Quand ceux qui défendaient aux murs et aux tours, virent que les Français étaient entrés en la cité et que leur empereur s'était enfui, ils n'y osèrent demeurer, mais s'enfuirent à qui mieux mieux; ainsi fut la cité prise.

§ 17. — LES CROISÉS CAMPENT DANS LA VILLE.

Quand la cité fut si faitement prise, et que les Français furent dedans, ils se tinrent tout coi. A donc s'assemblèrent les hauts barons et prirent conseil entre eux ce qu'ils feraient; tant qu'on fit crier par l'armée qu'il n'y eût si hardi qui avant allât en la cité; car ce serait un péril d'y aller qu'on ne leur jetât pierres des palais qui moult étaient grands et hauts, et qu'on les occît ès rues qui étaient trop étroites, ni ils ne se pourraient mie défendre, ou qu'on ne leur boutât le feu

par derrière et qu'on ne les arsît; et pour ces aventures et pour ces périls, ils ne s'osèrent mie mettre ni espardre, ains demeurèrent là tout coi.

Et s'accordèrent les barons à ce conseil, que si les Grecs se voulaient combattre le lendemain, qui étaient encore cent tant plus de gens armes portant que les Français n'étaient, qu'ils s'armeraient le lendemain par matin, et ordonneraient leurs batailles, et qu'ils les attendraient à une place qui là devant était en la cité; et s'ils ne voulaient combattre, ni la ville rendre, qu'ils regarderaient de quelle part le vent viendrait; ils bouteraient le feu sur le vent et les brûleraient. Ainsi ils les prendraient par force. A ce conseil s'accordèrent tous les barons. Quand ce vint au soir, les pèlerins se désarmèrent, ils se reposèrent et mangèrent, et furent là la nuit devant leurs navires par dedans les murs.

§ 18. — ÉLECTION ET FUITE DE THÉODORE LASCARIS.

Quand ce vint vers minuit, que l'empereur Murzuphle sut que tous les Français furent en la cité, il en eut moult grand peur, ni oncques n'y osa demeurer, ains s'enfuit à minuit, qu'on n'en sut mot. Quand les Grecs virent que leur empereur s'était enfui, ils se tournèrent à un haut homme de la cité (Lascaris avait à nom), cette nuit même; tantôt en font-ils empereur. Quand celui fut fait empereur, il n'y osa demeurer, mais se mit en une galie. Dès qu'il fut jour, il s'en passa outre le bras Saint-Georges, et s'en alla à Nike le grand, qui une bonne cité est, là s'arrêta et s'en fit sire et empereur.

§ 19. — REDDITION DE CONSTANTINOPLE.

Quand ce vint lendemain par matin, ils ne font mais; les prêtres et clercs revêtus (Anglais, Danois étaient et gens d'autres nations) et viennent-ils à l'ost des Français en procession, et leur crient-ils merci, et leur disent tous ainsi comme les Grecs avaient fait, et ils disent que tous les Grecs s'étaient enfuis, ni n'avaient resté en la cité que fort pauvres gens. Quand les Français ouïrent ce, ils en furent tous joyeux et puis après fit-on crier par l'armée que nul ne prît hôtel devant là qu'on aurait attiré comment on les prendrait. Adonc s'assemblèrent les hauts hommes, les riches hommes et prirent conseil entre eux (que la menue gent n'en sut mot, ni les pauvres chevaliers de l'armée), qu'ils prendraient les meilleurs hôtels de la ville, dont commencèrent-ils à trahir la menue gent, et à porter leur mauvaise foi et leur mauvaise compagnie qu'ils compérèrent depuis moult cher, si comme nous vous dirons après. Ils envoyèrent saisir tous les meilleurs hôtels et les plus riches de la ville, si bien qu'ils les eurent tous saisis, avant que les pauvres chevaliers ni la menue gent s'aperçussent. Et quand les pauvres gens s'aperçurent, ils allèrent à qui mieux mieux et prirent ce qu'ils trouvèrent, assez en trouvèrent et assez en prirent, et assez en resta, car la cité était moult grande et moult peuplée. Ainsi fit le marquis prendre le palais de Bouke de Lion [1] et le moustier de Sainte-Sophie et les maisons du patriarche; et les autres hauts hommes si comme le comte firent prendre les plus riches palais et les plus riches abbayes qu'on y peut trouver; car puis que la ville fut

1. Le Boucoléon.

prise, ne fit-on mal ni à pauvre ni à riche, ains s'en alla qui s'en aller voulut et qui voulut resta. Les plus riches de la ville s'en allèrent.

§ 20. — LE PILLAGE. — RÉUNION ET PREMIER PARTAGE DU BUTIN.

Après commanda-t-on que tout l'avoir fût apporté à une abbaye qui en la cité était; là fut apporté l'avoir et prit-on dix chevaliers hauts hommes des pèlerins et dix Vénitiens qu'on croyait loyaux, et les mit-on à cet avoir garder. Si comme l'avoir fut là apporté, — qui était si riche, et tant y avait de riche vaisselle d'or et d'argent et de draps d'or, et tant de riches joyaux que c'était une fine merveille du grand avoir qui là fut apporté; mais depuis que ce siècle fut estauré, si grand avoir, ni si noble ni si riche ne fut vu ni conquis, ni au temps d'Alexandre ni au temps de Charlemagne, ni devant, ni après, ni je ne crois mie à mon escient qu'aux quarante plus riches cités du monde eût tant d'avoir comme on trouva au corps Constantinople; et ainsi témoignaient les Grecs que les deux parts de l'avoir du monde étaient à Constantinople et la tierce était éparse par le monde — ceux-mêmes qui l'avoir devaient garder prenaient les joyaux d'or et ce qu'ils voulaient et emblaient l'avoir, et prenaient chacun des riches hommes, ou joyaux d'or ou draps de soie d'or, ou ce qu'ils aimaient mieux et l'emportaient. Ainsi faitement ils commencèrent l'avoir à embler, si qu'on ne départit oncques au commun de l'armée, ni aux pauvres chevaliers, ni aux sergents qui avaient aidé à gagner l'avoir, fors le gros argent, si comme des paieles d'argent que les dames de la cité portaient aux bains. Et l'autre avoir qui restait à partir fut caché si male voie que je vous ai dit; mais

toutefois en eurent les Vénitiens leur moitié; et les pierres précieuses et les grands trésors qui restaient à partir allèrent si male voie comme nous vous dirons après.

§ 21. — SAINTE CHAPELLE DU PALAIS DE BOUCOLÉON.

Quand la cité fut prise et que les pèlerins se furent hébergés, si comme je vous ai dit, et que le palais fut pris, y trouva-t-on tant de richesses au palais que trop. Si était le palais de Bouke de Lion si riche et si fait, comme je vous dirai; il y avait bien dedans ce palais, que le marquis tenait, cinq cents mansions qui toutes tenaient l'une à l'autre et étaient toutes faites à oremusike; et il y avait bien trente chapelles, que grandes que petites. Il y en avait une qu'on appelait la Sainte Chapelle, qui était si riche et noble qu'il n'y avait ni gonds, ni verrous ni autres membres qui à fer appartenaient, qui tout ne fussent d'argent; et il n'y avait colonne qui ne fût de jaspe ou de porphyre, ou de riches pierres précieuses, et le parement de la chapelle était d'un marbre si lisse et si clair, qu'il semblait qu'il fût de cristal. Et était cette chapelle si riche et si noble qu'on ne vous pourrait mie raconter la grande beauté, ni la grande noblesse de cette chapelle. Dans cette chapelle on trouva de moult riches sanctuaires; on y trouva deux pièces de la vraie croix, aussi grosses comme la jambe à un homme et aussi longues comme demi-toise, et y trouva-t-on le fer de la lance dont notre sire eut le côté percé et les deux clous qu'il eut fichés parmi les mains et parmi les pieds. Et y trouva-t-on en une fiole de cristal grande partie de son sang et y trouva-t-on la tunique qu'il

avait vêtue, qu'on lui dépouilla quand on l'eut mené au mont de Calvaire; et y trouva-t-on la benoite couronne dont il fut couronné, qui était de joncs marins aussi piquants comme fers d'alaines, et y trouva-t-on de la vêture de Notre Dame et le chef de Monseigneur Saint Jean-Baptiste et tant d'autres riches sanctuaires là que ne le vous pourrais mie raconter, ni dire la vérité. Or y avait encore autres sanctuaires en cette chapelle que nous vous avions oublié à dire; car il y avait deux riches vaisseaux d'or qui pendaient dans la chapelle à deux grosses chaînes d'argent; en l'un de ces vaisseaux, il y avait une tuile et en l'autre une toile, et vous dirons dont ce sanctuaire était venu. Il y eut jadis un saint homme en Constantinople; il advint que ce saint homme recouvrait de tuiles la maison à une veuve femme pour l'amour de Dame Dieu; et comme il la recouvrait, apparut Notre Sire à lui, et parla à lui; or avait le bon homme une toile autour lui : « Ça donne, fit Notre Sire, cette toile; » et le bon homme lui bailla et Notre Sire en enveloppa son visage, si que sa forme y fut empreinte, puis il lui rebailla et lui dit qu'il l'emportât et qu'il la touchât aux malades, et qui croyance y aurait, il serait guéri de sa maladie. Et le bon la prit et l'emporta; mais devant ce qu'il l'emportât, quand Dieu lui eut rendu sa toile, le bon homme la prit et la cacha sous une tuile jusqu'aux vêpres; aux vêpres, quand il s'en alla, il prit sa toile, et comme il leva la tuile, il vit la forme empreinte en la tuile aussi comme en la toile; il emporta la tuile et la toile, puis en guérirent maints malades; et ce sanctuaire pendait dans la chapelle si comme je vous ai dit. Or y avait encore en cette sainte chapelle un autre sanctuaire; car il y avait une image de saint Dimitri, qui était peinte en une table; cette image rendait tant d'huile qu'on n'en savait

tant ôter comme il découlait de cette image. Il y avait bien vingt chapelles et il y avait bien deux cents mansions ou trois cents qui toutes tenaient ensemble l'une à l'autre et étaient toutes faites à oremusike, et était ce palais si riche et si noble qu'on ne vous le saurait mie décrire, ni raconter la grande noblesse, ni la grande richesse de ce palais. En ce palais de Blaquernes trouva-t-on moult grand trésor et moult riche; car on y trouva les riches couronnes qui avaient été aux empereurs qui par devant y furent et les riches joyaux d'or et les riches draps de soie à or et les riches robes impériales et les riches pierres précieuses et tant d'autres richesses qu'on ne saurait mie nombrer le grand trésor d'or et d'argent, qu'on trouva au palais et en moult de lieux ailleurs en la cité.

§ 22. — SAINTE SOPHIE.

Après, les pèlerins regardèrent la grandeur de la ville, et les palais et les riches abbayes, et les riches moustiers et les grandes merveilles qui étaient en la ville; ils s'en émerveillèrent moult durement, et s'émerveillèrent moult du moustier de Sainte-Sophie et de la richesse qui y était. Or vous dirai du moustier de Sainte-Sophie comme fait il était (Sainte Sophie en grec, c'est Sainte-Trinité en français) : le moustier de Sainte-Sophie était tout rond; il y avait une voûte par dedans le moustier entour à la ronde, qui était portée de grosses colonnes moult riches, qu'il n'y avait colonne qui ne fût ou de jaspe, ou de porphyre, ou de riches pierres précieuses, et il n'y avait nulle de ces colonnes qui ne portât médecine; telle y avait qui guérissait du mal des reins, quand on s'y frottait, telle qui guérissait du mal de flanc, et

telles qui guérissaient d'autres maladies; et il n'y avait vis en ce moustier, ni gonds, ni viroles, ni autres membres qui à fer appartinssent, qui tous ne fussent d'argent. Le maître-autel du moustier était si riche qu'on ne le pourrait mie exprimer; car la toile qui sur l'autel était, était d'or et de pierres précieuses écartelées et moulées, tout jeté ensemble, qu'un riche empereur fit faire; et avait bien cette toile quatorze pieds de long. Entour l'autel y avait une colonne d'argent qui portait un habitacle sur l'autel qui était aussi fait comme un clocher, qui tout était d'argent massif, qui était si riche qu'on ne peut mie nombrer l'avoir qu'il valait. Le lieu là où on lisait l'évangile était si riche et si noble que nous ne le vous saurions mie décrire, comme fait il était. Après contreval le moustier, pendaient bien cent lampiers. Il n'y avait lampier qui ne pendît à une grosse chaîne d'argent, aussi grosse comme le bras à un homme; il y avait en chaque lampier bien vingt-cinq lampes ou plus, et il n'y avait lampier qui ne valût bien deux cents marcs d'argent. A l'anel du grand huis du moustier, qui tout était d'argent, il y pendait un buhotiau qu'on ne savait de quelle despoise il était; il était du grant à une fleuste dont ces pasteurs fleustent. Ce buhotiau avait telle vertu que je vous dirai : quand un homme infirme qui avait mal dans le corps, si comme d'enflure qui dedans le ventre était enflé, le mettait en sa bouche, déjà si peu qu'il l'eût mis, quand ce buhotiau le prenait, il lui suçait toute cette maladie, et lui faisait courir hors le venin parmi la gueule, et il le tenait si fort qu'il le faisait esruuillier, et lui faisait les yeux tourner en la tête, ni ne s'en pouvait partir devant là que le buhotiau lui avait sucé cette maladie toute hors; et avec tout cela, qui était plus malade, il le tenait plus longue-

ment, et quand un homme qui n'était mie malade le mettait à sa bouche, jamais ne le tenait, ni peu, ni grand.

§ 23. — COLONNE DE JUSTINIEN.

Après, devant ce moustier de Sainte-Sophie, avait une grosse colonne qui bien avait trois brassées à un homme de grosseur, et avait bien une toise de haut; et était faite de marbre, puis de cuivre par-dessus le marbre, et était moult bien liée de bonnes bandes de fer. Là-dessus, sur le bout de cette colonne, y avait une pierre qui bien avait quinze pieds de long, et autant de large. Sur cette pierre, y avait un empereur jeté de cuivre, sur un grand cheval de cuivre, qui tendait sa main vers païennisme, et avait sur lui lettres écrites, qui disaient « que jurait que jamais les Sarrasins n'auraient trêve de lui », et en son autre main tenait une pomme d'or et une croix sur la pomme et disaient les Grieux que c'était Eracle l'empereur. Et avait bien, que sur la croupe du cheval, que sur la tête, que autour dix aires de hérons, qui là airaient chacun an.

§ 24. — ÉGLISE DES APÔTRES.

Après, ailleurs en la cité, y avait un autre moustier qu'on appelait le moustier des sept Apôtres; et disait-on qu'il était encore plus riche et plus noble que le moustier de Sainte-Sophie, et tant y avait de richesses et de noblesses, qu'on ne vous saurait mie raconter la richesse et la noblesse de ce moustier. Il y gisait sept corps d'apôtres, et était la colonne de marbre où Notre Sire fut lié, avant qu'il fût mis en la croix. Et disait-on que Constantin l'empereur y gisait, et Hélène, et assez autres empereurs.

§ 25. — PORTES DE LA VILLE.

Or y avait ailleurs en la cité une porte qu'on appelait le Manteau d'or; sur cette porte, il y avait un pumau d'or, qui était fait par tel enchantement que les Grecs disaient que déjà tant comme le pumau y fût, caux de tonnerre ne carraient en la cité. Sur ce pumel, il y avait une image jetée de cuivre qui avait un manteau d'or afulé, et le tenait sur avant son bras, et avait lettres écrites sur lui qui disaient « que tous ceux, fait l'image, qui restent en Constantinople un an, doivent avoir manteau d'or, aussi comme j'ai ». Ailleurs en la cité, à une autre porte qu'on appelle Portesore, sur cette porte il y avait deux éléphants jetés de cuivre, qui étaient si grands que c'était une fine merveille. Cette porte n'était oncques ouverte devant là que l'empereur revenait de bataille, et qu'il avait terre conquise. Quand il revenait de bataille, et qu'il avait terre conquise, venait le clergé de la cité à procession encontre l'empereur, et ouvrait-on cette porte, et lui amenait-on un courre d'or qui était aussi fait comme un char à quatre roues, qu'on appelait courre; et dans ce courre il y avait un haut siège, et sur le siège avait une chaière, et entour la chaière il y avait quatre colonnes qui portaient un habitacle qui aombrait la chaière, qu'il semblait qu'elle fût toute d'or. Là séait l'empereur en cette chaière, tout couronné, et on entrait en cette porte, et le menait-on sur ce courre, à grande joie et à grande fête, jusqu'en son palais.

§ 26. — HIPPODROME. — LES PARIS.

Or, en un autre lieu, en la cité, il y avait une autre merveille, qu'il y avait une place, qui près était du

palais de Boucoléon, qu'on appelait les jeux de l'empereur; cette place a bien une arbaletée et demie de long et près d'une de large. Entour cette place, il y avait bien trente degrés ou quarante, là où les Grecs montaient pour regarder les jeux, et, par-dessus ces degrés, il y avait une loge moult cointe et moult noble, où l'empereur et l'impératrice s'asseyaient, quand on jouait, et les autres hauts hommes et les dames. Il y avait deux jeux ensemble, quand on jouait; et gageaient ensemble l'empereur et l'impératrice, que l'un des jeux jouerait mieux que l'autre, et tous ceux aussi qui les jeux regardaient. Du long de cette place, il y avait une masière qui bien avait quinze pieds de haut et dix de large; dessus cette masière, il y avait images d'hommes et de femmes, et de chevaux, et de bœufs et de chameaux, et d'ours et de lions, et de moult de manières de bêtes jetées de cuivre, qui étaient si bien faites et si naturellement formées, qu'il n'y a si bon maître en païennisme ni en chrétienté qui sût mie portraicturer, ni si bien former image comme ces images étaient formées; et semblaient en arrière ça juier par enchantement, mais ne jouaient mais nient; et ces jeux de l'empereur les Français regardèrent à merveille, quand ils les virent.

§ 27. — STATUES DE L'ARGYROPRATIA.

Or il y avait ailleurs en la cité une autre merveille; il y avait deux images jetées de cuivre en forme de femme, si bien faites et si naturellement, et si belles que trop; elles avaient bien vingt pieds de haut. L'une de ces images tendait sa main vers Occident et il y avait lettres écrites sur elles qui disaient :

« Devers Occident viendront ceux qui conquerront Constantinople. » Et l'autre image tendait main en un vilain lieu et disait : « Ici (fait l'image) les boutera-t-on. » Ces deux images séaient devant le Change qui moult solait être riche là, et là solaient être les riches changeurs qui avaient devant eux les grands monts de besans et les grands monts de pierres précieuses, devant ce que la cité fut prise; mais il n'y avait tant adonc quand la cité fut prise.

§ 28. — COLONNES DE THÉODOSE ET D'ARCADIUS.

Encore y avait-il ailleurs, en la cité, une plus grande merveille, qu'il y avait deux colonnes; et avait bien chacune trois brassées à un homme de grosseur, et avait bien chacune une toise de haut, et sur chacune de ces colonnes demeurait un ermite dessus, en petits habitacles qui y étaient. Et il y avait vis par dedans les colonnes par où on y montait. Par dehors ces colonnes, étaient portraites et écrites par prophétie toutes les aventures et toutes les conquêtes qui sont advenues en Constantinople, et qui advenir y devaient. Et ne pouvait-on savoir l'aventure devant là qu'elle était advenue. Et quand elle était advenue s'il y avait muser des gens, ils voyaient et apercevaient; dont apprîmes l'aventure tous que cette conquête que les Français le conquirent, y était écrite et portraite, et les nefs dont on assaillit, par quoi la cité fut prise. Ni ne le purent les Grecs savoir, devant là que ce fut advenu; et quand ce fut advenu, alla-t-on regarder et muser en ces colonnes, et trouva-t-on que les lettres qui étaient écrites sur les nefs portraites disaient « que devers Occident viendrait une gent haut tondue, à côtes de fer qui conquerraient Constantinople ».

§ 29. — ÉGLISE DE SAINTE-MARIE DE BLAQUERNES.

Toutes ces merveilles que je vous ai ici racontées, et encore assez plus que nous ne vous pouvons mie raconter, trouvèrent les Français en Constantinople, quand ils l'eurent conquis; et je ne crois mie, par le mien escient, que nul homme peut nombrer mie toutes les abbayes de la cité, tant en y avait-il, que de moines, que de nonnains, sans compter les autres moustiers hors de la ville. Et si nombrait-on qu'il y avait bien largement en la cité trente mille prêtres, que moines, que autres. Des autres gens, des hauts, des bas, des pauvres, des riches, de la grandeur de la ville, des palais, des autres merveilles qui étaient, vous laisserons-nous ester à dire; car nul homme terrien qui tant eut demeuré en la cité ne le vous pourrait nombrer ni raconter. Car qui vous en conterait la centième part de la richesse, ni de la beauté, ni de la noblesse qui était aux abbayes et aux moustiers et aux palais et en la ville, semblerait-il que ce fût mensonge, et ne le croiriez-vous mie. Et entre ces autres il y eut un autre des moustiers qu'on appelait Madame Sainte-Marie de Blaquernes, où le sidoine, là où Notre-Sire fut enveloppé y était, qui à certains jours se dressait tout droit, si qu'on y pouvait bien voir la figure de Notre-Seigneur, et ne sut-on oncques, ni Grieux, ni Français, ce que ce sidoine devint, quand la ville fut prise. Et il y en avait une autre des abbayes où le bon empereur Manuaus gisait, si qu'il ne naquit oncques corps sur terre, ni saint ni sainte, qui si richement fut en sépulture, comme faisait cet empereur en cette abbaye. Et là était la table de marbre où Notre-Sire fut étendu, quand il fut dépendu de la croix, et il y paraissait encore les larmes que Notre-Dame avait pleurées dessus.

§ 30. — DEUXIÈME PARTAGE DU BUTIN [1].

Après, advint un jour que les barons s'assemblèrent et dirent entre eux qu'on partageât l'avoir, et n'en départit on fors le gros argent, qui y était, les paielles d'argent seulement, que les dames de la cité portaient aux bains; et en donna-t-on à chaque cavalier, à chaque sergent à cheval et à toutes les autres menues gens de l'armée, aux femmes et enfants, à chacun; tant qu'Aleaume de Clari, le clerc, dont je vous ai parlé par devant, qui fut preux de son corps, et qui tant y fit d'armes, comme nous vous avons dit par devant, dit qu'il voulait partir comme chevalier, et aucun dit que ce n'était mie droit qu'il partît comme chevalier; et il dit que si était, qu'aussi avait-il eu cheval et haubert comme un chevalier et qu'autant y avait-il fait d'armes, et plus que tous chevaliers qu'il y avait, tant que le comte de Saint-Pol fit le jugement qu'aussi devait-il partir comme un chevalier, que plus avait-il fait d'armes et de prouesses (ce le témoigna le comte de Saint-Pol) que tous trois cents chevaliers en y eut-il ne fissent, et par tant devait-il bien partir comme un chevalier. Là aussi desraisna le clergé que les clercs partiraient tout aussi comme les chevaliers. Adonc fut parti tout le gros argent, si comme je vous ai dit, et les autres avoirs, l'or, les draps de soie, dont il y avait tant que c'était une fine merveille, restait à partir, et fut mis en commune garde de l'armée, en la garde à tous gens qu'on croyait qui loyalement le gardassent.

1. Ces détails sont donnés dans le récit de Robert de Clari, après l'élection et le couronnement de Baudouin dont il est question au livre suivant.

VII

LA FONDATION DE L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE. L'ÉLECTION, LE COURONNEMENT, LE RÈGNE DE BAUDOUIN

---

§ 1. — PRÉPARATIFS DE L'ÉLECTION D'UN EMPEREUR. L'ÉLECTION.

(Villehardouin.)

Après, advint que tous les comtes et les hauts hommes s'assemblèrent un jour au palais de Bucoléon que le marquis tenait. Le commun de l'armée requit qu'il voulait faire un empereur si comme devisé était. Et tant parlèrent qu'ils prirent un autre jour; et à ce jour seraient élus les douze sur qui serait l'élection. Et ne pouvait être qu'à si grand honneur, comme de l'empire de Constantinople, n'en y eût moult des aspirants et des envieux. Mais la grande discorde qui y fut, elle fut du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut et du marquis Boniface de Montferrat; et de ces deux disaient toutes les gens que l'un le serait.

Et quand ce virent les prud'hommes de l'armée qu'ils tenaient à l'un et à l'autre, ils parlèrent ensemble

et dirent : « Seigneurs, si on élit l'un de ces deux hauts hommes, l'autre aura telle envie qu'il emmènera toute sa gent. Et ainsi se peut perdre la terre; car faillit être perdue celle de Jérusalem, quand ils élirent Godefroi de Bouillon, quand la terre fut conquise; et le comte de Saint-Gille en eut si grande envie, qu'il pourchassa aux autres barons et à tous ceux qu'il put, qu'ils se partissent de l'armée. Et s'en alla assez de gens; et ils en restèrent si peu, que si Dieu ne les eût soutenus, perdue fût la terre. Et pour ce nous devons garder qu'autant ne nous advienne. Mais pourchassons comment nous les retenions tous deux. Que celui à qui Dieu donnera qu'il soit élu d'eux à empereur, que l'autre en soit joyeux; et qu'il donne à l'autre toute la terre d'autre part du Bras devers la Turquie et l'île de Grèce, et celui en sera son homme. Ainsi les pourrons tous deux retenir. »

Ainsi comme il fut devisé, ainsi fut fait; et l'octroyèrent tous deux moult débonnairement. Et vint le jour du parlement, que le parlement s'assembla; et furent élus les douze, six d'une part et six de l'autre, et ceux jurèrent sur saints qu'ils éliraient, à bien et à bonne foi, celui qui plus grand mestier y aurait et qui mieux serait à gouverner l'empire.

Ainsi furent élus les douze, et un jour pris de l'élection; et à ce jour qui pris fut, assemblèrent à un riche palais où le doge de Venise était à hôtel, un des plus beaux du monde. Là eut si grande assemblée de gens que ce n'était sinon grande merveille; car chacun voulait voir qui serait élu. Appelés furent les douze qui devaient faire l'élection, et furent mis en une moult riche chapelle, qui dans le palais était; et ferma-t-on la porte par dehors, si qu'il ne restât nul avec eux; et les barons et les chevaliers restèrent en un grand palais dehors.

Et dura le conseil tant qu'ils furent à un accord; et chargèrent leur parole, par le créant de tous les autres, à Nevelon, l'évêque de Soissons qui était un des douze. Et vinrent fors là où les barons furent tous et le doge de Venise. Or pouvez savoir qu'ils furent de maint homme regardés, pour savoir quelle élection serait. Et l'évêque leur montra la parole, oyant tous, en telle manière qu'il était chargé des autres et leur dit : « Seigneurs, nous sommes accordés, Dieu merci! de faire empereur; et vous avez tous juré que celui que nous élirons empereur, vous le tiendrez pour empereur; et que si nul en voulait être encontre, que vous lui seriez aidant. Et nous le nommerons en l'heure que Dieu fut né : le comte Beaudouin de Flandre et de Hainaut. »

Et le cri fut levé de joie au palais; ils l'emportent du palais; et le marquis Boniface de Montferrat l'emporte tout avant d'une part dans le moustier, et lui fait tout l'honneur qu'il peut. Ainsi fut élu le comte Beaudouin de Flandre et de Hainaut empereur, et le jour pris de son couronnement à trois semaines de Pâques. Or pouvez savoir que mainte riche robe y eut faite pour le couronnement; et ils eurent bien de quoi.

Dans le terme du couronnement épousa le marquis Boniface de Montferrat l'impératrice qui fut femme de l'empereur Isaac, qui était sœur du roi de Hongrie. Et en ce temps mourut un des plus hauts barons, qui avait nom Eudes le Champenois de Champlitte; et fut moult plaint et pleuré de Guillaume son frère et de ses autres amis. Il fut enterré au moustier des Apôtres, à grand honneur.

§ 2. — LE COURONNEMENT.

(Robert de Clari.)

Quant l'empereur fut élu, le prennent les évêques et tous les hauts barons et les Français, qui moult en furent joyeux, et l'emmènent-ils au palais de Boucoléon, à moult grande joie et à moult grande fête, et quand les hauts hommes furent tous là, ils prirent jour de l'empereur couronner, et quand ce vint au jour, montèrent et les évêques et les abbés, et tous les hauts barons, et Vénitiens et Français; ils s'en allèrent au palais de Boucoléon. Adonc ils en amenèrent l'empereur au moustier de Sainte-Sophie, et quand ils furent venus au moustier, y mena-t-on l'empereur en un détour du moustier, en une chambre; là le dévêtit-on de ses draps, et le déchaussa-t-on, et le chaussa-t-on de merveilles chausses de samit, et le chaussa-t-on de souliers tout chargés de riches pierres par-dessus, puis le vêtit-on d'une cote moult riche, qui toute était cousue de boutons d'or, par devant et par derrière les épaules, et jusqu'aux seins. Et puis le vêtit-t-on du palle (une manière d'affublement était qui battait sur le col du pied par devant, et par derrière était si long qu'il s'en ceignait, et puis on renversait en arrière par-dessus le gauche bras, ensement comme un fanon); et était ce palle moult riche et moult noble, et tout chargé de riches pierres précieuses. Après l'affubla-t-on par dessus d'un moult riche manteau qui tout était chargé de riches pierres précieuses, et les aigles qui par dehors étaient, étaient faits de pierres précieuses, et resplendissaient, si que ce semblait que le manteau fut allumé. Quand il fut si faitement vêtu, on l'amena devant l'autel; et comme

on le mena devant l'autel, lui porta le comte Louis son gonfanon impérial, et le comte de Saint-Pol lui porta son épée, et le marquis lui porta sa couronne, et deux évêques soutenaient les deux bras du marquis qui la couronne portait, et deux autres évêques étaient à droite de l'empereur; et étaient les barons tous moult richement vêtus, et il n'y avait Français ni Vénitiens qui n'eût robe, ou de samit, ou de drap de soie. Et quand l'empereur vint devers l'autel, il s'agenouilla, puis on lui ôta le manteau, et puis le palle. Il resta en pure cote, et lui décousit-on la cote des boutons d'or, par devant et par derrière, ainsi qu'il fut tout nu depuis le sein en amont; et puis l'oignit-on. Quand il fut oint, lui recousit-on la cote aux boutons d'or, et puis le revêtit-on du palle, et puis le ferma-t-on sur l'épaule, et puis quand il fut ainsi vêtu, et deux évêques tenaient la couronne sur l'autel, allèrent tous les évêques et prirent la couronne tous ensemble, et la bénirent et la mirent sur sa tête, et puis après lui pendit-on au cou une grande moult riche pierre au lieu de fermail, que l'empereur Manuaus acheta soixante-douze mille marcs. Quand ils l'eurent couronné, ils l'assirent en une haute chaière, et fut là tant que la messe fut chantée; et tenait en sa main son sceptre, et en l'autre main une pomme d'or, et une croisette par-dessus; et valaient mieux les ornements qu'il avait sur lui que le trésor à un riche roi. Et quand il eut messe ouï, on lui amena un blanc cheval où il monta, et le ramenèrent les barons en son palais de Boucoléon, et le fit-on asseoir en la chaière de Constantin. Adonc quand il fut assis en la chaière de Constantin, ils le tinrent tous pour empereur, et tous les Grecs qui là étaient l'aouraient tous comme saint empereur. Et puis furent les tables mises et mangea l'empereur et

tous les barons avec lui au palais; quand on eut mangé, se départirent les barons et allèrent tous à leur hôtel, et l'empereur resta en son palais.

§ 3. — L'EMPEREUR PART POUR SALONIQUE. — DÉMÊLÉS AVEC LE MARQUIS.

Après ne demeura mie grandement que l'empereur manda tous les hauts barons et le doge de Venise, et le comte Louis, et le comte de Saint-Pol et tous les hauts hommes, et dit qu'il voulait aller conquérir de la terre, et tant qu'on attira qui avec l'empereur irait, et attira-t-on lesquels resteraient pour la cité garder, et attira-t-on que le doge de Venise demeura, et le comte Louis et de leurs gens avec eux; et demeura le marquis, qui épousa la femme d'Isaac qui empereur fut, qui était sœur du roi de Hongrie. Quand le marquis vit que l'empereur dut mouvoir pour aller conquérir la terre, il vint, et demanda à l'empereur qu'il lui donnât le royaume de Salonique, une terre qui était bien quinze journées loin de Constantinople, et l'empereur lui répondit qu'elle n'était mie sienne à donner, car les barons de l'armée et les Vénitiens y avaient la plus grande partie; mais tant comme à lui en afférait, lui donnait-il moult volontiers et moult amicalement, mais la partie aux barons de l'armée et aux Vénitiens, ne lui pouvait-il mie donner. Quand le marquis vit qu'il n'en pouvait mie avoir, il s'en fut tout courroucé. Après l'empereur s'en alla là où il eut proposé à aller à toute sa gent. Si comme il venait aux châteaux et aux cités, lui rendait-on sans contredit, et lui apportait-on les clefs encontre lui, et venaient les prêtres et les clercs revêtus à procession encontre

lui, et le recevaient, et l'aouraient les Grieux tout comme saint empereur, et mettait l'empereur ses gardes aux châteaux et aux cités partout comme il venait, et tant qu'il conquit bien de la terre à quinze journées loin de Constantinople, et tant qu'il vint à une journée près de Salonique. Entre ces entrefaites que l'empereur conquérait ainsi la terre, s'était le marquis ému à toute sa femme, et à toute sa gent, à venir après l'empereur, et si bien qu'il atteignit l'armée de l'empereur, avant que l'empereur vînt à Salonique. Et quand il eut atteint l'armée, il alla loger bien une lieue en sus, et quand il se fut logé, il prit messagers et les envoya à l'empereur et lui manda qu'il n'allât mie en sa terre de Salonique qu'on lui avait donnée, car bien sut-il que, s'il y allait, qu'il n'irait plus avec lui, ni plus ne se tiendrait à lui, mais s'en retournerait arrière à Constantinople, et ferait le mieux qu'il pourrait. Quand les barons de la compagnie de l'empereur ouïrent ce que le marquis avait mandé, ils en eurent moult grande engaingne et moult grand deuil; ils remandèrent arrière au marquis que, pour lui, ni pour son mandement, ne le laisseraient-ils mie aller plus que pour rien, car la terre n'était mie sienne.

§ 4. — LE MARQUIS ASSIÈGE ANDRINOPLE. — L'EMPEREUR S'EMPARE DE THESSALONIQUE.

Quand le marquis ouït ce, il s'en retourna arrière, et s'en vint à une cité où l'empereur avait mis de ses gens pour garder la cité, et les prent-il par trahison. Quand il eut cette cité prise, il y mit garde de ses gens, et puis quand il eut ce fait, il s'en vint à une autre cité (Andrinople avait à nom) où l'empereur

avait mis de ses gens, et l'assiégea, et fit dresser ses pierriers et ses mangonneaux pour assaillir la cité, et ceux de la cité se contretinrent bien encontre lui, et quand il vit qu'il ne la pourrait prendre par force, il parla à ceux qui étaient aux murs, et il leur dit : « Ba, seigneurs, ne connaissez-vous que ce fut là la femme de l'empereur Isaac? » Il amenait sa femme avant, et sa femme disait : « Ne me connaissez-vous que je sois impératrice, et ne connaissez-vous mes deux enfants, que j'eus d'Isaac l'empereur? » Elle amenait avant ses enfants, tant qu'un sage homme de la cité répondit : « Oui (fit ce), nous connaissons bien que ce fut femme d'Isaac, et que ce furent ses enfants. — Ba, » répondit le marquis, « pourquoi ne connaissez-vous donc l'un des enfants à seigneur? — Je vous le dirai, » fit ce, « allez à Constantinople, et faites-le couronner, et quand il sera assis en la chaire de Constantin, et que nous le saurons, adonc en ferons ce que faire en devrons. » Entre ces entrefaites que le marquis ouvra ainsi, l'empereur alla à Salonique et l'assiégea, et quand il l'eut assiégée, l'armée fut si pauvre qu'il n'y avait mie pain pour plus de cent hommes, mais chair et vin avaient-ils assez, et n'y fut mie longuement l'empereur. Quand on lui rendit la cité, et quand la cité lui fut rendue, il eut assez ce que besoin lui fut, et pain et vin et chair, et puis l'empereur y mit ses gardes, et puis n'eut mie conseil d'aller avant, mais s'en retourna arrière à revenir en Constantinople.

§ 5. — MORT DE PIERRE D'AMIENS.

Or il advint moult grand dommage et moult grand deuil, que messire Pierre d'Amiens, le beau et le

preux, mourut au repairier, à une cité (Le Blanche l'appelait-on), qui était moult près de Philippe, là où Alexandre fut né, et il y mourut bien cinquante chevaliers en cette voie; et comme l'empereur s'en revenait, il ouït nouvelles que le marquis avait pris une de ses cités par trahison, et qu'il y avait mis gardes de ses gens, et avait assiégé Andrinople.

§ 6. — SOUMISSION DU MARQUIS.

Quand l'empereur et les barons de l'armée ouïrent ce, ils furent si courroucés et tourmentés que trop, et menacèrent le marquis et ses gens, que, s'ils les atteignaient, ils les découperaient tous, et ne laisseraient pas homme vivant. Quand le marquis sut que l'empereur revenait, il eut moult grand peur, comme celui qui moult avait méfait, si qu'à peine se sut-il conseiller, et tant qu'il manda à Constantinople au doge de Venise et au comte Louis et aux autres barons qui y étaient restés, qu'il se mettait en leur eswart, et qu'il amenderait par eux ce qu'il avait méfait; tant que le doge et le comte et les autres barons, quand ils ouïrent que le marquis voulait amender par eux ce qu'il avait méfait et entrepris, envoyèrent quatre messagers à l'empereur et mandèrent à lui comme si faitement leur avait le marquis mandé, et qu'il ne lui fît mal ni à lui ni à ses gens. Quand les barons et les chevaliers de l'armée ouïrent ce, ils répondirent que ce ne valait rien, qu'ils ne honnesissent le marquis et ses gens et qu'ils ne les découpassent tous, s'ils les pouvaient atteindre; et tant qu'à grand peine les en apaisa-t-on; mais toutes heures donnèrent-ils trêve au marquis.

§ 7. — RÉCLAMATIONS SUR LE PARTAGE DU BUTIN.

Après les barons demandèrent aux messagers des nouvelles de Constantinople, et ce qu'on y faisait, et les messagers répondirent qu'on y faisait bien, et qu'ils avaient parti l'avoir qui était demeuré en la ville. « Qui? firent les chevaliers et les jeunes bacheliers de l'ost, notre avoir avez-vous parti? Donc nous avons souffert les grandes peines et les grands travaux, les faims et les soifs, et les froids et les chauds, et l'avez parti sans nous! Tenez, faisaient-ils aux messagers, voici mon wage (faisait l'un); que je vous montrerai que vous êtes tous traîtres. » Ils disaient ainsi et les autres aussi, et ils étaient si irrités durement qu'ils voulaient découper tous les messagers, et pour un peu qu'ils ne les occissent, et tant que l'empereur et les hauts hommes de l'armée y mirent conseil et plus belle concorde qu'ils purent et qu'ils s'en vinrent arrière à Constantinople. Et quand ils furent revenus, il n'y en eut oncques nul qui sût rassener à son hôtel; car les hôtels dont ils étaient partis ne leur étaient mie demeurés, pour ce qu'on avait parti la cité, et leurs maisnies avaient pris leurs hôtels ailleurs en la cité, si qu'il leur convenait chercher leurs hôtels en sus de ceux dont ils étaient partis, bien une lieue ou deux.

§ 8. — PIERRE DE BRACHEUL CHEZ JOHANNICE.

Or avions oublié à conter une aventure qui advint à monseigneur Pierre de Bracheul. Il advint que l'empereur Henri était à son ost, et Johannice et les Commans étaient courus en la terre de l'empereur, et s'étaient logés bien deux lieues au moins de l'armée de l'empereur, et avaient ouï moult parler de

monseigneur Pierre de Bracheul et de sa bonne chevalerie, et tant qu'ils mandèrent un jour monseigneur Pierre de Bracheul par messagers qu'ils parleraient moult volontiers à lui un jour et par conduit, et messire Pierre répondit que s'il avait sauf-conduit, il irait volontiers parler à eux; et tant que Johannice et les Commans envoyèrent bons otages à l'ost de l'empereur, tant que messire Pierre fut revenu. Adonc y alla messire Pierre, lui quart de chevaliers, et monta sur un grand cheval, et vint près de l'armée de Johannice, et Johannice sut qu'il venait; il alla encontre lui et des hauts hommes avec lui, ils le saluèrent et bienvignièrent; et ils le regardèrent à moult grand peine, car il était moult grand, et parlèrent à lui de choses et d'autres, et tant qu'ils lui dirent : « Sire, nous nous émerveillons moult de votre bonne chevalerie, et nous nous émerveillons moult que vous êtes quis en ce pays, qui de si lointaines terres êtes, qui ici êtes venu pour conquérir terre; n'avez-vous (firent-ils) terres en vos pays dont vous vous puissiez warir? » Et messire Pierre répondit : « Ba (fit-il), n'avez-vous ouï comment Troies la grande fut détruite, et par quel tort? — Ba, » oui, firent Johannice et les Commans, « nous l'avons bien ouï dire; moult y a que ce fut. — Ba, » fit messire Pierre, « Troies fut à nos ancêtres, et ceux qui en échappèrent, ils s'en vinrent demeurer là où nous sommes venus, et pour ce que fut à nos ancêtres, sommes-nous ici venus conquérir terre. » Adonc il prit congé, et s'en revint en arrière.

§ 9. — INFÉODATION DE L'EMPIRE.

Quand l'empereur fut revenu, et les barons qui avec lui allèrent, et qu'ils eurent conquis grande partie

de la terre et bien soixante cités, et des châteaux et des villes hors, et que la cité de Constantinople fut partagée, et que l'empereur en eut la quatrième partie franche, et que les autres trois parties furent départies, et que les Vénitiens en eurent la moitié des trois parties et les pèlerins l'autre, devisa-t-on après à partager la terre qui était conquise, et départit-on avant aux comtes et puis après aux autres hauts hommes, et regardait-on selon ce qu'il était plus riche homme et plus haut homme, et qu'il avait eu plus de gens de sa maison en l'armée, lui donnait-on plus de terre. Ainsi il y eut tel à qui on donna deux cents fiefs à chevalier, à tel y eut cent, à tel y eut soixante, à tel y eut quarante, à tel y eut vingt, à tel y eut dix, et celui qui le moins en avait, en avait sept ou six, et valait le fief trois cents livres angevines et disait-on à chacun des hauts hommes : « Vous aurez tant de fiefs, et vous tant, et vous tant; vous en fiefferez vos hommes, et ceux qui de vous voudront tenir; vous aurez cette cité, et vous celle-ci, et vous cette autre, et les seigneuries qui en dépendaient. » Quand on eut ainsi faitement donné à chacun sa partie, allaient les comtes et les hauts hommes voir leurs terres et leurs cités, et y mettaient leurs baillis et leurs gardes.

§ 10. — THIERRI DE LOS SURPREND MURZUPHLE.

Tant qu'il advint un jour que messire Thierri, le frère du comte de Los, allait voir sa terre, et comme il y allait, il rencontra par aventure Murzuphle le traître, à un détroit, qui s'en allait ne sais où; il avait en sa compagnie dames et demoiselles, et assez d'autres gens, et chevauchait cointement et noble-

ment comme empereur, à tout tant de gens, comme il pouvait; et messire Thierri ne fit mais, il lui court dessus, et fit tant, et lui et ses gens qu'il le prit par force, et quand il l'eut pris, il l'emmena à Constantinople, et le rendit à l'empereur Baudouin. Quand l'empereur le vit, il le fit mettre en prison, et l'y fit bien garder.

§ 11. — MORT DE MURZUPHLE.

Quand Murzuphle fut en prison, manda l'empereur Baudouin un jour tous ses barons, et tous les plus hauts qui étaient en la terre de Constantinople qu'ils vinssent au palais, le doge de Venise, le comte Louis, le comte de Saint-Pol et tous les autres, et ils y vinrent. Et quand ils furent venus, leur dit si faitement l'empereur Baudouin qu'il avait Murzuphle en prison, et leur demanda qu'ils l'en conseillassent ce qu'il en fit; tant que les uns dirent qu'on le traînât, tant que le doge de Venise dit que trop était haut homme pour pendre : « De haut homme, fit le doge, haute justice! Je vous dirai (fit le doge) ce qu'on en fasse : il y a en cette ville deux hautes colonnes; il n'y en a qui n'ait soixante toises ou cinquante de haut. Qu'on le fasse-t-on monter en haut de l'une, et puis qu'on le fasse trébucher jusqu'à terre! » Or était une de ces deux colonnes où dessus les ermites restaient, et là où les aventures de Constantinople étaient écrites, si comme je vous ai dit par devant. A ce que le doge dit s'accordèrent les barons. Et prend-on Murzuphle et le mène-t-on à une de ces colonnes, et le fait-on monter en haut par les degrés qui dedans étaient. Quand Murzuphle fut dessus, le jeta-t-on à terre, ainsi qu'il fut tout esmié. Telle vengeance prit-on de Murzuphle le traître.

§ 12. — DIVISION DE L'EMPIRE ENTRE LES HAUTS BARONS.

Après ce que les terres furent ainsi partagées, comme je vous ai dit, il advint que la paix fut faite du marquis et de l'empereur, ainsi que l'empereur en fut blâmé, pour ce qu'il n'appela mie tous les hauts barons. Toujours demanda le marquis le royaume de Salonique et toujours l'eut-il, et lui donna l'empereur. Et quand le royaume lui fut octroyé, alla le marquis avec sa femme et toutes ses gens, et quand il vint là, il en prit l'investiture, et en fut sire et roi. Après, messire Henri, le frère de l'empereur, demanda le royaume de l'Arménie qui était outre le Bras de Saint-Georges, s'il le pouvait conquérir; et on le lui donna. Adonc alla messire Henri avec toutes ses gens, et conquit grande partie de la terre. Après le comte Louis demanda un autre royaume, et on le lui donna; et le comte de Saint-Pol redemanda un autre royaume, et on le lui donna. Après, messire Pierre de Bracheul un autre royaume qui était en terre de Sarrasins, vers le Coine, s'il le pouvait conquérir, et on lui octroya; et messire Pierre y alla avec toutes ses gens, et conquit ce royaume moult bien, et en fut sire. Si faitement demandèrent les riches hommes les royaumes qui n'étaient mie encore conquis. Et le doge de Venise et les Vénitiens eurent l'île de Crête, et l'île de Corfou et l'île de Mosson, et encore autres assez qu'ils y aimèrent. Après, il advint moult grand dommage en l'armée : que le comte de Saint-Pol mourut, et ne demeura guère.

§ 13. — RÉVOLTE ET SIÈGE D'ANDRINOPLE.

Puis il advint après qu'une cité que l'empereur avait conquise, se révolta contre lui; Andrinople avait

à nom cette cité. Quand l'empereur le sut, il manda le doge de Venise, le comte Louis et les autres barons, et leur dit qu'il voulait assiéger Andrinople qui était révoltée encontre lui, et qu'ils lui aidassent à conquérir cette cité, et les barons répondirent qu'ils le feraient volontiers, et tant que l'empereur s'appareilla, et les barons d'aller à cette cité. Quand ils vinrent à cette cité, ils l'assiégèrent; et comme ils étaient là, vint un jour ou Johannice et les Commans, à tout moult grandes gens, venaient de la terre de Constantinople. Ainsi comme ils avaient autrefois fait, ils trouvèrent l'empereur et toute son armée séant devant Andrinople. Quand ceux de l'armée virent ces Commans de ces peliçons vêtus, ils ne les redoutèrent, et ne les prisèrent mie plus qu'une troupe d'enfants. Et ces Commans et ces gens venaient à grande allure ; ils coururent sus aux Français, et en occirent moult et les déconfirent tous.

§ 14. DISPARITION DE L'EMPEREUR BAUDOUIN (14 avril 1205).

En cette bataille fut perdu l'empereur, qu'on ne sut oncques ce qu'il devint, et le comte Louis, et moult d'autres hauts hommes, et tant d'autres gens que nous n'en savons le nombre; mais bien y perdit-on trois cents chevaliers. Et ceux qui échapper purent s'en vinrent fuyant à Constantinople, ainsi que le doge de Venise s'en vint en fuyant, et assez de gens avec lui, et laissèrent leurs tentes et leurs harnais tout comme ils assiégeaient cette cité, que oncques n'osa vertir cette part, tant y fut la déconfiture grande. Ainsi faitement se vengea Dame-Dieu d'eux, pour leur orgueil, et pour la mauvaise foi qu'ils avaient portée aux pauvres gens de l'armée, et les horribles péchés qu'ils avaient faits en la cité, après ce qu'ils l'eurent prise.

CONCLUSION

Le principal résultat du partage de septembre 1204 fut de créer dans l'empire une sorte de « triarchie », représentée par Venise, Baudouin et Boniface, et chacun d'eux distribua à ses hommes, au fur et à mesure des besoins de la conquête, les terres, châteaux et villes de son domaine. Ces opérations se firent sans suite, et dans le désordre d'une guerre permanente. Il arriva aussi, au rapport de Nicétas, qu'il y eut des échanges multiples entre ceux qui furent dotés immédiatement. En somme la société conquérante mit autant de temps à se caser qu'à lutter contre ses ennemis. Or cette lutte fut longue. On voit d'abord Boniface poursuivre Alexis et Léon Sgure jusque dans l'Attique et devant Corinthe, entre septembre 1204 et mars 1205; des gentilshommes de son armée, Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Villehardouin, conquérir la Morée; Baudouin, pendant ce temps, envoyer Pierre de Brassy, Payen d'Orléans et son propre frère Henri, essayer la conquête du pays d'au delà du Bras, puis les Grecs, que Boniface et Baudouin maltraitent et refusent maladroitement d'admettre dans leurs rangs, se révolter et appeler Jean de Bulgarie; ce Jean de Bulgarie battre et prendre Baudouin à Andrinople le 14 avril 1205, réduire les croisés au territoire immédiat de Constantinople; enfin les Grecs abandonner leur brutal allié et,

par leur entente avec les croisés, permettre à Henri de rétablir la situation et de donner au nouvel empire la paix nécessaire pour une complète et définitive organisation.

Tels sont les principaux traits de la fondation de l'empire latin. Quant à la façon dont ces différents éléments se combinèrent, on le sait par une lettre du pape Grégoire IX en 1229, à propos de la minorité de Baudouin II et de la nomination à l'empire de Jean de Brienne son tuteur. On y voit que le régime féodal a été implanté en Orient dans toute sa rigueur.

Les barons disposent de la royauté. — La hiérarchie féodale est complète (bajulus, barones et feodati). — L'indépendance et l'inviolabilité des fiefs sont garanties. — La vassalité, l'hommage, le service militaire, sont nettement établis et circonscrits. — Enfin les fiefs sont héréditaires et transmissibles par voie directe. — Quant à ce que devint, dans cette organisation, la société grecque primitive, on peut dire que les petits propriétaires devinrent manants ou serfs, et que les grands entrèrent dans les rangs de la hiérarchie féodale.

Si maintenant on veut porter un jugement d'ensemble sur cette conquête éphémère, on trouvera qu'elle n'eut d'autre résultat politique que d'assurer aux Vénitiens l'empire de la mer. Ils vont maintenant l'exercer sans rivalité sérieuse; car ils sont visiblement les maîtres du nouvel empire, et, en le fondant, ils ont gagné les bonnes grâces du soudan d'Égypte avec qui ils traitent à ce moment même, et peut-être même avaient-ils traité avant le premier siège de Constantinople. Constantinople, Alexandrie et Tunis, les trois grands marchés du monde au moyen âge leur appartiennent commercialement.

Mais si les Vénitiens ont trouvé leur compte dans cette entreprise qu'ils ont dirigée avec tant d'adresse, il

n'en est pas de même de la chrétienté. L'empire latin, loin d'être un rempart plus solide contre les Turcs qui avancent, est condamné à disparaître bientôt. Il n'est pas né viable, parce que le morcellement féodal est à la fois une cause de faiblesse devant l'ennemi et d'anarchie au dedans. Un coup de main heureux sur Constantinople suffira pour l'abattre, et l'empire grec, qui sera lui-même restauré après une déchéance de cinquante-six ans, sera tellement affaibli, déconsidéré et démoralisé par l'effet de la conquête latine qu'il se laissera conquérir et morceler presque sans résistance par les Ottomans.

C'est là le résultat le plus clair de l'ambition égoïste des Vénitiens. Les chrétiens de Palestine, laissés à eux-mêmes; l'Europe occidentale éblouie par le resplendissement et corrompue par le pillage, la répartition injuste et la dispersion de toutes les opulentes dépouilles entassées à Constantinople par tant de siècles d'accaparement, profitèrent peu des forces intellectuelles et des trésors artistiques de la civilisation grecque, que les Latins résidant au sein de l'empire d'Orient ne surent pas utiliser pour eux-mêmes.

Enfin, il n'est pas jusqu'au rattachement de l'Église grecque à l'Église romaine, qui n'ait été un succès tout à fait superficiel et éphémère. C'était seulement à deux siècles et demi de là qu'une conquête plus extrinsèque, plus radicale, plus véritablement barbare, devait jeter l'Orient byzantin hors de ses gonds, et amener, par une fusion véritable des éléments empruntés à l'antique Orient et à l'Occident rajeuni par l'invasion germanique et ses conséquences, l'admirable éclosion intellectuelle et artistique de la Renaissance.

ÉCLAIRCISSEMENTS

ÉCLAIRCISSEMENT I

Le premier document de l'histoire du pontificat d'Innocent III est une lettre au patriarche de Jérusalem, Monaco (8 juillet 1198). « Notre projet et notre vœu, dit-il, est de travailler plus efficacement à votre secours et de veiller avec plus de sollicitude à la délivrance de Jérusalem. » Ainsi Innocent III jette d'abord les yeux sur l'Orient : d'un côté, il exhorte à la patience, il promet des secours et il s'efforce d'apaiser entre les princes chrétiens de Syrie des inimitiés malheureusement trop fréquentes.

En septembre 1198, il écrit à l'empereur de Constantinople et au patriarche de cette ville pour les inviter à résister courageusement aux Infidèles et à travailler à la réunion des deux églises. Le 28 novembre 1198, il fait savoir au roi et à la reine de Jérusalem que, accordant satisfaction à leurs justes demandes, il prend sous la protection de saint Pierre et sous la sienne leurs personnes, leur royaume et tout ce qu'ils possèdent légalement à l'heure présente et pourront, le Seigneur aidant, acquérir à l'avenir par de justes moyens. Du roi passant au peuple, le pape exhorte les habitants de Jérusalem, d'Antioche à prendre patience, et il leur promet un secours prochain.

Comme le roi de Jérusalem, le roi Léon, le patriarche Grégoire d'Arménie, et le comte de Tripoli demandent l'appui de la papauté, et Innocent répond qu'il ne leur

manquera pas. C'est à lui que le roi d'Arménie et le comte de Tripoli soumettent leurs différends et il les termine, et l'empereur Alexis lui promet ses bons offices pour reconquérir Jérusalem, ce dont le pape le félicite et le remercie en termes chaleureux.

Cette activité épistolaire du pape se manifeste plus vive et plus pressante à l'Occident; car c'est là qu'il s'agit vraiment de préparer les forces de la nouvelle croisade, d'éteindre les divisions qui retiennent, aux dépens de la guerre sainte, les rois et les peuples chrétiens.

La France et l'Angleterre sont troublées par la lutte de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de lion. Innocent III écrit aux deux rivaux pour les réconcilier. Il invite le duc d'Autriche à rendre l'argent pris par lui à Richard durant sa captivité, et l'archevêque de Magdebourg à intervenir pour le même objet près du duc de Souabe. Ce qu'il poursuit, c'est l'armement de l'Europe chrétienne; dès le mois de janvier 1198, il a rappelé au roi de Hongrie qu'il devait remplir le vœu de son père défunt, d'aller en Terre Sainte; en même temps qu'il provoque un accommodement entre Philippe et Richard, il excite le comte de Toulouse, Raymond VI, et le comte de Forcalquier à prendre la croix, et le comte d'Eu n'obtient son absolution qu'en faisant serment d'aller en Terre Sainte. Il s'adresse à la fois au clergé séculier et régulier; dans la même année 1198, il écrit aux archevêques d'Embrun, Arles, Aix, pour les inviter à réunir un concile à l'effet de recueillir des subsides en vue de la croisade, à l'archevêque de Pise, à l'évêque Urbin pour qu'ils ramassent de l'argent et le remettent entre ses mains, à l'archevêque de Magdebourg et à ses suffragants pour qu'ils donnent le quarantième de leurs biens dans les trois mois en même temps qu'il leur commande de disposer des troncs dans les églises, à l'effet de recueillir les offrandes des fidèles. A l'archevêque et au clergé de la paroisse d'York, il demande également une contribution et leur annonce que les cardinaux Pierre (du titre de sainte Marie de Via Lata) et Etienne (du titre de sainte Praxède) sont chargés par

lui de conduire l'expédition; trois jours après, il fait la même déclaration à l'archevêque de Narbonne et à son clergé, mais il ajoute que Pierre est spécialement chargé de réconcilier Philippe et Richard, ou au moins d'obtenir une trêve de cinq ans, et il leur demande de fournir pour la croisade un certain nombre de combattants ou à la place une certaine somme d'argent.

Innocent III ne demande pas moins au clergé régulier; c'est dans cette intention qu'il écrit aux abbés Prémontrés et qu'il demande aux abbés de Cîteaux, Clairvaux, Pontigny, La Ferté, en un mot à tous les abbés de l'ordre de Cîteaux, de consacrer le cinquantième de leurs biens à la croisade.

Ainsi Innocent III s'adressait aux princes et aux pasteurs des peuples, pour les tourner vers la croisade; mais de grandes difficultés s'opposaient à ce qu'il pût réunir dans un but commun les rois et les nations de la chrétienté. Le cardinal Pierre de Capone réussit bien, il est vrai, à faire accepter aux rois de France et d'Angleterre une trêve de cinq ans, mais déjà Philippe avait renvoyé Ingeburge de Danemark, et son union illégitime avec Agnès de Méranie lui attirait les réprimandes du pape, par l'organe du même cardinal Pierre, chargé de prêcher la croisade. Les avertissements du pontife furent infructueux, et pendant huit mois l'interdit pesa sur la France, à la grande douleur du clergé, dont le moine Roger de Coggenhale est l'éloquent écho. Cette mesure extrême fut proclamée par le légat au concile de Dijon (janvier 1199); mais elle ne faisait pas les affaires de la croisade, et, dans ce même concile où se trouvaient réunis dix-huit évêques et les archevêques de Lyon, Reims, Besançon, Vienne, le cardinal ne put faire voter qu'à grand'peine l'impôt du trentième sur les biens ecclésiastiques. Le pape dut recourir aux menaces et faire honte au clergé de son indifférence dans des termes significatifs : « Si vous ne faites aucun sacrifice, écrivait-il, les hommes diront que vous aimez mieux les joueurs que le salut et les chiens que l'intérêt de Dieu. »

Le pape, qui faisait une telle allusion au relâchement

de certains monastères, et qui commandait aux barons et aux femmes de retrancher sur la dépense de leurs tables et le luxe de leurs habits, au bénéfice de la croisade, devait aussi donner l'exemple. Non seulement Innocent III promit un dixième des revenus de l'église de Rome, mais encore il fit équiper à ses frais un grand vaisseau, le chargea de munitions et le confia à un Templier, un Hospitalier et un moine pour le conduire en Terre Sainte. Ainsi il associait dans une même œuvre des représentants d'ordres différents et souvent ennemis.

Ce vaisseau fut retenu par la tempête dans le port de Messine; là on vendit les provisions, et avec l'or apporté en Syrie on fit trois parts : l'une, pour réparer les murs de Tyr, l'autre pour les pauvres, la troisième pour les défenseurs du pays. Quant au vaisseau, il demeura aux Templiers.

Le grand zèle du pontife devrait trouver des auxiliaires : avec sa correspondance et la mission de Pierre Capuano, la prédication officielle est terminée. Bientôt la prédication populaire et féconde commence.

A la parole d'Innocent III, comme jadis à celle de Grégoire VII, se produisit au sein du clergé un mouvement de réforme; l'élan part du bas clergé, et les moines de Cîteaux y prendront part comme au XIe siècle, sans lui imprimer toutefois une aussi évidente direction. Comme aux temps de Grégoire VII et d'Urbain II, c'est la croisade qui profite de cette activité religieuse renaissante, et ce double mouvement de réforme et de prédication s'incarne dans un homme, curé des environs de Paris, Foulques de Neuilly.

ÉCLAIRCISSEMENT II

Venise était alors florissante, couvrait les côtes de ses colonies et la mer de ses vaisseaux, et ce n'était pas une vaine cérémonie que celle par laquelle, depuis Pierre Orseolo à la fin du Xe siècle, son doge se fiançait solennellement à la mer Adriatique. Cette prospérité de la

république était en partie due à sa politique sans scrupules. En effet, pendant tout le moyen âge, Venise a eu d'excellents rapports avec les premiers Musulmans d'Orient, et n'a pas craint, pour aller chercher dans les Échelles du Levant les produits de l'Asie, de traiter avec les ennemis de la chrétienté. Son commerce avec les Infidèles, interdit en 991 et plus tard en 1226, n'a pas cessé pendant les croisades; et, dès la première année de son pontificat, le pape Innocent III était obligé de défendre aux Vénitiens, sous peine d'excommunication, de vendre aux Sarrasins la contrebande de guerre. Cette défense était renouvelée des Assises de Jérusalem et du vingt-quatrième canon du troisième concile de Latran de 1179. On comprend la défiance de tout l'Occident chrétien et du pape en particulier envers les Vénitiens, ces marchands qui sont « *navigiis et mercimoniis solum intenti et gloriantur cum male fecerint et exsultant in rebus pessimis* ». De cette défiance contre Venise est née l'idée qu'elle avait trahi la chrétienté en 1203-1204 et qu'elle avait conclu avec les Musulmans un traité spécial à ce sujet.

Ernoul, valet de Balian d'Ibelin, chrétien de Syrie et continuateur de Guillaume de Tyr, est celui qui a accusé le plus formellement Venise de trahison; voici les deux passages de sa chronique où est contenue cette accusation : « Et si envoia le soudan au duc de Venise et aux Vénitiens, grans présens, et leur manda que si ils pouvaient tant faire qu'ils détournassent les chrétiens qu'ils n'allassent en la terre d'Egypte, il leur donnerait grande franchise et port d'Alexandrie, et grand avoir. Ses messagers allèrent en Venise et firent bien ce qu'ils durent et ce qu'ils requirent, et puis s'en retournèrent » ... et plus loin : « Les Vénitiens eurent bien ouï la prière et la requête que le soudan d'Egypte leur firent qu'ils détournassent les pèlerins à mener en Alexandrie. »

Ernoul, désespéré de voir Jérusalem abandonnée aux mains des Infidèles, a peut-être cherché à expliquer par une trahison l'avortement de la quatrième croisade et s'est sans doute guidé d'après les renseignements des seigneurs mécontents de l'expédition (les Montfort,

l'abbé de Vaux, etc.). Il faut cependant reconnaître qu'Innocent III, Gunther de Pairis, Rostang de Cluni, ont des réticences défavorables à Venise, et que de plus, sans parler de Sanudo, de Baudouin d'Avesnes, qui ont peut-être eu Ernoul sous les yeux, il y a un document probablement antérieur à la rédaction définitive de la chronique d'Ernoul, qui confirme contre Venise l'accusation de ce dernier : c'est le *Balduinus Constantinopolitanus*, tiré du *Chronicon comitum Flandresium.* Ce document, écrit avant 1214, n'est pas sans valeur, malgré les erreurs et les légendes dont est remplie la chronique des comtes de Flandre. En voici le texte : « Le soudan promit aux Vénitiens mille marcs de bon or et le libre passage à perpétuité, par toute l'Arabie, la Syrie, Damas et l'Égypte, à la condition de ne donner aucun navire aux Francs, et de les rapatrier le plus tôt possible. » Il y a dans ce texte des indications spéciales, qui ne permettent pas de dire qu'il a été copié sur celui d'Ernoul. Le témoignage d'Ernoul contre Venise n'est donc pas isolé.

La question reste toutefois indécise tant qu'on n'a pas une preuve de la trahison vénitienne; cette preuve, on peut la trouver dans un traité, publié par Tafel et Thomas, traité entre Malek-Adel et les Vénitiens, auquel on assignait la date du 13 mai 1202.

Les mots d'*exercitus magnus christianorum,* qui désignent, dans ce traité, les croisés que Venise doit détourner d'attaquer Malek-Adel, ne peuvent s'appliquer aux corsaires vénitiens faisant la guerre des îles dans l'Archipel; le traité de Venise avec le sultan du Caire doit précéder une croisade ou une grande expédition de guerre. Ce qui le prouve, c'est que le sultan donne pour raison des faveurs accordées à Venise les services à venir de la république, « *vestris agendis* ».

Toutefois, des discussions qui ont eu lieu à propos de ce traité relativement aux dates proposées (1202 et 1208), rien de fixe ne ressort; on ne peut déterminer la date du traité de Venise avec Malek-Adel. Mais, si l'on n'a pas de preuve matérielle d'une trahison vénitienne,

cette trahison est fort probable et n'aurait rien d'étonnant. La politique séculaire de Venise était d'être en paix avec les Sarrasins; on n'a pas besoin d'un traité spécial en 1202 pour croire que Venise a tout fait pour ne pas rompre ses relations commerciales avec l'Égypte et ne pas nuire à ses intérêts qui passaient, comme on sait, avant ses convictions religieuses : « Nous sommes Vénitiens et après chrétiens », telle était la devise de la république des lagunes.

ÉCLAIRCISSEMENT III

Une seconde question vient s'ajouter à celle que nous avons touchée dans l'Éclaircissement précédent au sujet de Venise. Il y a deux points dans le détournement de la croisade : 1° le rejet de la route d'Égypte; c'est la question de la trahison; nous l'avons éclaircie autant que possible plus haut; 2° la direction de l'expédition contre l'empire grec. Venise a-t-elle encore poussé à ce second résultat, après avoir probablement déterminé le premier?

Venise, à la fin du XIIe siècle, avait à Constantinople et dans tout l'empire byzantin des intérêts de premier ordre. Depuis le chrysobulle d'Alexis Ier en 1082, qui avait définitivement établi à Byzance un large quartier vénitien, les empereurs grecs n'avaient cessé d'étendre les privilèges de la république. Manuel avait voulu sortir de tutelle et se faire craindre de Venise; mais il fut obligé en 1178 de promettre une indemnité de 1500 livres d'argent. Isaac II l'Ange (1185-1195) confirma et augmenta les faveurs accordées à Venise. Isaac allait jusqu'à prendre les Vénitiens pour ses marins ordinaires, et devenait en somme leur tributaire. Les finances épuisées de l'empire ne pouvant suffire à ces charges, Isaac avait mis Constantinople à la merci de Venise; en tout cas, il avait rendu presque inévitable une guerre prochaine. Alexis III, en 1199, confirma bien les promesses d'Isaac, mais ne chercha qu'à les éluder; pourtant il ne faut pas voir, dans le retard apporté au

payement total des sommes dues et promises, la cause unique de l'irritation de Venise contre Byzance. Il n'y avait pas là une question de vie ou de mort pour Venise; car Nicétas nous apprend que, sur une créance de 1 900 000 francs, il n'en restait que 218 000 à payer. Ce qui irritait surtout les Vénitiens dans la conduite d'Alexis, ce furent ses négociations avec les Génois, leurs rivaux; Ottobono della Croce, parti de Gênes en 1201, devait, en effet, obtenir en octobre 1202, de grands privilèges commerciaux pour son pays.

Il faut ajouter la haine amassée pendant tout le XIIe siècle, d'une part, dans le cœur des Grecs, qui se voyaient envahis et dominés par cette race perfide d'envahisseurs qu'Eustathius, dans un discours à l'empereur Manuel, traitait de « serpents amphibies »; d'autre part, dans le cœur des Vénitiens tenus sans cesse dans la crainte d'un coup de main sur leurs colonies, et irrités par la déloyauté des empereurs. Le doge d'alors, Henri Dandolo, était peut-être le plus profondément irrité contre Constantinople ; il avait une injure personnelle à venger, pour les mauvais traitements qu'on lui avait infligés dans cette ville, pendant une ambassade en 1172-1173. On lui avait passé une lame brûlante devant les yeux pour l'aveugler. Était-il tout à fait aveugle, comme le veulent Villehardouin et Gunther? avait-il seulement les yeux très affaiblis, comme le veulent Sanudo et les Vénitiens? on ne le sait. En tout cas, il avait été fort maltraité. Cet illustre chef d'État semble n'avoir eu que deux idées : rendre Venise puissante, se venger des Grecs.

C'est l'influence d'Alexis le Jeune, de Philippe de Souabe, son beau-frère, et de Boniface de Montferrat, qu'il s'agit maintenant d'examiner.

De ces trois personnages, le plus important est Philippe de Souabe, frère de Henri IV, élu empereur en 1198, en même temps qu'Otton de Brunswick. Philippe, en lutte avec le pape, qui finit par l'excommunier en mars 1202, abandonné de beaucoup de seigneurs qui prirent alors la croix, inquiet du sort des Gibelins

d'Italie près de succomber sous les coups de Gautier de Brienne, était l'ennemi acharné d'Innocent III.

De là d'intéressantes tentatives pour démontrer que l'expédition contre l'empire grec a été une œuvre germanique. Philippe de Souabe obtenait en effet par là deux résultats : le premier, de contrarier les desseins du pape ; le deuxième, de continuer ainsi la politique traditionnelle des empereurs allemands. Certainement il y a du vrai dans cette thèse qui a été brillamment soutenue par M. Riant ; mais il va un peu loin en faisant de Philippe de Souabe le seul promoteur du changement de direction, et de sa cour le seul foyer d'intrigues où tout se règle d'avance.

Ces réserves faites, l'opinion de M. Riant a beaucoup d'intérêt et de valeur : Philippe de Souabe dut en effet chercher dans la croisade même, préparée par le pape, un moyen de frapper son ennemi, et le pape a sûrement senti la main de Philippe dans les événements de 1203-1204. Gunther de Pairis (ch. VIII) dit que quand Innocent apprit les négociations de Zara, « *vehementer expavit, metuens ne maligni hostis* [1] *invidia, hac occasione, vel totius nostri exercitus machinaretur interitum, vel saltem crucis negotium impediret* ».

Philippe avait en outre de puissants motifs de désirer l'humiliation des empereurs byzantins. Les rapports diplomatiques constants pendant le XIIe siècle entre l'Allemagne et Byzance, et les unions mêmes qui devaient fonder une alliance sincère, n'avaient servi qu'à entretenir les haines et à donner un prétexte de plus de souhaiter la ruine de l'empire d'Orient. L'Allemagne avait eu depuis plus d'un siècle trois points de contact avec Constantinople ; partout les deux puissances s'étaient trouvées en conflit. Le passage des croisés allemands par le Bosphore ou les Dardanelles avait mis en relations les deux empereurs, dont l'un ne voulait pas le plus souvent accorder à l'autre le titre impérial,

1. Texte non probant : « *malignus hostis* », dans tous les textes du moyen âge, voulant dire « *le Diable* ».

et les deux nations, dont l'une était grossière et rude, l'autre corrompue, perfide et hautaine. Tandis que les empereurs se querellaient, les peuples se battaient; et ce qui échappait aux pièges des Byzantins tombait bientôt en Asie sous les coups des Turcs, auxquels les livrait une politique déloyale.

L'empereur d'Allemagne rencontrait encore en Italie les intrigues de la cour byzantine; les Comnènes, Manuel en particulier, avaient songé à rétablir le thème de Longobardie, et rêvaient la domination universelle ou bien réclamaient quelque partie de l'Italie.

Le troisième et dernier terrain sur lequel les deux empereurs se trouvaient face à face était l'empire grec lui-même. Henri VI surtout s'était signalé par son idée de réunir les deux empires sous sa main : maitre de la Sicile en 1194, il demanda à Isaac II la cession des provinces de Durazzo à Thessalonique, et Alexis III dut lui promettre, en échange des prétendus droits de la Sicile sur Thessalonique, un tribut de 5000 livres d'or, tribut pour lequel Alexis établit l'odieuse taxe *allemanique*. Henri VI songea jusqu'à sa mort à son idée d'un seul empire, et en 1198 il était déjà reconnu suzerain par les rois de Chypre et d'Arménie. Philippe de Souabe, frère de Henri VI, hérita de ses prétentions, et du fait de son mariage avec Irène-Marie, fille d'Isaac II, il crut avoir des titres à faire valoir en Orient. Philippe de Souabe songea réellement pour lui à l'empire grec.

En 1301, l'arrivée d'Alexis fugitif et la nomination de Boniface de Montferrat, comme chef de la croisade, donnèrent à Philippe de nombreux moyens de continuer sa politique envers Rome et Byzance. Alexis et Boniface furent ses deux agents, ses deux instruments.

Alexis, fils d'Isaac II, avait été emprisonné avec son père par Alexis III dans le Diplotrionion (1195) : Isaac correspondait de là avec sa fille Irène, femme de Philippe de Souabe. Alexis tenta de fuir à la cour de son beau-frère et y réussit en 1201. Alexis trompa par une ruse la surveillance de son oncle : suivant la chronique de Novgorod, il se cacha dans un tonneau à moitié plein

d'eau qu'on chargea sur un vaisseau. Suivant Nicétas, il s'échappa sur un navire pisan, perdu au milieu des matelots, « *coma in orbem rasa et latina veste indutus* ».

De Constantinople, le jeune Alexis arriva à Pise très probablement, bien que Villehardouin dise qu'il arriva dans une ville qui a nom Ancône; il y a peut-être là une confusion avec le nom d'Aulonia, que Nicétas donne comme point de départ d'Alexis sur l'Hellespont. De Pise, Alexis se rendit tout de suite près de son beau-frère Philippe.

En juillet 1201, Alexis était à Wurtzbourg, à la cour de Philippe, et commençait déjà des intrigues en vue de sa restauration à Byzance. Avait-il des droits sérieux sur le trône byzantin? C'est une question fort difficile à élucider. Alexis était-il oui ou non *porphyrogénète*, était-il né depuis l'avènement de son père Isaac en 1185, ou avant? Les textes grecs nous représentent Alexis comme un tout jeune homme et feraient croire qu'Alexis était fils d'Isaac et de sa deuxième femme, Marguerite, sœur d'Emeric, roi de Hongrie, qu'Isaac avait épousée l'année de son avènement. En même temps, les discussions des croisés à Zara et à Corfou montrent qu'ils croyaient Alexis le « droit hoir » de Constantinople. Mais, d'autre part, Alexis III ayant en 1203 envoyé une ambassade au pape pour le prier de ne pas favoriser son jeune neveu, Innocent III lui répondit en le rassurant et en lui disant qu'Alexis n'avait aucun droit au trône puisqu'il était né alors que son père était une personne privée. La question reste insoluble. En tout cas, Alexis voulait faire valoir ses droits, qu'ils fussent réels ou non, et favoriser ainsi les plans de Philippe de Souabe.

L'autre agent de Philippe était Boniface, marquis de Montferrat. Boniface était un des quatre fils de Guillaume de Montferrat et de Jutta d'Autriche, fille de Léopold III. Son père avait pris part à la deuxième croisade. Son frère aîné Guillaume avait été mourir en Terre Sainte en 1177, après avoir épousé Sibylle, sœur du roi Baudoin IV de Jérusalem. Ses deux autres frères, Conrad et Reynier, avaient aussi joué un grand rôle en Orient. Conrad avait affermi Isaac II sur le trône de

Constantinople, avait été marquis de Tyr et roi de Jérusalem, en compétition avec Guy de Lusignan; Reynier avait épousé en 1178 Marie Comnène, fille de Manuel, avec le royaume de Thessalonique pour dot; Reynier avait été tué en 1183 par Andronic, mais avait confié à Boniface des droits à revendiquer sur Thessalonique et sa mort à venger. Boniface, qui lui-même était allé en Orient, et avait été pris par Saladin à Tibériade en 1187, avait donc de grands intérêts dans l'empire grec. De plus, il était cousin germain de Philippe de Souabe, et peut-être s'était-il entendu avec lui, dès 1200, quand le pape l'avait chargé avec l'archevêque de Mayence, d'une mission de paix en Allemagne, entre les deux empereurs Otton et Philippe.

Quoi qu'il en soit, Philippe de Souabe fit sans doute son possible pour faire élire Boniface chef de la croisade à Soissons en 1201, et il y réussit grâce à l'appui de Philippe-Auguste. Faire mettre Boniface à la tête des croisés était déjà un grand succès pour Philippe; il s'agissait maintenant de se concerter avec Boniface, pour réaliser ses plans contre l'empire grec. C'est ce qui se fit dans l'hiver de 1201-1202 à Haguenau et à Halle. Philippe, Alexis et Boniface réglèrent là toute l'expédition, et le pacte de Zara fut en germe dans leurs négociations.

Philippe et ses deux auxiliaires se décidèrent à passer outre et à s'adresser directement aux barons croisés, déjà réunis en partie à Venise. Alexis, alors en Lombardie, vint probablement à la cour du marquis de Montferrat; peut-être est-ce là, à la cour de Boniface où Baudouin de Flandre séjourna quelque temps en juin 1202, que les premières ouvertures furent faites aux chefs des croisés. En tout cas, Alexis se tint, dans le courant de 1202, à Vérone, à l'intersection des routes d'Allemagne et de France, pour communiquer de là avec les croisés.

Alexis ne s'adressa pourtant qu'aux principaux chefs de la croisade, à ceux que Clari appelle toujours avec une certaine envie « li haut baron ». De Vérone, il négocia avec Baudouin de Flandre, avec Louis de Blois

et Hugues de Saint-Pol. Boniface de Montferrat vint à Venise pour appuyer les propositions d'Alexis. Quelques fidèles, comme Villehardouin, eurent connaissance de ces négociations, et Villehardouin nous donne la réponse des barons à Alexis. Ils lui dirent qu'ils l'aideraient « sa terre à conquerre ». Alors tout fut conclu à Venise, secrètement, bien entendu. Le doge, les Vénitiens et les hauts barons de l'armée s'accordèrent avec Alexis et Philippe, leur envoyèrent des ambassadeurs et partirent pour Zara. Alexis retourna en Allemagne, tandis que Boniface, aidé par Pierre Capuano, qu'il avait gagné à ses plans, tentait près du pape un dernier effort. Innocent III, qui venait de recevoir une ambassade d'Alexis III, resta inflexible, défendant aux croisés d'attaquer Zara d'abord, aucune terre chrétienne ensuite. Boniface, éconduit, alla rejoindre à Zara l'armée dont il était le chef. Il était décidé à réaliser ses projets contre l'empire grec, malgré le pape.

L'accord ainsi rétabli, les projets de Philippe de Souabe et des Vénitiens triomphant, les croisés quittèrent Corfou le 25 mai, cinglant vers la capitale de l'empire grec. Ainsi, malgré les efforts réitérés du pape, ses supplications ou ses menaces, la croisade était définitivement détournée de son but. Les Vénitiens allaient se venger d'Alexis III, dans l'espoir de mettre sur le trône un empereur qui serait dans leur main, peut-être aussi dans l'espoir d'agrandir leurs possessions coloniales et d'acquérir en propre des parties de l'empire; Philippe de Souabe l'emportait dans sa lutte contre le pape et songeait probablement pour l'avenir à faire valoir les droits de sa femme en Orient. Alexis ne pensait qu'à se faire mettre sur le trône, sans prévoir combien ses promesses pécuniaires ou religieuses seraient difficiles à tenir et dans quels embarras il se trouverait entraîné. Enfin Boniface de Montferrat, les princes croisés et même la plupart des chevaliers rêvaient de principautés orientales et de trésors merveilleux. Tous étaient sûrs de la victoire et ne voyaient dans l'empire grec qu'une proie, comme le dit Nicétas.

ÉCLAIRCISSEMENT IV

Le prince indolent et lâche qui gouvernait l'empire grec n'avait presque rien fait pour se protéger contre l'entreprise des Latins et pour profiter des avantages naturels que la position de Constantinople lui donne contre une attaque de la Méditerranée. Depuis longtemps la décadence militaire de Constantinople, au dire de Nicétas, était complète; la marine même était abandonnée. Les forêts où les empereurs prenaient le plaisir de la chasse étaient pour cette raison considérées presque comme des lieux sacrés, et les officiers impériaux menaçaient des peines les plus terribles ceux qui auraient voulu, pour construire des navires, y couper quelques arbres. A l'incurie se joignaient les malversations. Le chef suprême de la flotte grecque était Michel Stryphnos, marié à la sœur de l'impératrice; ce personnage vendait les voiles, les câbles, jusqu'aux ancres des vaisseaux, et il avait dépouillé tous les arsenaux de l'empire. Ces brigandages s'accomplissaient presque au grand jour, l'empereur ne faisant rien pour les réprimer et semblant même encourager leurs auteurs. Même au départ de l'expédition latine, même au moment où les intrigues pour le rétablissement du jeune Alexis se tramaient à Zara, l'empereur ne faisait aucun préparatif militaire. Il ne s'occupait que des travaux d'embellissement de la ville et des palais; on riait à table de la folle entreprise des Latins. Cependant, quand Epidamne eut été prise et que les Latins y eurent fait reconnaître l'autorité de leur protégé, on commença à s'alarmer à Constantinople; l'empereur fit remettre en état une vingtaine d'embarcations à moitié pourries et rongées par les vers, et fit abattre les constructions parasites qui masquaient les murs de la ville à l'extérieur.

A cela se réduisaient tous les préparatifs militaires. Aussi on n'avait pas même essayé de disputer à la flotte latine l'entrée des Dardanelles : ce qui eût été d'autant plus facile qu'elle avait diminué sa force en se morce-

lant. Elle put se rallier à Abydos sans le moindre obstacle.

Selon Nicétas, dont le patriotisme exalté n'est cependant pas aveugle, l'entreprise des Latins, qui semble téméraire, ne l'était nullement; ils s'attendaient à ne pas éprouver de résistance sérieuse et ils savaient depuis longtemps que Constantinople, livrée au luxe et à la débauche, était une proie facile.

ÉCLAIRCISSEMENT V

La victoire des croisés avait rétabli Alexis IV et le vieil Isaac sur le trône de Constantinople; mais, en réalité, le pouvoir des deux empereurs n'était guère reconnu en dehors de leur capitale, de sa banlieue et de quelques ports ou îles occupés par les Occidentaux pendant leur navigation. De plus, Alexis III, qui était sain et sauf, organisait la résistance dans le reste de l'empire. Réfugié d'abord à Debelton (dans le golfe de Bourgas), il avait de là gagné Andrinople et s'y était installé. Son neveu ne voulut pas lui laisser le temps de reconstituer ses forces, et il demanda aux barons, qui avaient consenti, comme on l'a vu plus haut, à prolonger leur séjour dans l'empire grec, de l'accompagner contre l'usurpateur. Le principal obstacle à la marche en avant des alliés au delà d'Andrinople était constitué par la puissance valaquo-bulgare de Joannice, roi de Blaquie et de Bogrie. Ces peuples, aidés des Comans de Bessarabie et sous la conduite de Pierre et d'Asan, avaient reconquis leur indépendance aux dépens d'Isaac l'Ange en 1186. A Pierre et Asan avait succédé Jean (Joannice ou Calojean). Une série de victoires sur les Grecs, malgré l'alliance de Béla de Hongrie, la prise d'Antioche en 1193, plus récemment en 1202 la prise de Constantia (dans le Rhodope), où tous les habitants avaient été enterrés morts ou vifs dans les fossés, l'avaient singulièrement affermie. La domination de Calojean s'étendait certainement jusqu'à la Maritza moyenne, jusqu'à Andrinople inclusivement et jusqu'au Rhodope. Le pape Innocent III,

qui comprit l'importance de cette nouvelle domination qui s'élevait, essaya, avec un succès momentané, de rattacher à l'Église romaine cette nation qui se proclamait fille de Rome par le sang. Les croisés et l'empereur Baudouin suivirent une politique opposée à l'égard des Blaques; ils le payèrent cher.

Dans cette expédition de trois mois (entre les premiers jours d'août et la Saint-Martin, 11 novembre), vingt cités et cinquante châteaux s'étaient rendus plus ou moins volontairement. Quant à Alexis III, il s'était enfui au loin.

Le retour d'Alexis IV en somme fut déterminé d'abord par la résistance de Joannice et l'abandon de Henri de Flandre, mais aussi par les mauvaises nouvelles que les croisés recevaient coup sur coup de Constantinople.

ÉCLAIRCISSEMENT VI

Quelles qu'aient été la cause et l'époque de la mort d'Isaac II, qui mourut certainement avant son fils, elle survint dans des circonstances critiques pour Alexis. Isaac mourut en effet, autant qu'on peut le conjecturer en l'absence de toute date positive, dans les premiers jours de janvier 1204. Tant qu'on avait vu Isaac sur le trône, on avait moins redouté les menées d'Alexis. Quand ce prince régna seul, une émeute éclata à Constantinople dans le courant du mois de janvier 1204. La populace se souleva et se porta vers le sénat, qui siégeait près de Sainte-Sophie; elle voulait forcer ce corps à nommer un empereur. Le sénat hésitait. Mais le clergé et les grands étaient d'accord pour trahir Alexis; et le peuple pressait les uns après les autres les sénateurs d'accepter la couronne. A chaque candidat qu'elle sollicitait, la populace criait : « Tu as le manteau, sois notre empereur. » Les élus de la foule se dérobaient les uns après les autres au dangereux honneur qu'on voulait leur imposer. Enfin Nicolas Canabe, jeune, noble, éloquent, habile et brave, accepta la redoutable dignité que tous fuyaient. Pendant ce temps, une révolution de palais s'accomplissait et mettait toute la force aux mains

d'un autre prétendant au trône, plus résolu et plus ambitieux que Nicolas Canabe.

Alexis IV avait dû élever aux grandes dignités de l'empire les chefs du parti hostile à son père, hostile surtout aux Latins. Parmi ces personnages, un jeune noble, Alexis Ducas, surnommé Murzuphle, à cause de l'épaisseur de ses sourcils, apparenté à la maison impériale des Anges, allié par ses ancêtres à la maison impériale des Comnènes, avait alors la charge de protovestiaire, et la première place dans la confiance de l'empereur. Lorsque Alexis IV vit Constantinople soulevée tout entière contre lui, il chargea Murzuphle d'aller implorer les secours des croisés et d'offrir à Boniface de Montferrat de tenir garnison au château de Blaquernes. Murzuphle, après s'être acquitté de la mission, prit les dispositions pour que la convention faite avec les croisés ne pût recevoir son exécution, et divulgua dans la ville la négociation qu'Alexis avait entamée avec les croisés. Il arriva ainsi que le marquis de Montferrat tenta inutilement la nuit d'entrer au palais de Blaquernes, et se retira courroucé de la déloyauté du jeune empereur, tandis que la populace de Constantinople s'insurgeait plus menaçante contre Alexis. Le désordre était porté au plus haut point dans la ville, l'empereur était isolé : Murzuphle n'eut pas de peine à s'emparer de sa personne. Il le conduisit dans l'un des plus sombres cachots du palais, où il l'enferma. Murzuphle avait encore un rival; tandis qu'il revêtait les insignes impériaux dans le palais de Blaquernes, Nicolas Canabe ceignait la couronne à Sainte-Sophie. Mais, entre les deux usurpateurs, la lutte ne pouvait être longue; le peuple s'inclina devant la révolution de palais que Murzuphle avait fait tourner à son avantage, il se dispersa petit à petit et cessa de protéger l'église Sainte-Sophie, et son élu Murzuphle y envoya quelques troupes, se saisit de Nicolas Canabe et l'enferma dans le même cachot qu'Alexis.

NOTICES SUR LES AUTEURS

DES EXTRAITS

VILLEHARDOUIN

Né entre 1150 et 1164, il était d'une vieille et noble famille. En 1191, on le voit désigné sous le titre de maréchal de Champagne. Il prit la croix pendant l'Avent de 1199 et fut au nombre des seigneurs qui s'assemblèrent à Soissons, puis à Compiègne pour fixer la date du départ. Il fit partie de la mission envoyée à Venise pour traiter du transport des croisés en Orient, et raconte longuement dans son ouvrage *De la conquête de Constantinople* les propositions du doge Dandolo et les détails relatifs à la conclusion du traité. Il revint en France à l'époque de la mort du comte Thibaut de Champagne, reconnu chef de la croisade, et contribua beaucoup à la nomination du nouveau chef, le comte de Montferrat. Il était à Venise en 1202, assista aux difficultés qui s'élevèrent entre croisés et Vénitiens à propos du passage, et soutint devant les croisés les propositions du doge Dandolo relatives à Zara. Devant Zara, il contribua à apaiser les discordes entre les assiégeants. Plus tard il proposa de rétablir le père d'Alexis sur le trône de Constantinople.

Il prit part aux combats sous Constantinople en 1204 et nous raconte la prise de la ville, tout en restant très sobre dans le récit des excès et des scandales qui s'y commirent. Le butin partagé, on fit un empereur : ce fut Baudouin, comte de Flandre. On partagea les diverses seigneuries de l'empire, et Villehardouin reçut les territoires de Trajanople et l'abbaye de Vera avec le titre de maréchal de Roumanie.

Il contribua pour une large part à la réconciliation de

Baudouin et de Boniface de Montferrat; et, lors du désastre d'Andrinople (14 avril 1205), par une admirable retraite il sauva les débris de l'armée. Le récit de Villehardouin s'arrête à la mort de Boniface de Montferrat (1207).

Maréchal, grand feudataire de l'empire latin, l'égal des Baudouin, des Montferrat, des Dandolo, il nous a conservé la manière de voir de l'aristocratie de la croisade. Aussi il énumère avec soin les grands noms de l'ordre laïque et ecclésiastique. Pour la masse des autres croisés, il dit : mainte autre bonne gent dont le livre ne fait mie mention, ou bien : maint autre prudhomme dont le livre se tait. La haute aristocratie tient toujours le premier rang, à la bataille comme au conseil. Il est riche, et on le reconnaît à maint détail; il ne chiffre point les exigences financières des Vénitiens, il n'estime pas en marchand les richesses de Constantinople; il nous raconte qu'à propos du partage du butin, sans doute il y eut des convoiteurs, mais ce fut dans les rangs inférieurs de l'armée. Il ne cite qu'un exemple de coupable puni, et c'est un pauvre chevalier. De plus il écrit, plusieurs années après les événements, à l'époque où l'expédition aux profits de laquelle il a pris une si large part était l'objet de récriminations, qu'il a voulu effacer; et, si l'on veut se faire une juste idée de la confiance que méritent ses récits, il faut les comparer avec ceux des autres narrateurs contemporains de la IVe croisade, Ernoul, Gunther de Pairis, Robert de Clari.

Ces réserves faites, l'œuvre de Villehardouin n'en conserve pas moins une valeur littéraire et politique de premier ordre par l'éclat du style, l'exactitude des renseignements et la haute intelligence de l'écrivain, qui était à la fois un homme de guerre et un homme d'État.

ROBERT DE CLARI

Témoin et acteur dans la IVe croisade, Robert de Clari a écrit en picard : « Li histoire de chiaux qui conquisent Constantinoble ».

En 1786, Hérikson, dans son Coup d'œil sur la revue

des manuscrits de la bibliothèque de Copenhague; en 1844, le professeur danois Abraham dans sa description des manuscrits français de la même bibliothèque, signalent un écrit inédit sur la quatrième croisade. En 1855, M. Hopf, docteur en philosophie à Bonn, propose au comité de la langue de l'histoire et des arts en France ce manuscrit français relatif à l'empire d'Orient. Malgré l'appui de Victor Leclercq et de M. Mas-Latrie, le manuscrit ne fut pas publié. En 1868, M. Riant en publia une fort belle édition, qu'il retira ensuite. On doit donc en chercher le texte dans les *Chroniques gréco-romaines de Karl Hopf*.

L'histoire de ce manuscrit est assez curieuse à suivre. On le voit d'abord entre les mains du président Fauchet, puis il a appartenu à Paul et Alexandre Pétaud, enfin au roi de Danemark, parce que la reine Christine acheta la plus grande partie des manuscrits de Pétaud.

Clari se dit lui-même d'Amiénois. C'était un chevalier pauvre. Il se croisa en 1202, aida à conquérir Constantinople en 1203 et 1204, et mourut certainement après 1216, puisqu'au dernier paragraphe il mentionne la mort de Henri, survenue à cette date.

Il parle deux fois de sa propre personne, et se déclare frère d'Aleaume de Clary, dont il raconte tout au long les exploits. Son rôle personnel dans la croisade fut certainement très modeste. Il fit partie du corps d'armée de Pierre d'Amiens et de Hugues de Saint-Pol. L'armée était divisée par nations. Celles qu'il indique sont : Champenois, Français, Picards, Flamands, Chartrains, Bourguignons. Il vint à Venise avec le corps des Picards, assista au siège de Zara et, dans le premier siège de Constantinople, à l'assaut de Galata. Il nous apprend ensuite qu'il a été du côté de Blaquernes avec les Flamands et les Picards chargés de repousser la sortie d'Alexis.

Pour le deuxième siège, il raconte surtout les détails des deux premiers assauts. Le premier est infructueux; dans le deuxième, deux ou trois navires s'accrochent à la muraille. Pierre d'Amiens monte à l'assaut avec plusieurs chevaliers, et l'on prend deux tours. Il s'étend

alors longuement sur les exploits de Pierre d'Amiens et de Pierre de Bracheul. C'est là aussi qu'il parle d'Aleaume de Clary. Son récit est, du reste, confirmé par Nicétas.

Il donne ensuite un récit détaillé du couronnement de Baudouin, dont l'élection eut lieu le 9 mai et le couronnement le 23. Il est important sur ce point; car il décrit tout ce qui peut frapper un pauvre chevalier : la couronne, la pomme d'or, les braies de velours, le manteau de pourpre, les brillants.

Il nous raconte ensuite le différend qui éclata entre Baudouin et Boniface. Villehardouin est bien plus complet, mais Robert de Clari est plus curieux, parce qu'il montre la fureur des Flamands et des Picards; ils ne veulent d'abord aucune transaction avec les Italiens et les Allemands, puis ils rejettent la médiation de Villehardouin et de Dandolo. L'auteur complète Villehardouin.

Robert de Clari exprime les passions des petits chevaliers. Dès les premières pages, il établit une distinction marquée entre les différents groupes de l'armée; lui, du moins, fait mention des pauvres qui se signalèrent par leur courage, comme Bernard d'Avie, Bernard de Soubrengien, etc., etc., « et chiaus que nous avons ichi nommés, ce furent chil qui plus y fisent d'armes et de proesches ». Il reproche aux grands de s'être emparés des meilleurs logements à Constantinople.

Il s'appesantit sur les exigences financières des Vénitiens, sur les richesses de Constantinople, et ce passage est très important. Il donne le prix de tout, des œufs et des poules. C'est un homme pauvre et économe qui s'indigne au moindre soupçon que les chefs ont pu tromper les croisés.

Il n'est ni diplomate, ni érudit. Néanmoins il n'est pas un soldat rude, ni inculte. Il blâme sévèrement les excès de la prise de Constantinople, il peint les palais, les sanctuaires, les merveilles de tout genre, tandis que Villehardouin est muet à ce propos, principalement sur les forfaits.

Pour ce qui concerne les Vénitiens, son histoire est

pleine de faits curieux. Pour lui, il est certain que les Vénitiens ont toujours dupé les Francs. Aussi il porte sur leur conduite un jugement bien différent de celui de Villehardouin, et il prête souvent à leur doge un langage presque brutal.

CHRONIQUE DE GUNTHER

Günther était écolâtre d'une des cathédrales du Rhin. Il devint moine de l'abbaye de Pairis, au val d'Arbay, près de Colmar. Sa relation est un récit composé en l'honneur de reliques prétendues trouvées, lisez volées, à Constantinople; mais il a soin, en même temps, de relater les événements de la croisade. La meilleure édition est celle qu'a donnée M. Riant dans le premier volume des *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*. La plus connue avant celle-là était celle de Migne, t. CCXIII, p. 222 à 255.

L'ouvrage de Günther est divisé en vingt-cinq chapitres. A la suite de chacun se trouvent des vers qui résument les chapitres publiés seulement par M. Riant. Du chapitre I au chapitre III inclusivement, on apprend la prédication de la croisade sur les bords du Rhin et l'on entend les louanges emphathiques de l'abbé Martin, le héros de cette translation. Les chapitres IV et V racontent la réunion et le départ des croisés. Une fois les croisés à Venise, le récit a pour nous plus d'intérêt. Un passage capital est celui dans lequel il nous dépeint les démêlés entre Venise et les croisés. Tout d'abord Günther paraît avoir très bien compris combien l'expédition en Égypte était alors opportune. Il semble aussi avoir pénétré l'entente projetée entre Venise et le soudan d'Egypte. Les chapitres VII et VIII racontent le siège de Zara et l'arrivée d'Alexis au camp des croisés. Günther s'accorde avec les gestes et la correspondance d'Innocent III, tandis que Villehardouin et Robert de Clari s'en écartent. Les chapitres IX et X sont consacrés au voyage de l'abbé Martin en Terre Sainte. Une peste terrible sévit en Syrie sur les Allemands. Les chrétiens d'Orient, qui sont aux abois, envoient une ambassade

aux croisés. Günther est le seul auteur qui parle de cette ambassade.

Günther est alors amené à raconter pourquoi les croisés sont devant Constantinople. Les Vénitiens ont poussé à cette expédition à cause de leur âpreté au gain. Quand Martin arrive avec l'ambassade, la brouille vient d'éclater entre le jeune prince restauré et les croisés. Martin assiste à tous les incidents qui suivirent cette rupture jusqu'à la deuxième prise de Constantinople. C'est la partie principale de l'histoire de Günther. Il enregistre les souvenirs d'un témoin oculaire et fait preuve de clairvoyance et de finesse. Il a parfaitement décrit la situation difficile du jeune empereur. Il est le seul historien qui parle de négociations secrètes engagées avant le premier siège entre Alexis et les Byzantins quand il dit de ces derniers qu'ils avaient été « *a juniore Alexio promissis ac precibus frequentibus attentati* ». C'est le seul qui affirme nettement le fait d'une occupation temporaire de Constantinople après le premier siège, occupation qui semble avoir cessé après le sacre d'Alexis. Il est moins bien renseigné sur les circonstances qui entourèrent la mort du jeune empereur. (Pour ces détails, il faut consulter Nicétas et la chronique de Novgorod.) Le chapitre XVI de Günther est rempli de détails légendaires sur l'origine de Constantinople.

Il passe alors au second siège et raconte la prise de la ville, qu'il attribue aux conseils de Henri Dandolo. C'est l'un des rares écrivains qui, avec l'auteur de la DEVASTATIO, attribue aux Allemands l'incendie après la prise de la ville.

Dans la narration des événements qui suivent, jusqu'à la mort de Murzuphle, l'auteur se montre partisan de Boniface. Le supplice de Murzuphle lui fournit l'occasion de décrire la colonne de Théodose. Du reste, cet auteur est utile également pour la description de Constantinople.

Il revient ensuite à son abbé, l'accompagne en Terre Sainte, où il doit faire un pèlerinage avant de rapporter les reliques à Pairis. C'est la fin du livre.



LEXIQUE

DES MOTS DE LA VIEILLE LANGUE FRANÇAISE USITÉS DANS LE PRÉSENT VOLUME

A

Accointer, entrer en relation avec.
Ahan, effort.
Ainçois, ains, mais.
Aourer, adorer.
Apostole, pape, apôtre.
Ardoir, brûler.
Arouter, mettre en chemin.
Arroi, arrangement.
Atourner, arranger.

B

Bacon, chair de porc.
Bobant, appareil fastueux.
Borde, chaumière.
Brétèche, forteresse, citadelle.
Buhotiau, tuyau, tube.
Buisine, trompette (lat. *buccina*).

C

Cachier, donner la chasse, poursuivre.
Carchloie, machine à lancer des flèches.
Carrer, choir, tomber.
Cas, caux, chute.
Catel, châtel, trésor.
Celer, cacher. **A celée**, en cachette.
Chaière, chaire.
Chaloir, importer, se soucier.
Chef, chief, tète, commencement.
Chétiveté, captivité, état misérable.
Chevetain, capitaine, chef de guerre.
Coint, beau, joli.
Comperer, acheter.
Conroi, apprêt.
Convent, pacte, traité.
Corchier, courroucer.
Corgie, fouet, lanière.
Courre, char (lat. *currus*).
Couvine, compagnie, suite, train.

D

Dame Dieu, Seigneur Dieu.
Damer, faire du dommage.
Delèz, à côté.
Desbareter, renvoyer, chasser.
Despoise, alliage mêlé à la monnaie.
Desraisner, mériter.
Droochier (?).

E

Embler, ôter, enlever.
Engaigne, irritation, chagrin.
Engin, esprit, habileté, machine de guerre (lat. *ingenium*).
Ensement, ensemble.
Entoiser, ajuster une arme.

Esclarine, blindage en étoffe.
Escrever (s'), crever, s'ouvrir.
Esmaier, effrayer.
Esmier, mettre en pièces.
Espardre, répandre.
Esraument (?).
Esruuiller, rouler.
Essillier, ravager, faire du dégât, détruire.
Estal, ordre de bataille.
Estaurer, rétablir.
Ester, être.
Estoire, armée navale.
Estordre, détourner, s'abstenir.
Eswart, garde.

F

Fanon, bandelettes que les prêtres se mettent sur le bras lorsqu'ils officient.
Fellement, fenelessement, cruellement.
Férir, frapper.
Forfaire, accomplir des actes de bravoure.
Fraite, fente, brèche.
Fuer, prix convenu.
Fust, bois.

G

Gamboison, vêtement long et pendant sur les cuisses, sur lequel on endossait la cuirasse et la cotte de mailles.
Gonfanon, bannière.
Grant, grandeur.
Griété, douleur physique.
Guenchir, se détourner, se dérober.
Guerpir, abandonner.
Guerredon, récompense.

H

Hardement, trait d'audace.
Hide, frayeur, effroi.
Hoir, héritier.
Honnesir, miter.
Horder, réparer, fortifier.
Huirière (?).
Huis, porte.

I

Illec, illuec, là.

J

Jaçoit, quoique.
Jouner (?).

L

Laïens, là.
Légèrement, facilement.
Lié, liés, joyeux (lat. *lætus*).
Lignage, famille, parenté.
Loer, conseiller, approuver.
Longaigne, sentine.

M

Maisnie, gens qui composent une maison.
Masière, bâtisse.
Mautalent, mécontentement.
Meschief, malheur.
Mestier, besoin.
Moult, beaucoup.
Mourdrissier, meurtrier,
Mucier, musser, cacher.
Muser, être rêveur, badaud.

N

Navie, embarcation, flotte.
Nef, vaisseau.
Noise, tumulte.

O

Ord, sale.
Oremusique, mosaïque.
Ouvrer, travailler.

P

Paielle, bassin de métal.
Paour, peur.
Partir, partager.
Peniax, banderole attachée à la lance du chevalier.
Penne, plume.
Percher, passer à travers.
Pestiau, pieu, piquet.
Pieça, pour pièce il y a, c'est-à-dire il y a longtemps.

Pilette, javelot.
Plait, convention.
Plantif, plantureux.
Pourcas, **pourchas**, poursuite, recherche.
Pourposement, à dessein.
Proyer, faire du butin.
Pumeau, pomme d'ornement.

R

Raïencer, racheter.
Rassener, rejoindre.
Rehorder, rebâtir, refaire les hourds.
Remaner, rester.
Repairier, retourner chez soi.
Répiter, donner un répit.
Rout, brisé (lat. *ruptus*).

S

Sacher, **saquer**, tirer.
Saïette, flèche (lat. *sagitta*).
Samit, soie.
Séir, être assis.
Sidoine, linge.
Soler, avoir coutnme.

T

Tollir, **torre**, enlever,
Traire, tirer.
Truis, treuil.

V

Vissier, vaisseau de transport.
Voir, vrai.

W

Wage, gage,
Warde, guarde.
Warir, contenter (?).

Nota. — Nous avons marqué d'un point d'interrogation un certain nombre de mots picards empruntés au texte de Robert de Clari, dont le sens précis nous échappe.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD et Cie.

